



3 1761 04924462 7

UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

307 872.12
296





ŒUVRES

DE PIRON.



57
P67e

ŒUVRES

COMPLETES

D'ALEXIS PIROU,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conseiller hono-
raire au parlement de Metz, de l'académie
des sciences & belles-lettres de Dijon.

«—————»

TOME VII.

«—————»



195070
28.3.25.

A NEUCHÂTEL,

De l'imprimerie de la Société Typographique.

—————

M. DCC. LXXVII.

PQ
2019
P6

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

t.7



ALLÉGORIES.

I.

SOLEIL , descends ; ton char est fait pour moi !
Place au démon de l'Encyclopédie !
De ce grand nom l'éclat te congédie ,
Et le destin me nomme à ton emploi.

LE soleil dit : monte , éclaire , & sieds-toi ,
Mais tiens-toi bien ; l'entreprise est hardie.
Le ciel te voit ; la terre t'étudie ,
Au moindre écart , tout est en désarroi.
Ne nous vas pas , roulant à l'étourdie ,
Au lieu de jour , donner la comédie ;
Comme à son dam , se fiant trop à soi ,
Fit autrefois le galant de Lydie.

A tout cela traité de rapsodie ,
L'encyclopede arrogamment répond :
Fiat lux ! gare ! Il dit : & le coq chante.
La lune au loin se retire expirante ;
Son feu l'éteint , la dissout & la fond.
Lumineux feul au centre du grand rond ;
De ses courriers l'agilité l'enchanter :
Il se promene en astre vagabond ,
Il fait claquer son fouet en furibond ;

Et cette aubade imprévue & tranchante ,
 Frappe des airs l'écho vaste & profond :
 Les coursiers même en prennent l'épouvante.
 Le premier tire en-bas , & le second
 Veut s'élancer au céleste plafond.
 Un limonier s'abat , l'autre se cabre ;
 Ils ne vont plus que par faut & par bond.
 Char , roue , essieu , timon , tout se délabre.
 Nuit , crépuscule , & jour , tout se confond.
 Le Lapon sue , & l'Américain gele.
 Bientôt la peur devient universelle.
 Le chaos voit son regne rétabli.
 Jupiter vient au secours de Cybele :
 Un trait de feu fend la voûte éternelle ;
 De sa lueur tout le globe est rempli.
 SUR l'insensé , dont le bras affoibli
 Reste inactif , éclate enfin la bombe.
 Du char alors notre Phaëton tombe ,
 Plonge , & se perd dans le fleuve d'oubli.

II.

Allégorie ()*.

DANS un poulailler solitaire ,

(*) Après un souper fort gai où j'étois , les dames proposèrent d'aller à une abbaye , à deux lieues de Dijon , & de partir sur-le-champ : ce qui fut accepté. On arriva de très-grand matin à l'abbaye , où nous passâmes trois jours.

Quinze coqs observoient le vœu de chasteté,
Et remplissoient toute la terre
Du bruit de leur austérité.
Si dès l'aube du jour, du dieu de la lumière
Leurs chants annonçoient le retour,
Ce n'étoit point pour vaquer à l'amour,
C'étoit pour se mettre en priere
L'on n'avoit jamais vu rien de plus exemplaire.
Ennemis de ce jeu vanté,
Dont le beau sexe fait sa principale affaire,
Et dont le nom seul doit déplaire,
Ces coqs dans ce réduit du grand monde écarté,
Vivoient comme en un monastere.
On ne leur voyoit point ce fier ajustement,
Dont leurs pareils se font distinguer d'une lieue;
Les crêtes sur le bec tomboient modestement,
Le cochet, le vieux coq, tous laissoient humblement
Pendre leur longue & belle queue.
Une nuit que sur l'oreiller
Ils dormoient attendant matines,
Cinq ou six charmantes gélines
Vinrent frapper au poulailler.
Je les vis, & jamais je n'en vis de si belles;
Un plumage éclatant relevoit leur beauté,
Tous les feux de Paphos étoient dans leurs prunelles,
Et l'on voyoit briller en elles
La jeunesse, ou la majesté.
Mon ame, à l'aspect d'une entr'autres, fut émue.

Qu'elle avoit de beaux yeux ! que je lui vis d'appas !

Pour jamais elle est disparue.

Graces , plaisirs , amour , ne l'abandonnez pas !

Je ne la verrai plus , & peut-être qu'hélas ,

Je me repentirai long-tems de l'avoir vue !

La belle troupe entra dans la communauté.

Les droits de l'hospitalité

Ne s'accordent que trop avec les loix divines.

Par la mollesse & par la volupté ,

Un gîte auprès des coqs fut bientôt apprêté

A nos aimables pélerines.

Aussi-tôt dans le chaste enclos ,

Du démon de la chair on vit jouer les mines ;

Contre la pureté de nos saints animaux ,

On vit dresser par-tout ses horribles machines.

Ah ! disoit un cochet , je serois un grand sot

De n'oser une fois en passer mon envie !

Frais , dispos , vigoureux , passerai-je ma vie ,

Sans avoir fait coquericot !

Duffé-je , disoit l'autre , être un peu sacrilege ,

Je prétends m'en donner , tandis qu'il y fait bon.

Foin de la regle ! Eh quoi , ferme & jeune , attendrai-je

Que l'âge m'ait rendu chapon ?

Mon Dieu ! disoit un coq , dont la plume étoit grise ,

Mon Dieu ! secourez-moi contre un corps mutiné ;

Car encore à la friandise

Mon bec , mon vilain bec , comme un autre est tourné.

Mon esprit que l'objet , pour qui mon cœur soupire ,

Ne forçoit que trop à veiller ,
Courant de pailler en pailler ,
Alloit bientôt tout voir , tout entendre & tout dire ;
Quand un dieu nommé le respect ,
Dieu qui fait imposer le silence à merveilles ,
M'arrête là tout court , & de son seul aspect
Sut me fermer les yeux , la bouche & les oreilles.
Je ne dis donc plus rien , sinon , qu'en vérité
L'amour est un subtil apôtre ;
Et je crois sans difficulté ,
Que tant de charmes d'un côté
Laissa peu de vertu de l'autre.
Quoi qu'il en soit, le séjour étoit doux ,
Et nos voyageuses lassées.
Mais deux nuits y furent passées ;
N'est-ce pas trop d'une , entre nous ?
Les belles feroient offensées
Que leurs amans ou leurs époux
Osassent en être jaloux ;
Et sans doute ils feroient des têtes peu sentées.
Les loix de la pudeur n'y furent point blessées :
Cupidon jusques là ne poussa pas ses coups.
Mais deux nuits y furent passées ,
N'est-ce pas trop d'une , entre nous ?
On y dit quelquefois : si donc ! finirez-vous !
Et quelques poulettes pincées
S'en mirent si vite en courroux ,
Que les ardeurs des coqs furent bientôt glacées ;

Et les pardons demandés à genoux.
 Mais ces deux nuits furent bientôt passées ;
 N'est-ce pas trop d'une , entre nous ?
 Tout n'aboutit enfin qu'à de vains badinages ;
 L'on y vecut ensemble , ainsi que frere & sœur ,
 Et l'honneur & les pucelages
 En furent quittes pour la peur.
 L'on pécha , mais du moins ce ne fut qu'en pensées ,
 Et le diable camus eut enfin le dessous ;
 Enfin sans coup ferir , l'on battit la retraite ;
 On le veut ainsi , je le croi ;
 Oui , chacun s'en revint la conscience nette.
 Que l'on m'appelle encore homme de peu de foi.

III.

La pincette.

AMOUR a dans son carquois
 Une pincette invisible ,
 Qui le rend plus invincible ,
 Plus triomphant mille fois ,
 Que ni le brandon funeste ,
 Ni l'arc , ni le trait fatal ,
 Ni tout l'attirail céleste
 Qu'il a dans son arsenal.
 L'AIMANT incompréhensible ,
 Présente au plus dur métal
 Un attrait moins infailible ;

Et la pente imperceptible
Du petit ruisseau paisible ,
Qui sur un sablon charmant
Rallentit sa promenade ,
Entraîne moins constamment
Les jouets qu'à la naïade
Les vents ont abandonnés ,
Que la pincette ne mene
Et tout doucement n'entraîne
Ceux qu'elle a pris par le nez :
Ce nez tint-il au visage
Du plus grave & du plus sage
Des heureux infortunés ,
Qu'à l'amoureux esclavage
Leur étoile a condamnés.

TEL que la pincette pince ,
Est sujet qui se croit prince ,
Tant l'enchantement est fort ;
Et du magique ressort
La violence est si douce ,
Que sous le pied garrotté
Du chevalier enchanté ,
L'épine se change en mousse ;
Et que de quelque côté
Qu'on veuille qu'il soit porté ,
Il croit que ce qui l'y pousse
C'est sa propre volonté.

CE joyau de conséquence ,

Fut l'ouvrage de Vulcain.
Le machiniste divin
Y mit toute sa science ;
Mais manqua bien de prudence ,
Quand deffaissant sa main
D'un bijou de cette espece ,
Il en enrichit l'écrin
De la joyeuse déesse
A qui l'unit le destin.
Il s'en repentit soudain ;
Car aux dépens du manœuvre ,
Sur un dieu brave & bien fait ,
Elle essaya le chef-d'œuvre.
Vulcain se douta du fait :
La suite aucun ne l'ignore ;
Le pauvre époux , comme on fait ,
De moins en moins sage encore ,
Retournant à son soufflet ,
De sa forge fit éclore
Le ridicule filet ,
Où fut prise la parjure ,
Mais où le dieu des combats ,
Qui fut bien sot , ne fut pas
Le plus sot de l'aventure.

LE petit fripon d'amour ,
Ayant de sa mere un jour
Gaîment plié la toilette ,
Se rendit maître à son tour

De la fatale pincette ,
Et n'eut cesse , ni repos ,
Qu'il n'eût par la main badine ,
De mainte & mainte-héroïne ,
Emmuselé maint héros.

CETTE pincette fatale
Étoit à la main d'Omphale ,
Lorsque le fils de Vénus ,
De mille monstres connus
Foulant aux pieds la dépouille ,
Au monde étonné fit voir ,
Pour sa devise en fautoir ,
La massue & la quenouille.

Du sang de Rome en fureur ,
Actium voit rougir l'onde ;
Et qu'Antoine y soit vainqueur ,
Antoine est maître du monde.
Ce prix l'aiguillonne en vain :
D'amour la malice noire
Met la pincette à la main
D'une beauté dont l'histoire
A, pour l'orgueil féminin ,
Éternisé la mémoire ;
Et l'ambitieux Romain ,
Laisant bientôt la victoire ,
Prend tout un autre chemin
Que le chemin de la gloire.

ON auroit plus tôt compté

Ceux que de la faculté
 Ont enterrés les recettes ,
 Qu'ici l'on n'auroit nommé
 Ceux dont le nez fut livré
 A l'insulte des pincettes.

FRISON (*), l'espoir des coquettes ,
 Frison , le roi des toilettes ,
 Qui sous son sceptre de fer
 Tient tant de têtes falotes ,
 Frison , le friseur sans pair ,
 N'a jamais , le coude en l'air ,
 Pincé tant de papillotes.

Mais que l'on ne pense pas
 Que la pincette ici-bas .
 A qui rien n'est impossible ,
 Soit toujours en main nuisible !
 Il est parmi les humains ,
 Gens plus enviés que plaints ,
 Pour qui le ciel en dispose ,
 De façon qu'amour pour eux ,
 Exprès pour les rendre heureux ,
 En sages mains la dépose.

LES bonnes gens sont menés ,
 Quand il avient de la sorte ,
 En paradis par le nez.

ET sur ce je vous exhorte ,

(*) Fameux coëffeur.

Nez aquilins & camus ,
 De vous livrer sans réserve
 A la pince de Vénus ,
 Quand elle est loin des abus ,
 Et dans les mains de Minerve :

I V.

*La rose , pour mademoiselle DE RICHELIEU ,
 aujourd'hui madame D'EGMONT (*).*

Sous les yeux d'une nymphe , ornement d'un séjour
 Où du profane & fol amour
 On ignore la tyrannie ,
 Nymphe , de qui le cœur est plus pur que le jour ,
 De ces nymphes sans art , ainsi que sans atour ,
 Dont la chaste Diane , & Vénus-Uranie ,
 Composent leur céleste cour ,
 Sur un joli rosier , des fleurs croissoit la reine ,
 Et croissoit dans tout l'apparat
 Qui de la grandeur souveraine

(*) Elle n'avoit alors que huit ou neuf ans. Ce fut sa tante , madame l'abbesse du Trésor , qui l'élevait & l'aimoit en mere , qui me pria de faire des vers pour elle. Il est vrai qu'à son âge , elle offroit le plus joli spectacle du monde aux yeux & à l'esprit. M. de Fontenelle , alors âgé de quatre-vingt-quatorze ans , buvant un jour à sa santé chez madame de Tencin , où j'étois : *Monsieur* , lui dit-elle , en lui faisant raison , *je paroîtrai bien merveilleuse à quatre-vingts ans , si je les vis , quand je dirai que j'ai bu avec le neveu du grand Corneille.*

Rehauffe la pompe & l'éclat.
Une tige droite est le trône
Où la majesté va siéger :
L'épine habile à la venger ,
Est la garde qui l'environne ;
Un feuillage verd & léger ,
L'émeraude qui la couronne.

CETTE aimable & jeune enfant ,
Fruit du lien triomphant
Qui joignit Zéphyre à Flore ;
Ce charme de l'univers ,
N'attendoit plus , pour éclore ,
Et pour embaumer les airs ,
Qu'une larme de l'aurore.
Déjà l'abeille entre cent ,
D'avance l'ayant choisie ,
Se promet en la suçant ,
Un miel plus doux qu'ambrosie.
DÉJÀ le tendre échantillon ,
De l'incarnat , du vermillon ,
Si rare ou si faux chez nos belles ,
Flatte le galant papillon ,
Et lui fait déployer ses ailes.

Pour la rose , il en vole en l'air un million ;
Des petits prétendans , tout l'essaim ravi d'aise ,
Se berce de l'espoir d'une heureuse union ,
Et plein de bonne opinion ,
Voltige autour à la françoise.

Amis , leur dit Zéphyr , ne vous pressez pas tant !

Ce n'est pas ici de ces roses ,
Prêtes à se faner dès qu'elles sont écloses ,
Et qui ne vivent qu'un instant.

Si le tems perdu peut vous plaire ,
Vous aurez , en rendant hommage à sa beauté ,
Vous & votre posterité ,
Le loisir de vous satisfaire.

Cette fleur jouira de l'immortalité.

Frimats , chaleur , hiver , automne , été ,
Toutes saisons feront printems pour elle.

Oui , d'agrément en agrément ,
De rose délicate & frêle ,
Par un glorieux changement ,
Je veux qu'elle devienne une rose éternelle ,
Une rose toujours précieuse & nouvelle ,
Une rose de diamant.

Je veux chez l'empereur , qu'elle brille , elle excelle
A réfléchir les plus beaux feux ,
Dont l'astre du jour étincelle ;

Que cette rose attire , & le cœur & les yeux
De toute la troupe immortelle ;
Et qu'appartenant à celui
Qui voit l'aigle voler sous lui ,

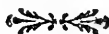
Ce soit de son bonnet la rose la plus belle.

De Céphale , à ces mots , l'amante ouvrit les yeux ,
Et de son aspect radieux
Cybele émue & réjouie ,

Comme un équivalent , aux cieux
Offrit la rose épanouie.
L'aurore jalouse en rougit ;
Ses feux de honte se retirent ;
Cependant les échos redirent
Tout ce que Zéphyre avoit dit :
Et les destins y souscrivirent.

Envoi à madame l'abbesse du Trésor.

UN zele médiocre ne fait que de médiocres efforts : j'ai donc pris le ton de l'allégorie ; M. de Fontenelle nous ayant dit hier devant vous , que de tous les ouvrages d'esprit , l'allégorie étoit le plus difficile. Je laisse à des yeux plus clair-voyans que les miens , à juger si , sous le voile riant de celle-ci , j'ai assez heureusement indiqué les graces naissantes de ma jeune héroïne ; le mérite solide & durable qu'elles annoncent ; celui de son aimable tante ; les qualités triomphantes de son illustre pere ; les hauts établissemens auxquels elle a droit de prétendre , par le rare avantage qu'elle a d'appartenir à la maison impériale.



V.

La pépiniere.

L'INFERNALE divinité ,
Pour mere ayant l'ire divine ,
Pour sœurs , la guerre & la famine ,
Et pour fille , la faculté ;
(S'entend celle de médecine)
A cette belle parenté ,
Aisément , je crois , on devine
Cette dame de qualité ,
Et de qualité très-funeste ;

La peste.

La peste , dis-je , voyageant ,
Et voyageant à sa maniere ;
C'est-à-dire qu'en meurtriere ,
A la ronde elle alloit , changeant
Ville & province en cimetiere ,
Sur les ailes d'un vent malin ,
Grand ennemi du genre humain :
On nous rapporte que naguere
Elle étoit venue à Cythere ,
Où de son souffle empoisonné
Elle avoit détruit enfans , mere ,
Tout beau berger passionné ,
Toute belle & tendre bergere ;
Bref avoit tout exterminé.
Plus d'amour , plus de Cythérée ,

De ceinture , de demi-ceint ;
Foi morte , tendresse expirée ,
Temples déserts , encens éteint
Et délicatesse enterrée.
Cythere enfin n'existoit plus ;
Ses grandeurs étoient disparues ;
Ses plus beaux droits étoient perdus ,
Et l'herbe croissoit dans les rues.

LA peste ayant fait son chemin ,
Pour y mieux laisser de ses traces ,
Repeupla l'isle de sa main ,
Et Dieu fait comme au lieu de graces ,
Elle y transplanta les grimaces !
Au lieu d'amours , des marmouzets ,
Tels qu'il nous en vient de la Chine ,
Frêles & minces freluquets ,
Mâles à face féminine ,
A teint blafard , à maigre échine ;
Pour la plupart , petits collets ;
Moins faiseurs d'exploits que de mine.
De même pour toute Vénus ,
Il ne resta dans ces contrées ,
Que de singulieres poupées ,
De trois ou quatre pieds au plus :
Foibles & froides mijaurées ,
Sans cœur , esprit , ni jugement ,
Sans gorge , taille , ni prestance ,
Et n'ayant toutes d'existence

Guere

Guere plus que de sentiment.

ATÉ, des humains l'ennemie ,
 Até, l'impitoyable Até,
 Monstre des humains redouté,
 Et qu'en ses flancs porta l'envie ;
 Até, que le bonheur aigrit ,
 Que notre embonpoint amaigrit ,
 Qui, comme sa mere , à toute heure
 Ne pleure que lorsque tout rit ,
 Et ne rit que lorsque tout pleure :
 Cette Até , dis-je , n'eut jamais
 De quoi se trouver plus contente.
 Le mal faisoit de grands progrès ,
 Et tout remplissoit son attente.
 Telle de Voltaire à peu près ,
 Se montra la joie éclatante ,
 Quand sa cabale militante ,
 Au théâtre étouffa *Cortès*.
 Mais la divinité mutine
 Ne soupçonnoit pas qu'à l'écart
 Il existoit quelque'autre part
 De quoi réparer la ruine ,
 Où se délectoit son regard.

LA fondatrice de Cythere ,
 Qui veille au bonheur des humains ,
 Nature , notre bon mere ,
 Dont les officieuses mains
 Cultivoient les jolis jardins

De cette isle à nos vœux si chere ,
Nature , sans faire d'éclat ,
Ayant bien prévu le dégât
Que la peste un jour devoit faire ,
En sage & bonne jardiniere ,
Sous un délicieux climat ,
Entretenoit en bon état
Une abondante pépiniere :
Paradis à durer toujours ,
Séjour le plus beau des séjours ,
Moitié ville , moitié champêtre ,
Digne de s'appeller & d'être
La pépiniere des amours.
On y voit s'élever & croître
De petits Cupidons nouveaux ,
Plus réels , plus vrais & plus beaux ,
Que ceux que la fable a fait naître
Au creux enfumé des cerveaux
D'Ovide , & d'Homere son maître.

UNE beauté pleine d'appas ,
Vénus à la fois & Pallas ,
Double divinité visible ,
En ce séjour doux & paisible ,
Fait naître les fleurs sous ses pas :
Asyle de la bienfaisance ,
Où j'ai coutume en pareil tems ,
D'offrir le tribut tous les ans ,
De ma juste reconnoissance.

S A T I R E S.

I.

*La calotte du public, élu juré-priseur des brevets
du régiment.*

LE chef (*a*) de la hache entamé,
A ses membres (*b*) courant les rues,
Salut & quintes. Notre amé
Et féal faiseur de recrues,
Apollon, autre fou pommé,
Se plaint à nous, & nous remontre
Qu'il ne chante plus qu'à son dam (*c*) ;
Et qu'à chaque pas il rencontre,
Pour censeur, un certain quidam
Prisant toute chose à la montre :
Hardi donneur de camouflet,
Grand ami du pour & du contre ,'
Bien atteint du coup de gilet,

(*a*) Momus.

(*b*) Le public.

(*c*) Depuis un an, tout ce qu'on donnoit de mieux
aux François tomboit ; & les misères qu'on jouoit aux
Italiens, réussissoient.

En tout n'ayant le sens d'une oie ,
 Juge à la façon de Bridoie ,
 Frappé d'aveuglement complet ,
 Et jouant pour l'auteur qu'il morgue ,
 Du plat des mains , ou du sifflet ,
 Comme un Savoyard de son orgue.

Où le rapport fait du tic
 De ce quidam nommé Public :
 Vu les farces & tragédies ,
 Par lui sur la scène applaudies ,
 Monumens de ses quiproquo :
 Vu la foire (*a*) & ses rapsodies :
 Vu Samson (*b*), Amasis (*c*), Ino ,
 La Sylphide , les parodies ,
 Et des spectacles le trio (*d*) :
 Vu le jeu baroque & mauffade
 De la troupe de Lelio ,
 Chétif & pitoyable écho
 De colleges & de parade :
 Vu les gagistes de Ponto (*e*),

(*a*) Où l'on couroit.

(*b*) De Romagnesi.

(*c*) De Lagrange.

(*d*) Les trois spectacles. Une comédie en un acte ;
 une tragédie en un acte ; un opéra en un acte ; am-
 bigu d'un nommé d'Eguebaire , & très-mauvais.

(*e*) Ponto , entrepreneur de l'opéra-comique, dont
 la troupe étoit misérable.

La Legrand (*a*) , & sa camarade ,
Reste froid d'un vieux vertigo :
Vu le Tambourin (*b*) , la gambade ,
Et le cul de la Camargo ;
Tout cela traité de merveille ,
Et couru comme des gratis ;
Tandis qu'on laisse à rémotis
Racine , Moliere & Corneille.
Sur l'infortune sans pareille
De ce pauvre consul Romain (*c*) ,
Claqué , bien reclaqué la veille ,
Et déserté le lendemain ;
Pendant que des mêmes bévues ,
Le (*d*) roi d'Égypte a profité ;

(*a*) La Legrand , fille de Legrand , comédien , & auteur de petites pieces de bas comique , entr'autres , l'*Impromptu de la Folie* , ou la *Françoise-Italienne*. La fille de cet auteur y jouoit l'Arlequin , & contrefaisoit le fameux Thomassin. La singularité & l'indécence de ce rôle eurent un succès prodigieux.

(*b*) Le *Tambourin de Jephté* , où la Camargo faisoit des sauts à laisser tout voir.

(*c*) Le *Brutus* de M. de Voltaire , que sa cabale soutint à la premiere représentation , & fut obligée d'abandonner à la seconde.

(*d*) *Amasis* de Lagrange , dont la reprise alors triomphoit ; quoique dans sa nouveauté , la piece n'eût pas été plus heureuse que depuis vingt ans l'étoit l'impression.

Et qu'à bas dans sa nouveauté,
 Vingt ans après, il est aux nues ;
 Bien informé que les chalands ,
 Tous les mois , toutes les semaines ,
 Savourent comme succulents ,
 Les riens des Mercurés galans ,
 Les moins que rien (*) de Desfontaines.

Tout mûrement considéré ,
 Ledit public est déclaré
 Pour un goût de telle excellence,
 Calottin tout des plus parfaits ;
 Le proclamons en conséquence
 Juré-prifeur de nos brevets.
 Entre sa tête de linotte ,
 Et le dessous de son bonnet ,
 Posons calotte sur calotte ,
 Autant qu'en met bas Dom Japhet (**);
 Et pour que l'attribut s'ajuste
 Au renom qu'il a d'être juste ,
 Voulons qu'en sa main , pour hochet ,
 Soit une balance inégale ,
 Un des bassins pris à la halle ,
 L'autre d'un petit trébuchet.
 Lui commandons pour notre gloire ;

(*) Feuilles hebdomadaires de ce tems ; & c'est ici l'origine de la mauvaise humeur de cet abbé contre moi , qu'il avoit pincé déjà plus d'une fois.

(**) Dom Japhet se croyant sourd , en ôte trente ou quarante de raffetas,

De hanter loin du sens commun ,
 Deux mauvais lieux qui n'en font qu'un ,
 Les Italiens & la foire.
 Pour les François (a) , malgré leurs soins ,
 Sous peine d'un grelot de moins ,
 Et de quelques grains d'ellebore ,
 Mépris constants lui sont enjoins ;
 Non que chez eux sur certains points
 Notre pavillon ne s'arbore ;
 Mais c'est qu'en certains petits coins
 Le bon goût s'y tapit encore.

POUR gages , du reste , il aura
 Des balivernes d'opéra ,
 De la foire les fariboles ,
 Des petits princes de Noify (b) ,
 Cent chimères de têtes folles ,
 Les rêves de Romagnesy (c) ,
 Et d'Arlequin les caprioles (d).

DONNÉ dans le plus grand château
 Que nous possédions en Espagne ,
 A la veille du renouveau ,
 Jour où les rats font en campagne.

SIGNIFIÉ dans le moment ,

(a) Les comédiens François.

(b) Pièce du fleur d'Eguebaire.

(c) Comédien Italien, auteur de plusieurs *Cénarios*.

(d) Thomassin ne pouvoit sortir du théâtre sans
 qu'on ne lui criât : *la capriole*. Il falloit, bon gré, mal-
 gré, qu'il la fit.

Par humble , discret & sage homme ,
 Martin Dumont (a) , qu'ici l'on nomme
 Juré-crieur du régiment.

II.

La diafoirade (b).

QUOI donc , un Thomas Diafoirus ,
 Dernier galopin d'Esculape ,
 Qui pour quelques petits écus
 Qu'en tâtant le pouls il attrape ,
 Se prend pour un savant en us ,
 Pour premier moutardier du pape ;
 Quoi , dis-je , un docteur de bibus ,
 Qui n'a que le bonnet , la cape ,
 Du bec , un front large , & rien plus ,
 Se joue au chantre d'Esculape !

(a) Il avoit été porte-manteau du roi : il étoit grand brailleux au café de Procope , & s'étoit fait plus d'une affaire par ses indiscretions.

(b) Je fis cette satire contre un médecin nommé M* *, homme fort avantageux , qui s'avisa de vouloir me plaifanter un jour , à l'audience d'un ministre , chez lequel nous nous trouvâmes ensemble. Il m'attaqua très-indiscrettement , devant une nombreuse assemblée. J'allois lui répondre , lorsque le ministre parut , & m'appella. Le docteur avoit fait rire les auditeurs à mes dépens ; comme je n'avois pas eu le tems de les faire rire aux siens à mon tour , & que je ne le retrouvai plus quand je sortis du cabinet du ministre , je composai cette folie , en rentrant chez moi.

D'Atropos un subdélégué ,
Plus effronté qu'un chien qui jappe ,
Inhabile à fonder le gué ,
Comme un sot mordant à la grappe ,
Impunément m'auroit nargué !
M'auroit devancé d'algarades ,
Cru s'être ainsi bien distingué ;
Et fier de ses carabinades ,
De son gros ton prétendu gai ,
Sans se vanter de mes ruades ,
Tout à l'aise aura divulgué
Ses petits triomphes mauffades !

Et moi , sous qui Burlon (*) trembla ,
Moi le fléau des mascarades ;
Moi des Attila l'Attila ,
En butte à ses fanfaronnades ,
J'hésiterois , l'ayant si beau ,
Sur ce triacleur à cacades ,
Qui me prend pour un poëtereau ,
De porter quelques estocades !
Guerre , guerre au godelureau !
Provision de *Pironades* ;
Flamberge au vent ! loin le fourreau !
Pégase , une ou deux pétarades
Au nez du médecin M * * ,
Comme bien de ses camarades ,

(*) L'abbé Desfontaines.

Petit docteur & grand bourreau ,
Battant sous quinze olympiades ,
Le pavé du soir au matin ;
Étouffant d'humbles accolades
Tous ceux qu'il trouve en son chemin ;
Etranglant de ses embrassades ,
Et l'honnête-homme , & le faquin ;
Affommant de quolibets fades ;
Tranchant du petit Gui Patin ,
Assassinant de ses tirades ,
Écorchant quelque mot latin ;
Empestant de turlupinades ,
Déchirant gaiment le prochain ,
Tuant en vertu de ses grades ;
Brûlant , glaçant , saignant sans fin ,
Et massacrant tous ses malades.

PAR bonheur il en a fort peu ,
Ne sachant éblouir ni plaire :
Et comme Silva , grace à Dieu ,
N'ayant pas le talent d'en faire ,
Ni le crédit de mettre en jeu
Pour lui l'encensoir de Voltaire.

SUR un sale & vieux canapé ,
Je vois pourtant le pauvre here ,
Une plume à la main , campé
Dans un comptoir d'apothicaire ,
Faisant beaucoup l'homme occupé ,
Et pour quelque visionnaire ,

D'hier foireux , ou constipé ,
Qu'en courant comme à l'ordinaire ,
Dans la rue il aura dupé ,
Griffonnant un itinéraire.

AUPRÈS du docteur mercenaire ,
Je vois la belle au nez coupé ,
La mort pour parler en vulgaire ,
Montre sec , alegre & hupé ,
Aiguifant sa faux sanguinaire ,
Dont à coup sûr on est frappé ,
Et de son munitionnaire
Ratifiant le récipé.

GAGNONS au pied ; non de peur d'elle ;
Elle est moins à craindre que lui.
Je crains toutefois la cruelle ,
Mais mille fois moins que l'ennui :
S'il m'approche , j'en ai dans l'aile ,
Et j'en ai pour tout aujourd'hui.
Il n'est rebut qui le renvoie ;
Tenace comme l'Achéron ,
Jamais il ne lâche sa proie.
Je m'esquivois comme un larron
Qu'après le coup la peur fourvoie ;
Pour mon salut , du vieux Caron
J'aurois empoigné l'aviron ,
Comme on prend tout quand on se noie.
La voix de Stentor se déploie ,
„ Hola , ho ! hé ! l'ami Piron !

„ Vive la vieilleſſe & la joie !
 „ Depuis un ſiècle , ou environ ,
 „ On n'a de vous ni vent , ni voie ?
 Ciel , que ne ſuis-je né ciron ,
 Pour que de moins loin on me voie !
 Faiſons le ſourd , & fendons l'air.
 „ Alte là ! le ciel te foudroie !
 „ Un mot ! *expecta paulisper* !
 Je reſte ſous un bras de fer ,
 Droit ſur mes deux pieds comme une oie.
 „ Baifez ! voyez qui vous feſtoie ?
 Monſieur , je ne vois pas trop clair.
 „ Non : mais le moyen qu'on vous croie !
 „ Vous arpentez comme un éclair.
 Sauve qui peut ! je ſuis la peſte :
 Serviteur à monſieur M * * !
 Demain nous nous dirons le reſte.
 Momus m'attend à mon bureau.
 „ Vos propos ſont bien rigoureux.
 C'eſt un petit coup d'étrivière ,
 Tel que je le donne aux fâcheux.
 Si vous trouvez l'ami (*) R * * * ,
 Partagez l'aubaine à vous deux. (**)

(*) Autre médecin de la même trempe.

(**) Un de ces agréables indiscrets , polis , vifs & groſſiers , qui ſe permettent tout , entra bruſquement dans mon cabinet , comme je finifſois cette bouffonneries : j'eus beau la cacher , il voulut la voir ,

la vit , & dans la premiere compagnie en parla de façon à faire desirer vivement à ses pareils de la voir. Le plaissant , c'est que le sieur M** , qu'il ne connoissoit pas , étoit présent. Les rires se tournoient sur lui , à l'insu du narrateur. Dieu fait si nature pâtissoit , s'il eut la puce à l'oreille ! Il me tâtonna ; je ne vis plus que lui m'aborder aux tuileries ; mais avec l'air benin , dont ces messieurs tâtent le pouls , il me tâtoit sur des vers que j'avois , disoit-il , faits contre lui. Il est vrai , lui dis-je ; je vous en avois promis devant trop de témoins ; & je vous les devois trop pour y manquer : ils sont fort drôles ; & je gage , aimant à rire comme vous faites , que vous en rirez le premier. Sans doute , répondit-il ; bien sûr qu'en galant homme , vous aurez eu dans vos plaisanteries les ménagemens convenables. Soyez en paix là-dessus , lui repliquai-je , j'ai pris tous les ménagemens convenables , & tels que vous les avez pris avec moi ; c'est-à-dire , sans y regarder de trop près. Enfin , on verra si je m'en suis bien tiré. J'y verrai plus clair qu'un autre , me repliqua-t-il avec émotion ; montrez-les moi ces vers. Êtes-vous censeur royal , lui dis-je ? Non. Eh bien , de quoi vous mêlez-vous ? L'affaire est à leur tribunal. Adieu docteur. Il y revint à plusieurs fois ; & Jean s'en alla toujours comme il étoit venu. Le diable qui l'agitoit , le poussa jusqu'à me venir relancer chez moi. Il n'y gagna pas davantage. Il ne vit point ces vers. Seulement satisfait de sa folle inquiétude , qui me vengeoit assez de ses premiers airs de présomption , je me contentai de lui promettre que , si je les lâchois de mon vivant , il en auroit la premiere lecture. Je lui tiendrai parole.



*Brevet de valet d'exécuteur des hautes œuvres du
régiment, expédié au sieur * * *, docteur en mé-
decine, qui prétendoit professer la chirurgie, &
en donner leçon à l'amphithéâtre de saint
Côme.*

COMME ainsi soit qu'en chaque corps ,
Est une honteuse partie ,
Qu'il est des foibles & des forts ,
Qu'on boit du Champagne & du Brie ,
Du Bourgogne & du Bretigny ;
Qu'enfin sous nos drapeaux illustres ,
Il est des héros & des rustres ,
Voulons bien enrôler * * gny ;
Mais en lui faisant cette grace ,
N'entendons point presser les rangs :
Défense à tous honnêtes gens
De bouger pour lui faire place.
Celle dont n'auroit point voulu
Le plus insigne malotru ,
Ou la plus méchante pécure ,
Pour lui n'est que trop bonne encore.
Comme toutefois il est vain ,
Que l'honneur d'être calottin
Pourroit le rendre téméraire (*)


(*) Il est brutal au point d'avoir donné un soufflet à
un de ses confrères en pleine assemblée.

Au point d'insulter son confrere ,
Et que nous le favons mutin ,
Propre à tout oser & tout faire ,
Comme au lieu d'aller au moulin ,
L'âne par fois montoit en chaire ;
Comme il faut l'installer enfin ,
D'un juste rang dans nos patentes
Voulant le rendre possesseur ,
Nous le nommons par ces présentes ,
Du régiment l'exécuteur.
De talens lui donnons dispense ,
Et de son maître par faveur
Lui concédons la survivance ;
A condition par avance ,
Qu'ôtant son bonnet de docteur ,
Avec une humble révérence
Il remerciera de l'honneur
Que lui fait notre bienfaisance ;
Et cela dans un beau discours ,
Où n'assisteront que des fourds ,
De peur des piqueurs de diphthongue ;
Et qu'il soit sur-tout des plus courts ;
Car sotte harangue toujours ,
Tant courte soit-elle , est trop longue.
Lui défendons expressément
De jamais faire aucun élève :
Aimant mieux fonder , pour celui
Qui chercheroit leçon chez lui ,

Un coin de fenêtre à la Greve.

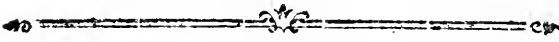
AINSI fait & donné par nous
Le charitable dieu des fous ,
Qui de tous se moque & se joue ;
Présent le docteur que * * * y
D'une main légère a flétri
D'un petit soufflet sur la joue.





INSCRIPTIONS

ET ÉPITAPHES.



I.

Vers au bas d'un crucifix.

O de l'amour divin sacrifice éclatant !
 De Satan foudroyé quels sont donc les prestiges ?
 Admirons à la fois & pleurons deux prodiges :
 Un Dieu mourant pour l'homme , & l'homme impénitent !

II.

Inscription pour la statue du roi LOUIS XV.

DE ce monarque aimé le regne mémorable ,
 Des siècles à venir sera l'étonnement.
 L'amour de ses sujets posa ce monument ,
 Attendant que l'histoire en fonde un plus durable.



III.

*Vers pour être mis sous le portrait de S. A. S.
monseigneur le prince DE CONDÉ.*

VOILA le héros de la France ,
Sur qui seul de son roi tout l'espoir est fondé ;
Prince au-dessus de sa naissance ,
Et le vrai sang du grand Condé.

I V.

*Sous la pyramide dressée à Arcy sur Aube ,
à l'honneur de M. DE GRASSIN , qui avoit
donné 50000 livres pour rétablir le dommage
causé par un incendie.*

LA flamme avoit détruit ces lieux :
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur , le bienfait , & la reconnoissance.

V.

Traduction latine de M. DE LA FAYE.

Hæc loca quæ nuper flammis destructa jacebant,
Grassinus prompta surgere jussit ope.
Excidium , auxilium , meritas pro munere grates ,
Ante oculos semper proferat iste lapis.



VI.

*Vers de M. CARDOZO , Portugais , après avoir
lu la Métromanie.*

NON animæ antea certus eram , nunc credere conor
Esse immortalem , si tua metra lego.
Divinum metris lumen celeste refulget :
Effectus causam principiumque probat.
Progrediare , precor , pretiosaque carmina lude :
Sic animæ nostræ denique certus ero.

VII.

*Sous le portrait de M. DE BROSSES , président à
mortier du parlement de Dijon (*).*

MINISTRE de Thémis , favori de Minerve ,
Plein des dons que le ciel dispense avec réserve ,
Et qu'à peu de mortels on lui voit prodiguer !
A plus d'un juste encens de Brosses peu prétendre :
Il aime les beaux arts , & fait s'y distinguer ;
Il aime la justice , & s'occupe à la rendre.

VIII.

*Sous le portrait de M. DUSAULX , traducteur de
Juvenal.*

TRADUCTEUR élégant , hardi , sage & fidelle ,
De la satire antique il grava le tableau ;

(*) Aujourd'hui premier président du même parlement.

Et son burin nous rend à la fois & décele
Le vol de Juvenal, & les vols de Boileau.

IX.

Autre pour le même.

LIBRE sans indécence, en traducteur habile,
Il dit tout, sans pourtant dire trop, ni trop peu,
Du fougueux Juvenal il adoucit la bile,
Et ne garde en entier que le nerf & le feu.

X.

DE FAGET, élève de Petit.

TEL fut le célèbre Faget,
Ainé d'un illustre cadet : (*)
Tous deux par de brillantes cures
En France également connus ;
De Mars l'un guérit les blessures,
Et l'autre celles de Vénus.

XI.

*Pour Macé, excellent peintre en miniature, qui
a fait graver à ses frais la galerie de Ver-
sailles.*

Du célèbre le Brun, sous ces riches lambris,
Versailles renfermoit les chef-d'œuvres sans prix,

(*) Chirurgien-major de la gendarmerie.

Qui de Louis le Grand nous retraçoient l'histoire.
 Secondé du burin , Macé durant trente ans ,
 Par des travaux d'un genre à triompher des tems ,
 Du héros & du peintre étend par-tout la gloire.

XII.

Du fameux BARON , comédien.

DE l'unique Baron tel étoit le visage :
 Mais qui pourroit transmettre à la postérité
 La noblesse , le feu , les graces , la fierté ,
 Qui des héros en lui nous transmettoient l'image ?

XIII.

Autre pour le même.

EURIPIDE & Sophocle , en France ,
 Avsient l'un & l'autre un rival :
 Sans Baron , dont on voit ici la ressemblance ,
 Roscius n'eût point eu d'égal.

XIV.

Sous le portrait de LA PEYRONIE , premier chirurgien du roi , & docteur de la faculté.

DE Louis le siecle heureux
 Mettra ce docteur fameux
 Au nombre de ses merveilles.
 Au salut des citoyens ,
 Vivant , il donna ses veilles :
 Mourant , il laissa ses biens.

XV.

Epitaphe de mademoiselle LE COUVREUR.

L'ENFER abondant en supplices
Est doublement notre bourreau :
En nous enlevant nos délices ,
Et nous laissant notre fléau.
O comble affreux , mais peu nouveau ,
De ces horreurs dont il s'honore !
La le Couvreur est au tombeau ,
Et son médecin vit encore !

XVI.

*Pour la même , peinte en Cornélie , avec l'urne
des cendres de Pompée à la main.*

JE fis redouter Athalie ,
Plaindre de Phedre en pleurs l'amour incestueux ,
Et sous ces nobles traits admirer Cornélie.
J'eus trois dons que jamais l'art ensemble n'allie ;
Le terrible , le tendre , & le majestueux.

XVII.

Pour la FILLON.

QUE Phriné de ma gloire à jamais soit jalouse !
Quels regrets en mourant , laissa-t-elle après soi ?
Le public ne perdit en elle qu'une épouse :
Elle en a perdu mille en moi.

XVIII.

Autre pour le même.

CÉLEBRE en mon printems , plus grande en mon
déclin ,

Dans le premier j'acquis les clartés infinies ,
Qui dans l'autre formoient les grandes colonies
Des états que régit madame Pataclin (a).

XIX.

Épitaphe de Jean-Baptiste ROUSSEAU.

CI git l'illustre & malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe , & Paris son berceau.

Voici l'abrégé de sa vie ,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie ,
Et trente ans digne de pitié (b).

(a) Supérieure de l'hôpital.

(b) Les ennemis de Rousseau voulurent donner un
sens forcé à ma pensée , en la faisant tomber sur les
ouvrages de cet illustre poëte , que j'ai regardé , que
je regarde , & que je regarderai toujours , comme le
plus grand poëte lyrique qui ait paru depuis l'indare.
Les trente ans digne de pitié , sont les trente ans
de malheurs & d'exil qu'il a si injustement soufferts.
À l'égard des ouvrages qu'il a faits pendant ces trente
ans d'exil , ses ennemis seroient , sont & seront éter-
nellement incapables d'en produire de pareils.

X X.

Építaphe de l'illustre CRÉBILLON.

TANDIS que l'auteur de *Thieste* ,
 De l'Olympe atteint le sommet ;
 Tandis que la troupe céleste
 Lui présente le calumet ,
 Et qu'Hébé du tabac y met ,
 Au Parnasse grand deuil on mène ;
 Sur-tout la pauvre Melpomene ,
 Qui ne va plus qu'à clochepié.
 Terreur étoit de son domaine :
 Ce ne sera plus que pitié.

X X I.

Építaphe de DU BUISSON , maître de la musique de la chapelle du roi , sous LOUIS XIV.

Du BUISSON ne vit plus ; la Parque impitoyable ,
 De son heureux destin vient d'arrêter le cours.
 Il fut le cygne de nos jours ,
 Et le ferme appui de la table.
 De son sort , chers amis , pourquoi nous attrister ?
 Prenons plutôt part à sa gloire.
 Apollon dans les cieux le retient pour chanter ,
 Et Bacchus pour son maître à boire.



XXII.

Mon épitaphe , épigramme.

CI gît .. Qui ? Quoi ? Ma foi , personne , rien.
 Un qui , vivant , ne fut valet ni maître ,
 Juge , artisan , marchand , praticien ,
 Homme des champs , foldat , robin , ni prêtre ,
 Marguillier , même académicien ,
 Ni frimaçon. Il ne voulut rien être ,
 Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;
 Car après tout , bien fou qui se propose ,
 Venu de rien , & revenant à rien ,
 D'être en passant ici-bas quelque chose !

XXIII.

*Pour le soulagement des mémoires , & pour le
 mieux , j'ai cru devoir réduire cette épitaphe
 à deux vers.*

CI gît Piron , qui ne fut rien ,
 Pas même académicien.

XXIV.

Sonnet pour servir d'épitaphe à M. DE LA FAYE.

SUR les bords ténébreux la Faye est descendu :
 Le goût , l'urbanité , la raison délicate ,
 Tout ce qui distingua le Romain du Sarmate ,

Contre le trait fatal rien ne l'a défendu.

MUSES qu'il chériffoit & qui l'avez perdu ,
Du culte qu'on vous rend , si la douceur vous flatte ,
Qu'en éloges plaintifs tout le Parnasse éclate :
A qui vous en combloit , ce tribut est bien dû ;

MAIS ne l'exigez point de ma douleur trop tendre :
Que ne ferois-je pas pour honorer sa cendre !
Sur son tombeau souvent je veux jeter des fleurs.

POUR ma triste amitié flatteuse & vaine amorce !
De les cueillir hélas ! elle n'a pas la force ,
Et mon pouvoir ne va qu'à lui donner des pleurs.

XXV.

*Vers pour être gravés sur le mausolée élevé par
ordre du roi à l'illustre CRÉBILLON , le troi-
sième poëte tragique de la France , en comp-
tant Corneille & Racine.*

D'UN célèbre écrivain respectable à jamais ,
De Crébillon la cendre ici repose en paix.

Entre le sublime & le tendre
Il choisit le seul ton que , malgré leurs talens ,
Ses deux devanciers excellens

N'avoient ni pris , ni peut-être osé prendre.
Louis, dont la bonté porte au loin ses regards ,
En roi dispensateur & soigneux de la gloire
De ceux qui sous son regne illustrent les beaux arts,
Veut que ce monument consacre sa mémoire.

XXVI.

Traduction de l'épithaphe latine de DE LA MONNOIE, faite par lui-même.

ICI repose en paix Bernard de la Monnoie ,
 Qui mit dans les beaux arts son étude & sa joie.
 Le Parnasse françois , l'attique & le romain
 L'ont vu plus d'une fois leurs palmes à la main.
 Heureux , si trop crédule , une supercherie ,
 Ne l'avoit arraché du sein de sa patrie !
 Revers à sa fortune , à son repos , mortel ,
 Et qui lui fît trouver le trépas moins cruel.
 Sa chere épouse à qui cette tombe est commune ;
 Ainsi qu'à la douleur eut part à l'infortune :
 Le jaloux intérêt ne les domina pas ;
 La droiture & l'honneur réglerent tous leurs pas :
 Leurs ames , où toujours la vertu fut placée ,
 L'ont sans doute suivie où nous l'avons chassée.

XXVII.

*Épithaphe de madame de * * * , abbesse de * * * (a).*

AUX talens de l'esprit , à la haute naissance ,
 Aux périssables dons qu'ici-bas l'on encense ,

(a) Elle étoit du sang des princes Lorrains , &
 avoit beaucoup d'esprit , de beauté , de graces , & de
 piété.

Pieuse & bienfaisante , elle avoit soin d'unir
 L'éclat pur & constant d'une vie exemplaire.
 Elle se fit aimer , admirer & bénir.
 La terre en gardera long-tems le souvenir ;
 Et les cieux pouvoient seuls en garder le salaire.

Envoi.

CE qui doit être mis avec de l'encre d'or , & sur du papier de marbre , mérite bien la peine de plus d'un brouillon. Ayant fait réflexion que le sérieux & la dignité du mausolée exigeoient un propos dont la marche fût grave , égale & majestueuse , j'ai cru devoir mettre l'inscription en vers alexandrins. Je desiré qu'ils soient à votre gré. Mandez-moi ce qu'il en est , afin que j'y retouche s'il le faut , ou que je me tranquillise.

XXVIII.

*Épitaphe de M. LANCUET , curé de saints
 Sulpice.*

IL dépensoit en prince , & vivoit en apôtre :
 Zélé pour son troupeau , zélé pour le Seigneur ,
 Il fut de l'un le bon pasteur ,
 Le second Salomon de l'autre. •

Lettre de M. l'archevêque de Sens.

Vos quatre vers sont admirables , monsieur ; le premier seul ne peut avoir de prix. Tout beau qu'il soit , oserois-je vous proposer de mettre , *il répandoit* , au lieu d'*il dépensoit* ? Le mot de *dépenser* appartient au luxe des équipages , des meubles , de la table , &c. Celui de *répandre* appartient plus à la libéralité. Que si ma critique vous paroît peu sûre , méprisez-la ; je m'en tiendrai à l'admiration & à la reconnoissance , & ferai toute ma vie , monsieur , &c.

JOSEPH , archevêque de Sens.

Autre du même prélat.

P A R reconnoissance , monsieur , des beaux vers que vous avez faits pour mon frere , je vous envoie la traduction latine que j'en ai faite , pour la soumettre à votre censure & correction. La voici :

Egenus & parvus fui ,
 Æquavit in donis reges :
 Plebis suæ zelo & Dei ,
 Illi fuit bonus pastor ,
 Huic Salomonis æmulus.

Je souhaite que ces vers vous plaisent autant

que les vôtres m'ont plu : cela ne se peut ; mais c'est assez pour moi , que j'en approche. J'ai l'honneur d'être bien véritablement , monsieur , &c. JOSEPH , archevêque de Sens.

Réponse.

MONSEIGNEUR. Il y a bien de ce que nous appellons urbanité , dans l'honneur que vous m'avez fait de me traduire en beaux vers latins , & dans la peine que vous avez prise de m'en faire part. Je vous en remercie comme je le dois : mais , monseigneur , permettez-moi de vous le dire , j'en ferois une fois plus glorieux , si mes vers n'y gagnoient justement ce que j'y perds. Car ils ont , en passant par vos mains , acquis le degré de perfection qui leur manquoit en sortant des miennes ; sans compter ce qu'ils devoient déjà à la juste correction que vous n'aviez pas dédaigné d'y faire sur-le-champ. *Egenus* ajoute une grande force au miracle d'avoir su répandre en prince ; & ce seul coup de pinceau est le coup de maître dans le tableau. *Huic* aussi termine la pensée plus décentement que le mot de *l'autre* , que je n'aime point , & qui dans notre langue a quelque chose de bas , sur-tout employé relativement à Dieu. Il est , ce

me semble , ici très-mal à sa place. Vous l'aurez senti de même , & me l'aurez tû , pour ne me pas désespérer , la rimé & la précision rendant la faute incorrigible. J'ai l'honneur d'être avec toute la vénération possible , monseigneur , &c.

XXIX.

*Vers pour mettre sous le buste de feu M. DE
MAULÉON (*).*

L'ADMIRABLE talent de ce grand orateur ,
Fut de fermer la bouche au subtil imposteur ,

(*) Alexandre-Jérôme Loiseau de Mauléon , né à Paris le 2 septembre 1731 , mort le 15 octobre 1771 , étoit fils de Jean Loiseau , écuyer , seigneur de Mauléon , avocat au parlement , membre du conseil de la maison d'Orléans ; & de Marie-Märthe Servin , femme d'un mérite rare , recommandable autant par sa vertu & son savoir , que par les agrémens & la solidité de son esprit. Le jeune Loiseau de Mauléon suivit la carrière du barreau , & s'y distingua dès qu'il y parut. L'usage qu'il fit de ses talens , en les consacrant à la défense du pauvre & de l'opprimé plus particulièrement qu'à celle du puissant & du riche , fait l'éloge de la bonté de son cœur & de la beauté de son ame. Sa modestie , sa candeur , la douceur de son caractère , & les graces de son esprit , le firent aimer & rechercher dans la société. On a recueilli en deux volumes in-4°, ses plaidoyers & ses memoires. Sa santé ne lui permettant plus d'exercer la profession d'avo-

Et d'éclairer Thémis souvent mal informée,
 Sans exiger jamais , généreux défenseur ,
 [J'en atteste la renommée]
 D'autre honoraire que l'honneur
 De réhabiliter l'innocence opprimée.

XXX.

Pour le même.

SON éloquence étoit vive , énergique & sage.
 La veuve & l'orphelin avoient un sûr appui ;
 Nous le perdons : il meurt à la fleur de son âge.
 Songeons , pour calmer notre ennui ,
 A l'immortalité qui devient son partage :
 Il ne perd que le jour ; nous perdons plus que lui.

cat , il quitta le barreau en 1765. Le roi lui accorda dans la même année , une charge de conseiller-maitre à la chambre des comptes & cour des aydes de Lorraine ; & en 1771 , la place de procureur-général de monseigneur le comte de Provence , aujourd'hui Monsieur. Ce léger tribut d'éloge que je paie à sa mémoire , est en même tems un hommage que je rends à la vérité. M. de Mauléon a laissé en mourant , un frere , M. Loiseau de Berenger , procureur-général de Monsieur , & trésorier de S. A. S monseigneur le duc d'Orléans , premier prince du sang. L'amitié tendre & vraiment fraternelle qui les unissoit , a rendu leur séparation plus douloureuse , & les regrets de M. de Berenger moins susceptibles d'être adoucis par le tems. *Note de l'éditeur.*

XXXI.

XXXI.

Építaphe d'un avocat.

Ci gît l'esprit du fleur Melky,
Qui, vanté par je ne fais qui,
Faisoit cent châteaux en Espagne.
Il vint, on courut, on l'ouït ;
On vit enfanter la montagne,
Et cet esprit s'évanouit.
Il ne peut revenir de cette défaillance.
Passant, n'en sois point attristé :
Dans son chef-d'œuvre d'éloquence
Il fut trop malheureux pour être regretté.

XXXII.

Építaphe du genre - humain.

L'AURORE, ayant du jour entr'ouvert la barrière,
Devançoit le soleil qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la terre entière,
De ne plus y revoir personne qui les vit !
L'HOMME étoit disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il étoit sorti :
Un souffle le créa lui jadis & sa race ;
Un souffle aussi léger l'avoit anéanti.
UNE haute obélisque au sommet du Caucase,
Terminoit & couvroit un vaste souterrain ;
Et Némélis venoit de graver sur la base,

En chiffres infernaux , *ci gît le genre-humain :*

LA belle inscription pour le Grec hypocondre ,
Qui fouhaita de voir tous les humains détruits !
Que l'autre misanthrope , & le timon de Londre
Young à ses côtés coule d'heureuses nuits !

MOINS rigoureusement jugeons la race humaine.
L'homme étoit vicieux , mais foible , peu sensé ,
Et plus digne après tout , de pitié que de haine :
Le ciel s'en devoit moins tenir pour offensé.

AUSI deux beaux esprits admis dans l'Élisée ,
Moliere & Lucien , les Momus d'ici-bas ,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée :
Les hommes en rioient , mais le ciel ne rit pas.

IL dit : qu'il ne soit plus. Et la terre est déserte.
Amour , dont elle fut l'empire en tous les tems ,
Tendre amour , c'est à toi de réparer sa perte ,
Et de la repeupler de meilleurs habitans.

SOIS nu , simple , joyeux , fidele , & sans caprices ,
Loin de toute imposture , exempt de tous forfaits.
L'argent , l'airain , le fer amenerent les vices :
Ramene l'âge d'or , & qu'il dure à jamais.

XXXIII.

*Épitaphe de feu M** , époux de madame ** ,
veuve & pucelle.*

CI gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie ,
Qui la premiere nuit , à sa tendre moitié ,

Ne donna pas signe de vie ;
Et de son fort digne d'envie ,
Fit un fort digne de pitié.

La mariée au lit , demeura la future.

L'indigne marié ne put ,
Par la plus cruelle aventure ,
A l'amour payer le tribut.

Mais bientôt , malgré lui , le ciel vengeur voulut

Qu'il le payât à la nature :
De honte & de froid il mourut.
Que la dame étoit bien lotie !

L'hymen , si l'on en croit le proverbe commun ,

A deux bons jours , l'entrée & la sortie ;

Et grace au trepassé , celui-ci n'en eut qu'un.

Tenez-vous en , Sylvie , aux douceurs du veuvage

Le soir en vous couchant , faites votre examen :

Un peu d'amour , & point d'hymen.

Que le défunt vous rende sage ;

Et Dieu lui fasse paix ! *Amen.*



POÉSIES DIVERSES.

I.

A M. JEHANNIN, qui m'avoit envoyé une belle ode de sa façon, à la louange de la paresse ().*

DANS la paresse en vain tu nous peins mille appas ;
 Philinte, en sa faveur on ne peut mieux écrire :
 L'esprit en est touché , mais le cœur ne l'est pas ;
 Et je te désapprouve autant que je t'admire.
 D'où vient qu'à mépriser l'ennemi du repos ,
 Tu forces ta muse élégante ?
 N'est-ce pas le travail qui forme les héros ?
 Et n'est-ce pas lui qui les chante ?
 Achille eût-il acquis un nom qui dure encor ,
 S'il eût craint les travaux dont l'éloignoit sa mere ?
 Et connoîtrions-nous , sans les travaux d'Homere ,
 Le vainqueur du vaillant Hector ?
 L'ingénieux travail fut fournir à Dédale ,

(*) C'est à cette ode-là que j'eus la folie de répondre sur-le-champ , par celle qui m'a causé tant de chagrin & de regrets.

Les moyens d'éviter la mort.

De qui des deux enfin environs-nous le fort ,

D'Hercule ou de Sardanapale ?

Ce tyran sans pitié , ce monstre impérieux ,

Qui sème de soucis & la terre & les cieux ;

Ce dieu qui sous le joug a fait plier Alcide ,

Ce dieu persécuteur qui ne laissa jamais

Dieux , héros , ni mortels en paix.

L'amour près du travail , n'est qu'un enfant timide :

Le travail est la seule égide

Qu'on puisse opposer à ses traits :

Sur l'oisiveté désormais

A ce noble travail donne donc la victoire :

Ne te déclare plus pour elle & contre lui.

Il mène à la sagesse , au bonheur , à la gloire ;

Elle ne mène qu'à l'ennui.

Toi-même , qui de la mollesse

Youdrois ne voir jamais le regne interrompu ,

Sans le travail aurois-tu pu

Nous si bien vanter la paresse ?

II.

*A l'aimable V***, à mon départ de Dijon ;*

en 1719.

BELLE & jeune Amarille , avant l'heure fatale ,

Qui me va pour jamais arracher de ces lieux ,

Souffrez qu'un instant de morale

D ij

Se mêle à mes derniers adieux.

Pour enchaîner les cœurs , vous n'avez qu'à paroître ;
Et vous en avez un facile à s'enflammer :

Vous êtes telle qu'il faut être ,
Pour être aimée , & pour aimer .

Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :
Bientôt le tems rapide en saura disposer :

Mais épargnez-vous les alarmes
Que vous seule devez causer.

N'aimez jamais. Fuyez l'amour impitoyable !
Malheur au foible cœur qui s'y laisse emporter !
Son joug est un fardeau qui nous semble agréable ,
Tant qu'un autre avec nous se plaît à le porter :
Mais cet autre bientôt vient à se rebuter ;
Tout le fardeau nous reste alors , & nous accable.

Sous un air simple & douxereux ,
C'est un enfant malin , dont le ris puérile
Ne promet rien d'abord que de doux & d'heureux.

Mais ce ris est plus dangereux
Que les larmes du crocodile.
C'est un monstre plein de venin ;
Dont la seule approche empoisonne ,
Et qui sous un masque benin
Cache une face de Gorgone ;

Un barbare , un tyran , un traître , un séducteur ,
De l'aveugle jeunesse ardent persécuteur ,
Pour vous d'autant plus redoutable ,
Que rencontrant dans vos appas

De quoi se rendre inévitable ,
Il est sans cesse sur vos pas.
Qu'est-ce au fond qu'une tendre flamme ?
Tout en est vain , tout en est faux ;
Si vous en exceptez les maux ,
Rien de vrai , de réel , ne s'y présente à l'ame.
Entretiens dérobés , ouvertures de cœurs ,
Contre des parens en furie ,
Soupirs, complots secrets, doux baisers, tendres pleurs.
Jalousie obligeante , & sur-le-champ guérie :
Tout cela , source de malheurs !
C'est pour ces douceurs délicates ,
Quelle perfide amour nous mène à mille ennuis :
Qu'il me parut charmant quand vous me l'inspirâtes !
Qu'il me l'a paru peu depuis !
Je ne fus pas long-tems paisible ;
Tout me devint contraire , après que tout m'eut ri :
Revers , en amour infailible !
Pensez-vous en être à l'abri ?
N'est-il pas des ingrats , comme il est des ingrates ?
Votre cœur seul est-il léger ?
Peut-être le rival pour qui vous me l'ôtâtes ,
Est sur le point de me venger.
Et qu'avez-vous qui vous réponde
Que vous ne soyez pas comme une autre en danger ?
Est-ce sur vos attraits que votre espoir se fonde ?
Inutile & foible raison !
Les bords de Naxe ont vu les plus beaux yeux du monde

D'un fugitif ingrat pleurer la trahison.
 Le caprice est la loi qui seule est obéie.
 Tel adore aujourd'hui , qui demain peut haïr.
 Vous n'avez qu'un moyen de n'être point trahie ;
 C'étoit de ne me point trahir.
 Vous l'aviez fait : ma perte en rendra témoignage.
 C'est à moi d'en gémir , à vous d'en profiter :
 Heureux dans mes malheurs , si du moins leur image
 Sert à vous les faire éviter !

III.

Madrigal.

Vous dites que jamais lettre ne fut si tendre ?
 Quand vous saurez d'où j'ai ce talent merveilleux ,
 Il cessera de vous surprendre.
 Voulant écrire un jour à celle dont les yeux
 Ont allumé le feu qui me consume ,
 Selon l'amoureuse coutume ,
 Des deux mains impatientement
 Je cherchois par-tout une plume :
 Amour passoit en ce moment
 Après de ma fenêtre , ainsi qu'une hirondelle :
 J'y courus si légèrement ,
 Que je lui pris une plume de l'aile.



IV.

Le bon partage.

UN jour le dieu de qui la loi
 Sur la terre & les cieux domine ,
 Nous amena , Morphée & moi ,
 Auprès du chevet de Rosine :
 Partageons , lui dit-il , la belle entre nous trois ;
 Que chacun de nous dans son choix
 Trouve s'il peut son avantage ;
 Pour moi , depuis long-tems mes vœux sont décidés ;
 Je prends son cœur pour mon partage.
 Adieu vous dis : à vous le dez.
 Alors examinant cette beauté céleste ,
 Je dis au dieu Morphée : ami , prends ses beaux yeux.
 Il le fit , & content d'un lot si précieux ,
 Il me laissa prendre le reste.

V.

Le berger mal - adroit

SUR un tendre gazon Célimene étendue ,
 Laissoit à ses pieds son amant ,
 Et l'écoutoit nonchalamment ,
 Sans lui répondre un mot , fans en paroître émue.
 Tournez du moins vers moi la vue ,
 Lui disoit-il languissamment ;
 Bergere , après avoir aimé si constamment ,

Toute ma peine est donc perdue ?
 Où vites-vous plus de respect ?
 Où voyez-vous plus de tendresse ?
 Les aurai-je toujours , quand j'éprouve à regret ,
 Que l'un m'est inutile , & que l'autre vous blesse ?
 Comment de vous se fait-on donc aimer ?
 Que dois-je ! . . . D'en plus dire il ne prit pas la peine ,
 Voyant les yeux de Célimène
 S'appesantir & se fermer.
 Elle s'endort. Ah la cruelle !
 Dit tout bas l'innocent berger.
 Laissons-la donc en paix , & nous éloignons d'elle.
 Adieu ! repose , ingrate : & je vais m'affliger
 De ne pouvoir être infidèle.
 Dans la mélancolie aimant à se plonger ,
 A ces mots il passa dans un lieu solitaire.
 Pouvoit-il pis ni mieux faire ,
 S'il eût voulu se venger ?

VI.

*A ma bonne amie , en lui envoyant une caisse de
 moyeux de Dijon.*

VOICI des fruits qu'un amant vous envoie.
 Ce joli nom doit les faire accepter.
 Recevez-les avec autant de joie
 Que j'en ressens à vous les présenter.
 Us ne sont plus tels que Pomone

Se plut à les former autrefois de ses mains ,
Dans le terroir heureux (*), où l'amant d'Érigone (**)
Se fait adorer des humains.
Ils ne sont plus tels que , dans la contrée
Qu'arrosent les eaux du Lignon ,
A son incomparable Astrée
Les offroit le beau Céladon.
Sur ces bords innocens , & si dignes d'envie ,
Tout étoit naturel , & les fruits & les fleurs ,
Et les visages & les cœurs.
Aujourd'hui tout se falsifie :
Plus de simplicité : le vain raffinement
Par-tout regne avec l'imposture :
Le travail humain défigure
Tout ce que dans le sien Pomone a d'agrément.
Les ouvrages de Flore & de son jeune amant ,
Sont le jouet de la peinture ;
Et l'art s'arroge impunément
Le triomphe de la nature.
Ceci n'est presque plus un fruit.
Son vrai goût , sa couleur , hélas , tout est détruit !
Ce que vous en voyez n'est dû qu'à l'artifice :
Son mérite n'est plus qu'un mérite factice ;
L'art n'a plus rien laissé de naturel en lui ,
A combien de beautés & d'amours aujourd'hui
Ne rend-il pas ce malheureux office !

(*) La Bourgogne.

(**) Bacchus.

VII.

Madrigal en renvoyant mon portrait.

 PORTRAIT du plus fidele amant
Que l'amour ait jamais connu dans son empire ,
Votre exil est fini : mon Iris vous desire :
 Revoyez-la diligemment ,
 Et s'il se peut , dites-lui mon martyre :
Sous ses beaux yeux sans cesse , entre ses belles mains ,
Découvrez-lui mon cœur , dépeignez-lui ma flamme.
 De ses regards doux & divins
 Vous pourrez recevoir mon ame :
 Entretenez-la de mes feux.
Animez-vous , en les faisant paroître ;
 Je me les garantis heureux ,
 Dès que l'on pourra les connoître.
Allez donc , mon portrait , préparez mon bonheur
Puisse l'aimable Iris vous revoir avec joie !
De ses mépris passés oublions la rigueur :
Gravez-vous seulement bien avant dans son cœur ,
Et je ne craindrai plus alors qu'on vous renvoie.



VIII.

*Vers que j'attachai le jour de l'an , au cou d'une
chienne appelée Princeſſe , appartenante au
chevalier de Belle-Isle (*) .*

POISSIEZ-VOUS , chevalier , au milieu des batailles ,
Où vous emportera la défenſe des lis ,
Donner la chafſe aux ennemis
Ainſi que je la donne aux cailles !
Où ſi l'amour vous tient par hafard ſous ſa loi ,
Puiſſe l'heureuſe & tendre amante ,
Qui vous aura donné ſa foi ,
Être , s'il ſe peut , careſſante
Et fidelle encor plus que moi !

(*) En arrivant à Paris , je me trouvai dans la néceſſité d'entrer chez le chevalier de Belle-Isle , qui m'employa à copier toutes fortes de vieux grimoires du comte de Boulainvilliers , qu'il regardoit comme les oracles de la Sybille. J'avois pour compagnon de travail un ſoldat aux gardes , qui , de ſon côté , copioit à 20 ſols par jour , d'autres miſeres à ſa portée. Notre laboratoire commun étoit un bouge de laquais. Ayant travaillé quelques mois , n'entendant pas parler du chevalier , ne l'ayant pas même apperçu , & ayant beſoin d'argent pour vivre , je m'avisai d'attacher ces vers au col d'une chienne de chafſe , qui nous tenoit quelquefois compagnie ; eſpérant que le chevalier , en voyant ces vers , s'informerait au moins de qui ils étoient , & me paieroit ; mais je fus rompu dans mon attente.

Vous n'aurez pas l'ame assez fiere ,
 Pour blâmer ce petit transport
 D'une princesse que le sort
 A rendu votre prisonniere ,
 Et qui veut de bon cœur l'être jusqu'à sa mort.
 Si j'avois pu gagner les plaines ,
 Et m'échapper de ma prison ,
 Vous auriez eu de ma façon
 Quelques perdrix pour vos étrennes.
 Puisque je ne l'ai pu , vous n'aurez que des vœux.
 Qu'est-ce que des vœux ? Rien. Mais mettez-vous en
 tête
 Que les pauvres chiens font des guenx.
 Je suis chien , qui pis est, poète :
 Pour une excuse , j'en ai deux.

I X.

*A la princesse héréditaire de Suede , en lui envoyant
 un éteignoir à ressort.*

SAGE & brusque éteignoir , sachez au gré des gens
 Vous bien tenir , tomber à tems ;
 Et comme un capuchon , guidé sur la bougie ,
 Quand la princesse lit , demeurez en arrêt ,
 Tant que le livre lui plaît ;
 Et partez dès qu'il ennuie.
 L'avis seroit-il obscur ?
 Pour jouer à coup plus sûr ,

En deux mots je le renferme :
Des momens dans son lit à l'amour dérochés ,
Respectez la durée , & marquez bien le terme :
Quand elle est seule , tenez ferme ;
Quand le prince arrive , tombez.

X.

*Vain tombeau pour mademoiselle Q***.*

ENEZ , volez , enfant d'Éole ,
A l'inconstante Iris élevez un tombeau !
Que tout y parle aux yeux , par la voix du symbole ,
De cet objet qui fut si folâtre & si beau.

COMME on voit un enfant agencer avec peine
Ce que sa main badine abat dans un moment :
De même auprès des flots , sur la mobile arene ,
Comme un jouet pour vous , posez le monument.

Tous les jeux innocens qu'inventa la folie ,
Sur la base d'argille , environnant Thalie ,
D'un loisir ennuyeux paroîtront occupés ,
Et de leurs premiers pleurs auront les yeux trempés.

PLUS loin , de votre souffle une mer effleurée ,
Et représentant l'onde où naquit Cythérée ,
Nous peindra l'enjouement & la légèreté
De cet objet , du sage & du fou regretté.

SUR cette base enfin tremblante & peu solide ,
Qu'un fragile crystal s'éleve en pyramide ;
Et tout au haut vos mains prendront soin d'isoler

Un amour chancelant tout prêt à s'envoler.

Tout cela fait , si bon vous semble ,
Vous écrirez ces vers sur des feuilles de tremble :

„ A la mémoire d'Iris
„ Reine des jeux & des ris ,
„ Qui le matin sensible , & le soir inhumaine ,
„ Courut du blanc au noir , sans jamais se fixer ;
„ De notre monde en l'autre elle vient de passer :
„ On ne dit pas qu'elle s'y tienne „.

XI.

Aux muses.

Ne m'abandonnez pas à ma douleur amère !
Muses , de mon esprit ranimez les ressorts ;
Venez me consoler , ou du moins me distraire ,
Et faire en moi , par vos transports ,
Ce que par ses leçons la raison ne peut faire.
On m'entend : fuyez , chagrins !
Approchez , troupe chérie !
A vous , le mouchoir , Thalie !
Essayons vos brodequins.
Que la chaussure est jolie !
Fuyez donc , mélancolie ,
Soins , ennuis , fâcheux lutins !
Quoi , c'est en vain que je crie !
Devant les sacrés patins ,
Je n'en vois pas un qui fuie !

La peste soit des mutins !

MELPOMENE , venez : rêveur & taciturne ,
Je réussirai mieux à chauffer le cothurne.
Qu'il amuse à la fois mon cœur & mon esprit !
Par là , ma noire humeur fera mise à profit.
Naïfsez dans mon cerveau , nobles extravagances ,
Brusques événemens , songes , reconnoissances ,
Blasphêmes effrayans , horribles trahisons ,
Amours incestueux , exécrables vengeances ! . . .

Mais cela sent les Lycophrons . . .

Et voici qui sent la satire.

PRENONS ce qui vient sous la main.

Satire soit , elle aime à rire ;

Et rire est ici mon dessein.

Adieu trompette , adieu la lyre.

Cornet bruyant , esprit malin ,

Courage ! en badinant , distillons le venin.

Mieux vous mordez , plus on vous aime ;

Malheur , malheur au genre humain !

Que dis-je ! malheur à moi-même :

Par un plus beau chemin montons sur l'Hélicon.

Despréaux , Juvenal , Horace ,

Je vous cede humblement la place.

Le prene qui veut sur ce ton !

Pour avoir eu pareille audace ,

Je vois sur le dos de Gacon ,

Je ne fais quoi , fort à sa place ,

Que je n'y croirois pas si bien ,

Si je le sentoís sur le mien.

Que ne m'inspires-tu , plaintive & tendre muse ,
 Qui d'un myrte immortel as couronné la Suze ,
 Et qui d'un triste exil dissipant les horreurs ,
 D'Ovide au fond du nord adouciíois les pleurs !
 Parmi des inconnus , & loin de ma patrie ,
 Dans un gouffre de maux je vois couler ma vie :
 Qu'on jouit à regret de la clarté du jour ,
 Quand on a contre soi la fortune & l'amour !
 La fortune eût suffi : contre cette puissance ,
 Avois-je trop , amour , de toute ma constance ?
 Si tu veux triompher avec un peu d'éclat ,
 N'attaque point un cœur que l'infortune abat. . .

MUSE, attends. Je soupire, & je commence à craindre
 Que tout ceci n'aille à des pleurs.

Je n'ai pas prétendu réveiller mes douleurs :
 Qui peut se plaindre en vers , d'ailleurs n'est guere à
 plaindre.

Hélas , j'ai de trop grands malheurs ,
 Pour me divertir à les peindre !

Quoi , je t'implore donc en vain ,
 Ridicule esprit qui m'abuses !

Ma foi , contre les coups du rigoureux destin ,
 Le vrai spécifique est le vin.

C'est bien dit : j'y cours. Adieu , muses !



XII.

*A madame DE BOULLONGNE la jeune, qui
s'amusoit à peindre.*

A la peinture , Églé , fatiguez vos beaux yeux ;
Égalez Rose-Alba , peignez même encor mieux ;
Faites respirer la nature
Sous vos crayons délicieux ;
Peignez les bois , les prés , & la verdure ,
Et par votre art ingénieux
Faites briller au gré des curieux ,
De vos pinceaux charmans la savante imposture.
Sans peine , & plus exactement ,
J'en ferai juges nos Apelles.
Je fais un peintre habile , & qui dans un moment
Peindra mille choses plus belles.
Jeune Églé , voulez-vous savoir
Quel est ce peintre inimitable ?
Voyez. Ce n'est point une fable ,
Mettez-vous devant un miroir.

XIII.

Apostrophe amoureuse au soleil.

ASTRE nuisible aux plaisirs des amans ,
Phœbus , es-tu jaloux de ma bonne fortune ?
Si dans mes malheureux momens ,

E ij

J'ai trouvé quelquefois ta lumière importune ,
Eile l'est encor plus dans les bons que j'attends.
Le jour qui précéda la première des nuits
Où l'amour te livra la fille d'Eurinome ,
Ton cœur alors épris du feu qui me consume ;
Brûla de mes desirs , & sentit mes ennuis.
Ce jour , de tes courriers tu redoubles l'ardeur ;
Ton cours précipité confondit l'astronome ;
Et cependant ce jour retardant ton bonheur ,
Te parut aussi long qu'il parut court à l'homme.
O félicité sans seconde ,
Quand il ne manque plus à nos enchantemens
Que l'ordre d'une nuit profonde ,
D'avoir en ces heureux momens
La charge de flambeau du monde !
Retire-toi , soleil : ta lumière indiscrete
Reculant mon bonheur , pourroit bien faire pis.
Peut-être , hélas , Rosine est-elle prête
De renoncer à ce qu'elle a promis !
A ce penser , où mon esprit s'arrête ,
Un trouble affreux commence à s'emparer de moi.
Pour calmer ce terrible effroi ,
Je n'attends plus que ta retraite ;
Astre importun , retire-toi.
C'est en ces mots , qu'un jour l'impatient Lifis
Se plaignoit tendrement au dieu de la lumière.
Attentif à cette prière ,
Le vieux Titan sentir ranimer ses esprits ,

Et se hâtant de finir sa carrière ,
S'alla précipiter dans le sein de Thétis.
A peine de la nuit le voile fut tombé ,
Lifis courut où l'attendoit son ame :

Il y rencontre sa Thisbé ;
Thisbé reconnut son Pyrame.

Ah , si ces deux amans , dont parlent les histoires ;
Et dont j'emprunte ici les deux noms sans dessein ;
De Lifis & Rosine avoient eu le destin ,
Les mûres ne feroient pas noires !

XIV.

*A mademoiselle LE COUVREUR , qui jouoit le
rôle d'Angélique dans ma comédie de l'École
des peres.*

Un émule de Praxitele ,
Et de son siecle le Coustou ,
Fit une Vénus , mais si belle ,
Si belle , qu'il en devint fou.

VÉNUS , s'écrioit-il sans cesse ,
Ta gloire animoit mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse ,
Anime cet objet si beau !

VÉNUS entendit sa priere :
La pierre en effet respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus , il idolâtra.

BIENTÔT il fut aimé lui-même ;
 Et ce que mille extravagans
 Enviroient comme un bien suprême ,
 A coup sûr il en eut les gants.

BERGERS , gravez bien sur les arbres
 Ce que je viens de vous narrer ;
 L'amour peut attendrir les marbres :
 C'est le sens qu'il en faut tirer.

ET vous , déesse de la scène ,
 Que tous les jours nous encençons ,
 Vous que Thalie & Melpomene
 Préfèrent à leurs nourrissons ,

REINE du prestige agréable ,
 Et de la douce illusion ,
 Belle le Couvreur , à ma fable
 Souffrez une autre allusion.

MON Angélique est ma statue ,
 Et vous venez de l'animer :
 Ma fable est la vérité nue ,
 Pour peu que vous veuillez m'aimer.

X V.

*A madame la marquise DE MIMÉURE , le jour
 de l'an 1721.*

J'AIME Apollon , madame , & le voilà
 Qui se présente : en étrennes déjà
 Me voici bien : d'elles viendront les vôtres.

Pour une obole , à ce beau debut là ,
Vous donneriez les vôtres & les nôtres.
Qu'y faire , hélas ! puis-je ce que je veux ?
Les hommes font , en ces jours doucereux ,
Ceux-là , les dieux ; ceux-ci , les bons apôtres ;
Ceux-là , des dons ; ceux-ci , rien que des vœux ;
Et de ceux-ci , dont le corps est nombreux ,
Je fus toujours : mais je tiens pour les autres.
J'applaudis fort à qui fait mieux que moi ;
J'aime qui donne , & même je l'envie.
Mais l'imiter , j'y renonce ; & pourquoi ?
Par saint François ! la demande est jolie :
Notre métier porte excuse avec foi.
Qui dit rimeur , dit tête infortunée ,
A qui fortune onc ne fit les yeux doux ;
Sommes liés dos à dos elle & nous.
De mes pareils telle est la destinée.
Par un arrêt fatal à bien des fous ,
Au bâton blanc la race est condamnée ;
Et son trésor , plus que l'air est léger.
Tenez-vous donc aux vœux que je vais faire ,
Madame encor , soit dit sans vous déplaire ,
N'aurez le tout , je prétends partager.

PUISSE Apollon , quelque jour en délire ,
M'abandonner sa trompette & sa lyre !
Ah ! si jamais m'avenoit le bonheur
D'avoir d'Homere & la voix & l'haleine ;
Votre nom seul exerceroit ma veine !

Et dans mille ans , dans trois mille , un lecteur
Sauroit de moi que Mincure eut l'honneur
D'être aussi belle & plus sage qu'Hélène (*).

• Le beau souhait ! pourtant de vous à moi ,
J'y sens du creux & du visionnaire :
Du rien sur rien : attendez , j'en vais faire
Un moins frivole. Ah , que ne suis-je roi !
Dès ce moment je descendrois du trône ;
Puis à vos pieds déposant ma couronne ,
Et dans vos mains les clefs de mon trésor ,
Débarraissé de ces belles entraves ,
Me remettrois au rang de vos esclaves
Les plus petits , & trop heureux encor !
Que de bon cœur ce souhait-là m'échape !
Mais je m'avise encore d'un plus beau.
Vous l'allez voir : ah , que ne suis-je pape !
Je vous ferois belle sainte de Dieu (**).
Que dis-je ? Oh non ! faudroit que fussiez morte ;
Car onc à nul , s'il ne fût trépassé ,
Pape ne donne un titre de la sorte.
Vivez , vivez. A ce je vous exhorte :
Certes pour moi , je ne ferois pressé
De tel honneur. Je pense mal peut-être ;
Mais plaise à Dieu n'en pas être offensé !
A mon avis , encore vaut mieux être

(*) Elle s'appelloit *Hélène*.

(**) Elle étoit dans la haute dévotion.

Pêcheur debout , que saint bien enchâssé.
 Plus de vœux donc ! s'il faut que je le die ,
 Mon zele a fait ces trois à l'étourdie.
 N'avez-vous pas assez d'autorité ?
 Assez d'argent , assez de piété ?
 Assez enfin de bonne renommée ?
 Un autre bien , le plus doux d'ici-bas ,
 Duifant à tous , & dont seriez charmée ,
 Vous manque seul : mais ce seul bien , hélas !
 De qui l'avoir ? C'est ce qui m'inquiete ;
 Pour qui ne l'a , pape , roi , ni poète ,
 Ne peuvent rien. Malgré ma pauvreté ,
 Je l'ai pourtant , moi , cette rareté ,
 Et n'en ai cure ; or , je vous la souhaite ;
 Dieu vous l'envoie ! Et quoi donc ? La fanté (*).

X V I.

*A madame DE MORAS , en lui envoyant un
 fromage des petites cordelières , qu'elle m'avoit
 demandé , & dont elle avoit prévenu l'envoi ,
 par celui de douze bouteilles de vin de Cham-
 pagne.*

LA Phrygie , en héros fameuse ,
 En bons juges fut moins heureuse ;
 Midas & Paris en font foi.

(*) Elle étoit attaquée du mal dont elle est morte.

Leur impertinence est pareille ;
Et le berger , comme le roi ,
Mérita bien un pied d'oreille.

LA pomme d'or est à l'adresse
De la plus charmante déesse ,
Et Pâris la donne à Vénus.
C'est une injustice criante ,
Comme si , belle & rien de plus ,
C'étoit être la plus charmante.

DES graces la troupe légère
De la déesse de Cythere
A souvent déserté le char ,
Et d'Hébé , riante & jolie ,
Versant , qui plus est , le nectar ,
A mieux aimé la compagnie.

SOYEZ donc l'Hébé du Parnasse ,
O vous qui de si bonne grace
En abreuvez les nourrissons !
La pomme d'or vous est bien due :
Mais , hélas , dans nos saints vallons
La belle espece en est perdue !

MON offrande ne peut donc être
Qu'une bagatelle champêtre ;
Mais elle en tient plus du berger ,
Ainsi que votre gentillesse ,
En la voulant bien exiger ,
Tient plus aussi de la déesse.

QU'EN son trésor , Vénus avare

Garde une breloque assez rare ;
Qu'a-t-elle qui vaille vos droits !
Une pomme en débats féconde ;
Et Moras a mieux mille fois ,
Elle a le cœur de tout le monde.

XVII.

*A madame DE BOULLONGNE la jeune , qu'on
avoit empêchée d'aller au bal , & à laquelle on en
envoyoit un en figures d'émail , pour étrennes.*

ÉGLÉ , bornez-vous à ce bal.
Ce bal seul doit être le vôtre ;
Et pendant tout ce carnaval ,
Croyez-nous , n'en courez point d'autre.
Tout autre n'est qu'un passe-tems
Bruyant , ridicule , & fantasque ,
Et bon seulement pour les gens
Dont le visage gagne au masque :
Mais vous , jeune & charmante Églé ,
Vous , des beautés le vrai modele ,
Eussiez-vous un masque moulé ;
Sur le beau visage de celle
Qui remporta la pomme d'or ,
Ce masque cacheroit encor
Quelque chose de plus beau qu'elle.



XXVIII.

*A une dame (a), qui me demandoit des vers
pour un envoi de manchettes qu'elle faisoit à
M. le duc... L. T. M.*

L'AN passé fut l'an de bêtise ;
Aujourd'hui l'esprit fait la loi ;
C'est cette loi qui m'autorise
A versifier cet envoi.

L'ESPRIT qui dans mon cœur pétille ,
Fait feu des quatre pieds pour vous ;
Je veux qu'à chaque mot il brille :
Saint Marivaux (b) , priez pour nous !

BEAU Thyrsis , voilà des manchettes
Qu'Églé vous offre poliment ,
Pour ombrager vos mains blanchettes. . . .
C'est déjà rimer joliment.

MAIS à peine hélas , je m'admire ,
Que je me fens humilié ;
Reste à raisonner : eh ! que dire
Sur un fujet si délié ?

PAIX , je vais consulter l'oracle (c) ,

(a) L'année précédente , j'avois fait pour elle un envoi en prose , qui avoit été trouvé très-mauvais. Celui-ci ne devoit guere paroître meilleur.

(b) Marivaux , auteur de *Marianne* , ou *la Paysanne parvenue* , qui mettoit de l'esprit par-tout.

(c) Piece du jour de M. de Saint-Foix , qui eut un succès prodigieux.

Auquel on court de tous côtés.
J'en reviens , écoutez : miracle !
C'est lui qui m'inspire : écoutez.

LUCINDE aime Charmant : Lucinde
Au col une leffe lui met ;
Mais moi qui ne suis pas si dinde (*) ,
Je vous la veux mettre au poignet.

J'ENCHÂÎNE plus galamment qu'elle :
Sa leffe n'étoit qu'un ruban ;
Et la mienne , de la dentelle.
Beau duc , adonifiez-vous-en.

SUR-TOUT pour une bagatelle ,
Thyrsis , ne la chiffonnez pas :
Et soyez aussi jaloux d'elle ,
Qu'un jeune abbé de ses rabats.

SACHEZ lui faire faire place ,
Ne jetez pas un mot au vent ,
Que vous ne l'ayez avec grace
Bien retrouffée auparavant.

ITEM , quand vous voudrez écrire.
Item , quand vous prendrez au plat.
Item , lorsque vous voudrez rire
Et badiner avec un chat.

MAIS souvenez-vous en revanche ,
Qu'à la ruelle de nos lits ,

(*) Lucinde dans cette piece joue , à l'égard d'un jeune garçon , le rôle que joue le garçon de frere Philippe , à l'égard des filles qu'il croit des oies.

C'est une autre paire de manche ;
Oubliez-les près de Philis.

LES braves mignons de couchettes
N'y font pas si près regardans ,
Et ménagent peu leurs manchettes
Avec qui veut perdre ses gants.

NE les mettez qu'aux jours de fêtes ;
C'est-à-dire , en langue d'amant ,
Qu'avec vos habits de conquêtes ,
Et vos boutons de diamant.

QUE le poignet elle vous ceigne ,
Et qu'elle vous serve toujours
De parure & jamais d'enseigne !
Le ciel bénira vos amours.

XXIX.

*Placet à monseigneur le duc , pour AUBERT ,
sur-intendant de sa musique , qui demandoit
pour sa femme une place chez S. A. S. à
1000 liv. de gages , couchée sur l'état pour
1500 livres.*

GRAND prince , sur ces vers daignez jeter les yeux.
Je ne viens point ici d'un encens ennuyeux

Vous offrir la vaine fumée.
Vous avez des aïeux qu'on ne peut trop vanter ;
Vous avez des vertus qu'on ne peut trop chanter :

Mais de cela sans moi la terre est informée.

Je prends pour vous des soins moins superflus.
Si vous les approuvez, vous paierez bien mes peines.
Je songe, vous rirez de ces mots ingénus,
Je songe à vous donner aujourd'hui vos étrennes,
Et veux de cinq cents francs grossir vos revenus:

Ce qui ne me coûtera guère.

Savez-vous comment? Le voici.

L'autre jour, en rêvant tout seul à vos affaires,

Je rêvois aux miennes aussi.

Je fis une remarque à mon gré très-utile

Pour votre intérêt & le mien.

L'homme vit plus d'un jour, quelquefois plus de mille.

Encor que vous ayez passablement de bien,

Un peu d'économie, au fond, ne gâte rien.

Croyez-moi, monseigneur, point de dépenses folles,

De votre clavecin les sons & les claviers,

Vous coûtent tous les ans cent cinquante pistoles,

Quinze cents beaux francs tout entiers.

Faisons mon profit & le vôtre.

Ma femme à vous servir s'offre très-volontiers.

De ces quinze cents francs donnez-lui les deux tiers;

Elle & moi nous vous donnons l'autre.

XXX.

Vers sur la comédie d'Ésope à la cour.

VOICI mon sentiment sur *Ésope à la cour* :

Vous pouvez le produire au jour.

Rhodope , en enflammant l'esclave de Phrygie ,
Fait de ce philosophe un bizarre animal ;

Et dans cette fausse effigie

Je méconnois l'original.

Ésope aimer ! Ésope ! ah , jamais de sa vie ,
Ésope n'osa faire un si risible écart ;

Non pas à cause de sa bosse ,

C'est là contre l'amour un foible boulevard.

Les défauts & ce dieu n'ont pas fait bande à part.

Pour éternelle autrefois , j'eus une amante à grosse :

Tout peut aimer ; beau , laid , vieux pénard , vieille
rosse ;

J'en fais même en votre quartier ,

Dont l'omoplate est assez grosse ,

Qui prendroit bien goût au métier.

Mais Ésope étoit sage , & la froide sagesse

Ne sympathise guere avec une maitresse.

Le cœur de ces fortes de gens ,

Sous les loix de l'amour , rarement s'humilie.

Du moins tels sont mes sentimens.

Il faut , pour soupirer , que la raison s'oublie ;

Et le sexe orgueilleux qui reçoit notre encens ,

Comme un tribut qu'on paie à ses yeux tout-puissans ,

Ne le doit qu'à notre folie.

Enfin , c'est choquer le bon sens ,

De peindre ce stoïque , amoureux de Rhodope.

Ésope a fait parler les bêtes de son tems ,

Une bête du nôtre a fait parler Ésope.

XXXI.

Stances à B.... mon rival.

BERGER, qui de mon infidelle

M'as ravi le cœur & la foi,

Que ne puis-je à mon gré m'irriter contre toi ?

Ou cesse, si tu peux, de te faire aimer d'elle,

Ou fais-toi donc haïr de moi.

HÉLAS, quand je suis la victime

De l'un & de l'autre en ce jour !

Quand je voudrois tous deux vous frapper tour-à-tour,

Pourquoi faut-il que l'un ait toute mon estime,

Et que l'autre ait tout mon amour !

Je cache l'ennui qui me presse,

Et par un ascendant fatal,

Je ne veux que du bien à qui me fait du mal.

Que pour me contenter n'ai-je une autre maitresse ?

Ou que n'ai-je un autre rival !

MON dernier rayon d'espérance,

Cruel, ne luit plus qu'à moitié.

Rends-moi d'Amarillis la fragile amitié.

Peut-on la conserver ! rends-la moi par prudence ;

Si tu ne le peux, par pitié.

Tu te livres sans doute en proie

Au plaisir de me voir jaloux.

Retiens, retiens un peu des mouvemens si doux ;

Sur l'herbe & sur les fleurs on se roule avec joie,

Et souvent l'aspic est dessous.

Tome VII.

F

AMARILLIS a bien des charmes ;
 Mais crains leur funeste pouvoir.
 Sur un cœur inconstant ne fonde aucun espoir.
 Tu te plais à mes maux , tu ris de mes alarmes :

Crois-tu ne les jamais avoir ?

SI son ame a paru légère ,
 Après un feu pareil au mien ,
 Aura-t-elle , berger , plus d'égards pour le tien ?
 Vante moins tes plaisirs , si tu ne l'aimes guere ,
 Ou tremble , si tu l'aimes bien.

PRÉVIENS plutôt son inconstance :
 Éteins tes feux encor nouveaux.
 Elle t'aime , fuis-la ; fais-lui sentir mes maux.
 Tu crois que je ne songe ici qu'à ma vengeance :
 Je songe plus à ton repos.

XXXII.

*A M. le comte DE CLERMONT, entrant en
 possession du palais de Saint-Germain.*

Placet pour le Suisse de son prédécesseur.

UN être dont l'ame a du corps ,
 Un animal soi-disant homme ,
 Mais pure machine à ressorts ,
 Véritable automate : en somme
 Un Suisse , & (pour vous dire quel ,
 Et désigner du personnel)
 Un Suisse que Maurice on nomme ,

Empruntant l'organe & la voix
D'un faiseur de vers , autre espece
Plus déraisonnable cent fois ;
Supplie humblement votre altesse ,
Dont le cœur est si généreux ,
De lui laisser le poste heureux ,
Où sa figure ferme & rogué ,
Sous le cardinal de Bissy ,
A sans reproche , Dieu merci ,
Fait vingt ans le métier de dogué.
Eh quoi , fera-t-il pour jamais
Ses tendres adieux au palais
Si long-tems commis à sa garde ?
Et ne pouvant retrouver mieux ,
De quelque côté qu'il regarde ,
Portera-t-il en d'autres lieux
Sa moustache & sa hallebarde ;
Inabordable épouvantail
D'un nombreux & maudit bétail ,
Nommé fâcheux , dont Dieu vous garde :
Animaux les pires de tous ,
Et dont l'importune cohorte
Sans cesse assiégera la porte
D'un prince affable autant que vous.

MAURICE en fera la curée ,
Argus pour les bien épier ;
Cerberé , pour les aboyer ;
Pour les repousser , Briarée.

Mais ne le fais-je pas ici
 Débuter le plus mal du monde ?
 Ne me ferois-je pas noirci
 Du vice odieux que je fronde ,
 En présentant ces rimes-ci ?
 Ne devrois-je pas craindre aussi
 Que le prince ennuyé ne gronde ?
 Non , je ne suis point dans le cas :
 Sur ces vers je me sens tranquille ;
 Au prince hier j'en lus deux mille (*),
 Et le prince ne gronda pas.

XXXIII.

*A M. de Saint-F...., pour M. DE CHA-
 MOUSSET (**).*

HONNEUR du ministère & de l'humanité ,
 Vous dont la conscience est , sans difficulté ,
 Blanche comme la neige , & droite comme un cierge ;
 Comte que la justice , elle-même à genoux ,
 Si la justice osoit ne pas demeurer vierge ,
 Admettroit dans son lit , & prendroit pour époux ;
 Ministre bienfaisant , dont la bonté suprême

(*) La tragédie de *Gustave* , à l'hôtel de Bouillon.

(**) En forme de placet , au sujet d'un plan de maison d'association , dans laquelle , moyennant une somme très-modique en souscrivant , chaque associé s'affuroit dans l'état de maladie , toutes les sortes de secours que l'on peut désirer.

A tant de fois sauvé des gens de l'hôpital ;
Y voudriez-vous bien entrer un peu-vous-même ?

En criant : *me suive qui m'aime !*
Le concours seroit général.
A ce cri , bientôt l'affluence
Inonderoit falle & fallons :
Paris la cour , toute la France ,
Bientôt seroient sur vos talons.
En un mot , comte , qu'il vous plaise
Souscrire au plan d'un citoyen
Qui voudroit voir les gens de bien
Une fois mourir à leur aise.
Inscrivez-vous tout le premier :

Mais tant beau soit mon plan , pour que cela *me*
plaise ,
N'en profitez que le dernier.

XXXIV.

*A une princesse du nord , le jour de saint Fré-
déric , jour de sa fête & de sa naissance. Pour
madame DE GRAIGNY.*

QU'EN ce jour , aimable princesse ,
Nature & beaux arts , à grands frais ,
Petits & grands , princes , sujets ,
Flore & les Muses , tout s'empresse
A s'imaginer des bouquets
Pour la fête de votre altesse !

Roses , rubans , perles , ni vers ,
 Bel esprit , ni magnificence ,
 N'en formeront jamais , unissant leur puissance ,
 Un qui rassemble en soi tant de charmes divers ,
 Que celui dont le ciel orna cet univers ,
 L'heureux jour de votre naissance.

Tous les ans sous un nom, l'ornement de nos cours ,
 On fête dans le nord Frédéric à la ronde ;
 L'heureux jour que j'ai dit , mérite tous les jours
 Par les graces , les ris , les jeux & les amours ,
 D'être fêté par tout le monde.

XXXV.

*Enfantillage à une belle & jeune enfant de cinq à
 six ans , qu'on appelloit Pantoufle , au nom
 de qui M. le duc de N.... m'envoyoit plu-
 sieurs petits joujoux de verre.*

PETIT poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;
 Gardons-nous , Pantoufle m'amie ,
 Parlant de vous , d'en dire autant.
 Car plus elle va grandissant ,
 Moins une pantoufle est jolie.
 De jour en jour donc , je vous prie ,
 Tâchez de devenir patin
 De damas ou de beau fatin ,
 Capable de ferrer encore

Le plus beau peton qu'on adore
 Dans les ruelles de Pékin ;
 Ou si vanité vous boursofle ,
 Devenez dans le cours de l'an ,
 Capable d'être la pantoufle
 Du saint papa qu'on emmitoufle
 Dans le palais du Vatican.
 Alors ce feroit beau cancan !
 Vous vous feriez baïser des princes ,
 Sous peine de mettre à l'encan
 Leur patrimoine & leurs provinces.

MAIS , belle Pantoufle , de par
 Les deux rois (a) amis de Gaspar ,
 De par Binbin (b) le coq fredouille ,
 Quand donc , sans mais , ni si , ni car ,
 Croitra le petit pot-à-ouille (c) ,
 Le biffin & le coquemard ?
 Il faudroit , pour en faire usage ,
 Que par miracle Binbin pût ,
 De Broudingnag (d) , à son dommage ,
 Se transformer en Lilliput.

(a) M. le prince de. . . , M. le duc de. . . , & M. le comte de. . . , avoient pris le nom des trois rois. Gaspard étoit celui du duc de. . .

(b) Binbin étoit le nom qu'on me donnoit. ;

(c) Ces ustensiles étoient de la grandeur du pouce ;

(d) Tous ceux qui ont lu *Gulliver* , savent la grandeur immense des Broudingnags , & l'infiniment petit des Lilliputs.

Par-dessus toute autre breloque ,
Le (*) chien à lanterne me choque.
A Seve , que n'eût-on le soin
D'avoir , quand on y fit ripaille ,
Des flacons pour moi de sa taille ?
De lui je n'eusse eu nul besoin.
Votre bel oranger , encore ,
Le bon parasol , le beau store
Pour garantir mon teint vermeil ,
Du coloris du peuple Maure ,
Et mon chef d'un coup de soleil !
Toutefois je vous remercie ;
A petite main , petit don.
Même je demande pardon
De ce ton de plaisanterie ;
Ne m'en gronderez-vous pas ? Non.
Tout est permis à la folie ,
Et par conséquent à Piron ,
Qui gardera toute sa vie
Vos beaux joujoux comme un guerdon ,
Qu'en dut à sa binbinnerie.
Adieu , petit patin royal
Qui n'aura jamais son égal ,
Et qui déjà les cœurs enflame.
Comptez sur mille ans d'amitié ,
O Pantoufle , par qui mon ame

(*) C'étoit un petit barbet noir , de verre , qui portoit deux lanternes à sa gueule.

A trouvé chaussure à son pié.
 Adieu , puisse'-je être un maroufle ,
 Si mon cœur tout seul n'en vaut trois !
 Adieu , pour une bonne fois :
 C'est assez raisonner pantoufle.

XXXVI.

*Galerie de Drothningholm en Suede , chez M. le
 comte DE TESSIN.*

*Mlle. ULRICQUE STROMFELDT , en jardiniere , &
 montrant un bout de lettre.*

Nos fouris attrayans , belle aurore , & vos pleurs
 Sont faits pour égayer à l'envi ces retraites :

De vos larmes naissent les fleurs ,
 Et de nos fouris les fleurettes.

Mlle. GRISHEIM , en astrologue.

EH ! lisez au miroir , & non pas dans les cieux ,
 Notre fort & le vôtre écrits dans vos beaux yeux !

La chose en deux points résumée ,
 En deux mots se peut exprimer :
 Votre fort fera d'être aimée ;
 Et le nôtre , de vous aimer.

*Mlle. KNESBECK , faisant signe du doigt à Mlle.
 Utricque Stromfeldt , peinte comme est dit ci-de-
 vant en jardiniere , & dont elle est le pendant.*

L'ASPIC est souvent sous la fleur :
 Jardiniere , point de foiblesse !

N'ouvrez pas ce papier , de peur
Qu'amour n'en sorte , & ne vous blesse.

Mlle. AGNÈS STROMFELDT , peinte en distraite.

QUI peut à chaque instant distraire cette belle ?
C'est l'amour , ou j'y suis trompé.
Un esprit si distrait en elle ,
Dénote un cœur bien occupé.

*Mlle. LIEVEN , en frilleuse , un bonnet à la dragonne
en tête , & un jeu de cartes en main.*

ALLONS , messieurs , jouons ! grand feu !
Je m'en escrime à la dragonne :
Je ne fais quartier à personne.
Qui veut mettre son cœur au jeu ?
Je gage de gagner , & je gage en friponne.

Mlle. TAUBE en folie , une marotte à la main.

UN jour aux fêtes de Thalie ,
En un rat changeant son hibou ,
Minerve parut si jolie ,
Sous le masque de la folie ,
Que tout l'Olympe en devint fou.

Mlle. TORNFLICHT , en crieuse de marmotte.

LE petit dieu qui fait le bonheur de la vie ,
Dans votre cœur mal conseillé ,
Est une marmotte endormie :
Mais dans vos yeux , belle Sylvie ,
C'est un marmot bien éveillé.

Mlle. LOUEN , en marchande de modes.

Tous ces enfans de l'art, nouveaux nés parmi nous,
Objets passagers de nos goûts ,
Dans peu feront vieux comme Hérode :
L'unique don de plaire en vous ,
Ne passera jamais de mode.

Madame la comtesse DE SPARRE , en rêveuse.

DANS cette rêverie extrême ,
Près de nous , vous semblez n'être point avec nous.
Que fait-on ? peut-être êtes-vous
Avec tout autre que vous-même.

*La petite Mlle. DE SPARRE , faisant des boules de
savon.*

LES plaisirs vifs & les tendres amours
Vous fileront bientôt de plus beaux jours.
Voici venir une troupe friponne
De ris plus doux , de jeux plus séduisans :
Prenez-y garde , & songez-y , mignonne ,
Ce ne sont plus ici des jeux d'enfans.

*Mlle. DE SPARRE en peignoir , & regardant un ca-
dran marquant l'heure de midi.*

IL est midi sonné : pour moi , je le déclare ;
Si j'étois le soleil , je serois plus jaloux
D'éclairer tous les pas d'une beauté si rare.
Je ne voudrois jamais me coucher , belle Sparre ,
Ni me lever qu'avecque vous.

XXXVII.

A monsieur le comte de SAINT-FLORENTIN.

NOBLE & digne héritier du rang de ses aïeux ,
 Integre , vigilant , affable , officieux ;
 L'homme d'état en lui s'est fait si bien connoître ,
 A si bien allié l'agrément aux vertus ,
 Qu'on ne fait qui l'aime le plus ,
 Du peuple , des grands , ou du maître.

XXXVIII.

Sur la mort du maréchal DE SAXE ().*

DANS le champ désiré du chef & du foldat ,
 Champ de Mars , où Maurice a remplacé Turenne ,
 La mort au pied du lit de ce grand capitaine ,
 La mort tranquille & froide au moment du combat ,
 Fit briller sa faux inhumaine.
 Approche , viens , dit le guerrier ,
 Que ce bras d'Hercule t'apprenne ,
 Et qui je suis , & ton métier.
 A la fourde en effet , de son lit approchée ,

(*) La veille de la bataille de Fontenoy , il étoit à la mort d'une violente rétention. Le jour , tous ses ordres donnés , il traverse dans une voiture découverte , tous les rangs & le front de l'armée. Les Anglois nous enfoncerent ; & sans la présence du roi , & celle du maréchal de Saxe , la victoire n'étoit plus à nous.

L'arme fatale , à ces mots ,
Par un prodige arrachée ,
Passe à la main du héros.
A peine l'a-t-il touchée
Que le sang coule à grands flots :
D'Anglois la terre est jonchée ;
Cumberland tourne le dos ;
Et long-tems vers lui penchée ,
La victoire à nos drapeaux
Vole & demeure attachée.

Tiens, dit Maurice au monstre, en lui rendant sa faux ,
Louis a vaincu ; je respire.

Ici-bas , lui ni moi , n'avons plus de rivaux :
Maintenant que , malgré la rage de détruire ,
A l'oubli pour jamais mon nom reste échappé ,
Reprends sur moi ton vain empire.
Frappe ! . . . La barbare a frappé.

Saxon , dont la valeur , constamment signalée
Triompha pour nous tant de fois ,
Par de trop rigoureuses loix ,
Si ta cendre n'est pas mêlée
Avec la cendre de nos rois ,
Ton ombre en est peu désolée !
Le haut renom dont tu jouis ,

L'envie enfin muette , oisive & dévoilée ,
Nos regrets , & ceux de Louis ,
Notre cœur & le sien , au fond desquels tu vis ,
Est-il un plus beau mausolée !

XXXIX.

*A M. D'ANGERVILLIERS, pour le remercier d'un
riche vêtement qu'il avoit donné à Sarazin, pour
jouer Christierne dans Gustave.*

DONNEZ toujours, monseigneur :
Vous donnez en homme sage ;
Car en donnant, votre usage
Est de garder le meilleur,
Sans en être un bienfaiteur
Moins digne de tout hommage.
Sarazin, dans la splendeur
Qu'il doit à votre grandeur,
En est un vif témoignage.
Vous donnez à cet acteur,
D'un roi le riche équipage,
Et vous en gardez le cœur.

XL.

Rondeau à D. P. des chartreux.

Vous devinez, beau sire, ainsi qu'un ange :
De prophétie avez comme eux le don :
Selon vos dits, que la sagesse arrange,
Chez Jean Bertaud, à qui Dieu doit guerdon,
Hier je trouvai chapon de graisse étrange.
Or, cuidez-vous que le trouvâmes bon,

Qu'on mangea tout jusqu'au dernier lardon ,
Et sans qu'il fût pour ce , besoin d'orange ?

Vous devinez.

ITEM , fut dit maint joyeux rigodon ;
Mais , direz-vous , quand on chante & qu'on mange ,
On doit bien boire. Ah , dame , ainsi fit-on !
Très-bien coula le jus de la vendange ;
Et ce toujours à la santé de dom . . .

Vous devinez.

XLI.

*Vers à M. le comte DE SAINT-FLORENTIN ,
qui venoit de me faire une grace signalée ,
quoique , depuis long-tems je ne lui eusse fait
ma cour.*

ENFIN je l'ai revu , l'astre qui m'encourage ,
Le ministre sans morgue , & ce grand sans orgueil ,
Dont , sous le nom de Bel-accueil ,
Le prophete de Méun nous a tracé l'image ; }
Je l'ai revu , ce ministre de paix ,
De qui l'on peut compter les jours par les bienfaits ,
Et qui , bien que la destinée
Un sceptre à sa main n'ait pas mis ,
N'a jamais eu le soir à dire à ses amis :
Amis , j'ai perdu ma journée.
Je l'ai revu , ce front dégagé du fouci
Qui ride & qui jaunit le visir à Bizance : }

Ce front par la gaité constamment éclairci ,
 Et que n'a jamais obscurci
 Des supplians nombreux l'importune présence.
 Je les revois enfin , ces yeux où regne aussi
 L'aimable urbanité , la rare bienfaisance ;
 Ces yeux surmontés d'un sourcil
 Que ne fronça jamais la sotte suffisance :
 Je revois , en un mot , avant d'avoir passé
 Dans l'enclos que le Styx arrose de son onde ,
 Ce que depuis vingt ans j'ai dit & j'ai pensé ,
 Et ce que tous les jours pense & dit tout le monde.

L X I.

*Les Quizes , vision de Binbin. A monsieur le comte
 DE LIVRY , le jour de l'an.*

PERE des dieux , écoutez-moi !
 O grand Jupiter ! que par toi ,
 Mal-à-propos fut condamnée
 L'ouverture qu'en bon censeur
 Momus avoit imaginée
 Tout vis-à-vis de notre cœur !

QUAND pour jamais tu fermas l'huïs
 De ce cœur devenu depuis
 La tannière de l'artifice :
 Si tes soins furent obligeans ,
 Si tu rendis un bon office ,
 Ce ne fut qu'aux méchantes gens.

COMBIEN de fois , depuis ce tems ,

D'ami

D'ami tendre , & des plus constans ,
Ai-je traité le fourbe infigne !
O nature injuste en ce point ,
Faut-il que l'amour ait un signe ,
Et que l'amitié n'en ait point !

QUE même en pleine obscurité ,
La main fache la vérité ,
Que le tact heureux d'une belle
Du mari distingue l'amant ,
Et que l'erreur soit éternelle
En faveur de l'ami qui ment !

QUOI , jamais en fait d'amitié ,
Nous ne verrons clair qu'à moitié ,
Les cœurs feront impénétrables ,
Et l'homme par aucun moyen
Ne saura donc de son semblable
Ce qu'il fait d'abord de son chien ?

AH , si tu voulois , d'un coup-d'œil ,
Bientôt le vrai , du faux accueil ,
Se démêleroit d'une lieue !
Pose pour cela de tes mains ,
Comme au cu des chiens , une queue
Au cu des perfides humains.

PLANTE à nos cœurs visiblement
Cet étendard du sentiment ,
Sceptre de la vérité même ;
Aiguille du cadran des cœurs ;
Mobile pour tout ce qu'on aime ,

Immobile par-tout ailleurs.

LONG-TEMPS de ma priere en l'air ,
Ayant fatigué Jupiter ,
Et Momus appuyant l'affaire :
Las de nos cris , le bon Jupin ,
Aux rats du monde imaginaire
Renvoya Momus & Binbin.

LES rats se faisirent de nous.
Qu'on se figure les deux fous
Ravis par ces rats en extase ,
Et montés à califourchon
Sur la cavale (*) dont Pégase
Fit triompher Bellérophon.

MON esprit , souvenez-vous-en ,
Ce fut un premier jour de l'an ,
Que nous arriva l'aventure :
Jour où l'on voit de toutes parts ,
La politesse & l'imposture
Redoubler de zele & d'égards.

MES yeux en cette occasion ,
Libres de toute illusion
Et des brouillards de la matiere ,
Depuis le matin jusqu'au soir ,
Virent l'homme ayant par-derriere
Ce que je brûlois tant d'y voir.

UNE queue élevée en rond ,

(*) La chimere.

Comme nos Sibériens l'ont ,
De l'ame fidelle interprete ,
Tenant au cœur par des refforts
Dont jamais le jeu ne se prête
Au manège d'un faux dehors.

QUE cette queue opéra bien !
Je reconnus alors combien
Aimer est chose peu commune :
De mille en l'air , deçà , delà ,
A peine en vis-je mouvoir une :
Encor c'étoit cahin , caha.

VOISINS , parens , amis , chacun
Maudissant l'usage importun ,
Gaiment tranchoit du bon apôtre :
Vous eussiez vu tous ces pervers ,
Accourir de loin l'un à l'autre ,
Queue abattue , & bras ouverts.

Si la queue , à la ville , aux champs ,
Où les hommes font moins méchans ,
Étoit ainsi paralytique ,
Jugez de sa roideur en cour ,
Où la fraude & la politique
Regnent par-tout , même en amour.

MINISTRES , princes , rois , puissans ,
Aux pieds de qui , chargé d'encens ,
Il n'est personne qui ne coure ;
Vous qu'ici-bas , comme les dieux ,
Un cercle adorateur entoure ,

Que n'aviez-vous alors mes yeux !

TREVE de propos séduifans !

Eussiez-vous dit aux courtifans ;

Pour me donner des certitudes ,

Messieurs , tournez-moi les talons !

Ou , pour cacher vos turpitudes ,

Sortez plutôt à reculons.

MOMUS me dit : quand on verra

De tous ces jolis feigneurs là

La queue un moment se débattre ,

Sois sûr que l'on verra soudain

Celle du cheval d'Henri-Quatre

Jouer au gré d'un vent badin.

POURTANT , n'en déplaîse à Momus ,

Qui tranche du *Nostradamus* ,

J'y vis un ou deux hommes rares ,

Dont le cœur droit & non suspect ,

De ces climats doux & barbares

N'ont pas respiré l'air infect.

PARMI cent chevaliers courtois ,

Sur ventre & dos comme nos rois ,

Arborant une zone bleue ,

Je te vis comme un des plus francs ,

Comte , agilement battre queue ,

'A des petits comme à des grands.

Tu la renuas pour Louis ,

Pour un de tes dignes amis (*),

(*) M. le comte de Maurepas , à qui j'ai dédié la

Qui défend qu'en vers je le nomme ;
 Tu m'apperçus même en ce lieu ,
 Et pour moi daignas , en brave homme ,
 De loin la remuer un peu.

EN toi brillent , tout bien compté ,
 Honneur , justice , humanité.
 D'abord l'honneur , ta loi suprême ,
 Te fait aimer ton souverain ;
 La justice , un ami qui t'aime ;
 Et l'humanité , ton Binbin.

CHER comte , aussi , bonjour , bon an !
 Je te jure sur ton ruban ,
 Et sur la mémoire de feu
 Moustache , que ton œil pleura (*) ,
 Que ton Binbin te battra queue ,
 Tant que l'ame au corps lui battra.

Métromanie , que les comédiens avoient refusée , & qu'il fit jouer d'autorité. Ils en furent si fâchés , qu'après la nouveauté , ils furent dix ans sans la jouer ; & qu'elle seroit oubliée , si Grandval n'en eût proposé la reprise , où il triompha , & triomphe encore.

(*) Jolie chienne qui venoit de mourir.



XLIII.

*Ingénieux bouts-rimés , donnés par LA MOTTE ,
& remplis mille & mille fois.*

QUE de balivernes. . . : . . .	Voilà ,
Avec la diable d'.	Isabelle
Ta rime en fa , ta rime en.	La
Corbleu , tu nous la bailles.	Belle.
MON tonneau feroit bu.	Déjà.
Vois ce vin comme il.	Étincelle ;
Tope à Catin qui le ver.	Sa ,
Hem ! est-ce du jus de.	Prunelle ?
DONNE : j'en prends tant qu'on m'en	Offre :
Rafade encor ? Que je la.	Coffre.
Alte-là ! ma foi je suis.	Plein.
COMME un feuillet de la.	Pucelle ,
Un coup m'endormiroit.	Soudain ;
Sortons . . . non , restons , je.	Chancelle.

XLIV.

*A M. l'abbé LE GENDRE , en remerciement d'une
courte-pointe d'indienne.*

REMERCIONS du moins les gens :
Eh bien donc , je vous remercie ,
Et mille graces je vous rends.
La courte-pointe est très-jolie.

ON y voit régner deux couleurs ;
Le blanc , & le bleu , mes délices ;
L'un & l'autre formant des fleurs
Et fleurs qu'arrangea le caprice ,
L'ORDRE , les fleurs , le blanc , le bleu ,
Le tout forme un joli symbole.
Ce sera mon trésor , parbleu ,
Tout ne valût-il qu'une obole !

LE bleu , c'est la couleur des cieux ;
Le blanc est celle de la joie ;
Les fleurs annoncent tout au mieux
Les rats à qui l'homme est en proie.

J'AI donc rats , lumière , & gaité ,
Votre don m'en est un présage :
Il vient à point en vérité ;
Car je suis triste , aveugle & sage.

X L V.

*A mon second bienfaiteur , encore anonyme
depuis seize ans (a).*

O NOBLE générosité ,
Vertu digne du diadème ,
Qui rapproches l'humanité ,
De la divinité suprême !

(a) Voyez ci-après ma lettre à M. Rainal , alors
auteur du *Mercur*.

De l'âge heureux du siècle d'or
 Reste précieux , reste unique ,
 Au fond de quelque ame héroïque ,
 Ainsi vous existez encor.
 Par une faveur peu commune ,
 J'en ai vingt-cinq preuves pour une (*a*).
 Assurément vous existez.
 Montrez à ma reconnoissance
 La belle ame où vous habitez.
 A ce soin de fuir la lumière ,
 Soit si rare en ce siècle-ci ,
 Je vous reconnois toute entière ,
 Et ne vous goûte qu'à demi.

X L V I.

Pour le même.

O de l'esprit humain bizarre insuffisance !
 N'exprime-t-on le mieux que ce qu'on sent le moins ?
 Est-ce dans les plus grands besoins
 Qu'il devrait manquer de puissance ?

(*a*) Dans la maladie fâcheuse & longue de ma femme . du caractère le plus estimable , le plus égal , & le plus sensé , tombée tout-à-coup en démence , on me fit tenir adroitement un rouleau de 25 louis , précurseurs d'un contrat de 600 livres de rente , qu'on me fit signer quelques jours après , comme ayant à cet effet réalise 2000 écus a l'hôtel de Condé , où l'on empruntoit deux millions à rente viagere.

Je l'éprouve aux transports resserrés dans mon cœur ;

La plus vive reconnoissance ,

Comme la plus vive douleur ,

N'a pas le don de l'éloquence.

Encore sur le bienfait

Auquel je suis si sensible ,

Pour me rendre plus muet ,

Le rare & généreux trait

Part d'une main invisible !

Tel aux rives du Nil , l'Égyptien brûlé

Des rayons du flambeau du monde ,

Sur sa prairie aride & moribonde

Et sur son champ stérile & désolé ,

Du fleuve bienfaisant voit se répandre l'onde.

Tel , heureux & content au sein

De sa retraite où tout abonde ,

Il rend hommage à la source féconde

Qu'il bénit, qu'il recherche , & qu'il recherche en vain.

Cette source secourable

Pour lui reste encor dessous

Le voile épais & jaloux

D'un mystère impénétrable ,

Mais d'un mystère bien doux !



XLVII.

A M. l'ambassadeur de Pologne à La Haye. Ces vers furent faits, & lui furent adressés sur-le-champ, de chez des dames Hollandoises, où m'avoit trouvé son domestique, & qui me retenoient à dîner malgré moi, & malgré sa lettre très-pressante, quoique je leur remontrasse que c'étoit un second refus qu'elles me forçoient de lui faire.

O sage & gracieux ministre ,
Je ne suis pas encor des vôtres aujourd'hui !
 Quelque étoile maudite a lui ,
 Ou quelque comete sinistre
Influoit au moment de ma nativité.
Hélas ! par tous les dieux , à leurs célestes tables ,
Si j'avois quelque jour l'honneur d'être invité ,
Tel feroit l'ascendant de mon astre empesté ,
Que j'irois ce jour-là dîner à tous les diables !
 Très-innocent l'autre jour ,
 Je parus déjà coupable :
 Victime d'un même tour ,
 Je paroissais inexcusable ;
 J'éprouve un revers semblable.
Je me rangeois à mon devoir ,
Si devoir le plaisir se nomme ;

Plus gai que le plus heureux homme ,
 A votre table on m'alloit voir ;
 Quand , au mépris des privileges
 D'un étranger en tems de paix ,
 Entre quatre murs sacrileges
 Je me trouve mis aux arrêts
 De la politesse hautaine ,
 Et les *je le veux* engageans
 D'une puissance souveraine ,
 Qui se moque du droit des gens ,
 Et son premier mot dit , ne veut pas qu'on réponde ;
 Et devant qui les faufs-conduits
 De Jean (*a*) , de George (*b*) , & de Louis ,
 Des rois du Nord & de Golconde ,
 Ne sont que des chiffons qu'en vain j'aurois produits.
 Puissance tyrannique , habile & redoutée ,
 Que vous n'avez jamais représentée ,
 Et qui vous a pourtant donné bien de l'emploi ,
 Dont votre excellence , je croi ,
 S'est d'aussi bon cœur acquittée ,
 Qu'elle a fait de tous ceux dont l'honora son roi.
 Reconnoissez à cet image ,
 Ce sexe opiniâtre , absolu , séduisant (*c*) ,

(*a*) Roi de Portugal de ce tems-là.

(*b*) Le roi d'Angleterre.

(*c*) Quand je sonnai pour avoir de la bougie , & pour cacheter , les dames qui m'avoient enfermé , entrèrent , & voulurent voir ce que j'avois écrit. Elles en furent scandalisées au point de me permettre pres-

Qui nous met dans l'esclavage ,
 Et qui , tout en s'amusant ,
 Sait se faire un complaisant ,
 De l'homme le plus sauvage.
 Mon Dieu ! le beau conte en l'air ,
 Que ce paradis qu'Homere
 Plante au milieu de la mer ,
 Et nomme isle de Cythere !
 Pour moi , je le nomme enfer :
 C'est une franche galere ,
 Et j'aimerois mieux Alger.

XLVIII.

*Rondeau pour un financier , qui me demandoit
 un rondeau , en réponse d'un autre qu'on lui
 avoit envoyé le jour de saint Antoine , sa
 fête.*

DE saint Antoine , exemple des hermites ,
 Feu mon parrain me donna le surnom :
 Onc il ne fut de ces porte-guignons ,
 Lorgneurs du sexe , écumeurs de marmites ,
 Tels que l'étoient Frer-Luce & Frer-Oignon.

IL fut pieux , simple , modeste & bon ;
 Et fit très-bien. Mais moi , pour tous mérites ,

que de sortir ; & sans deux ou trois , qui n'en furent
 que plus curieuses de ma compagnie , j'avois mon
 congé.

J'ai seulement la simplette & le nom
De saint Antoine.

HONNEUR & gloire au saint ! mais quand vous fîtes ,
Pour moi chérif , un bouquet si mignon ,
Par Apollon & ses neuf favorites ,
C'étoit bien là jeter vos marguerites ,
Et les semer devant le compagnon
De saint Antoine !

X L I X.

*Placet à S. A. monseigneur le prince DE SOU-
BISE , pour M. C** , qui desiroit d'être le
bibliothécaire du prince.*

SON altesse demande un bibliothécaire :
En indiquer un bon , n'est pas petite affaire.
Il doit joindre à la fois littérature & goût ,
Assiduité , zele , un grand ordre sur-tout ,
Et tel que , par exemple , en cherchant l'Iliade ,
La main tombe dessus en pleine obscurité ,
Et n'empoigne pas à côté
L'indécente *Pucelle* , ou la froide *Henriade* ;
Et que de même en sûreté ,
A minuit , si l'on veut , sans flambeau ni lanterne ,
Tout à travers la quantité
De nos philosophes modernes ,
On trouve au premier tact ceux de l'antiquité.
Ainsi du reste. En quoi , grace au long exercice ,

Je ne suis rien moins que novice.
 Le prince en daignât-il quelque tems essayer !
 Je ne demande pour loyer
 De ce laborieux office ,
 Que la gloire de vivre & d'être à son service.
 Mais ces trois vers ne sont bons qu'à rayer ,
 Et méritent qu'on me réponde :
 Ton intérêt s'égare en croyant égayer.
 Tout l'or du Paraguai , du Pérou , de Golconde ,
 Tous les honoraires du monde ,
 Pourroient-ils de ta peine aussi bien te payer
 Que ce noble service où ton espoir se fonde ?

L I.

*A madame la duchesse DE LUXEMBOURG , en lui
 envoyant mon dythirambe , qu'elle me repro-
 choit de ne lui avoir pas envoyé avec les chan-
 sons. Elle accompagnoit ce second billet , du
 présent de deux beaux perroquets de porcelaine
 de la Chine.*

BELLE duchesse , excusez , si Piron
 Ne vous présenta pas son ode :
 Il a craint d'être un incommode ,
 En la joignant à la chanson.
 J'en jure par les sœurs que nous voyons s'ébattre
 Sur le Pinde au nombre de neuf.

III POÉSIES DIVERSES.

Voyant dans votre cour le chantre d'Henri-Quatre ,
J'ai cru n'être à vos yeux qu'un chantre de Pont-Neuf.

Parlerai-je sans enveloppe ?

Je suis intimidé par mon mauvais succès (a).

Vos beaux yeux se plaisoient à pleurer chez *Mérope* ,
Et votre belle bouche à bâiller chez *Cortès* ;

Vous m'avez coupé bras & jambe.

Car enfin ce *Cortès* est mon plus bel exploit ;

Et quiconque l'a trouvé froid ,

Doit geler à mon dythirambe.

Mais que j'aime à présent , au comble du bonheur ,

A me rappeler ma disgrâce !

De *Cortès* & de son malheur ,

Qu'aujourd'hui vos bontés effacent bien la trace !

J'ai baisé , rebaisé vos deux jolis paquets ,

En m'écriant au fort de mon extase :

Ah , si je suis mal en Pégase ,

Me voilà bien en perroquets !

LII.

A monseigneur le comte DE SAINT-FLORENTIN ;
le jour de saint Louis , sa fête.

UN jour (n'importe quelle année (b) ,

Encor moins l'endroit où ce fut ;

Suffit que ce fut la journée

(a) *Cortès* venoit de tomber.

(b) Il y avoit au moins trente-cinq ans.

Et l'endroit où ma destinée
M'attendoit au port, du salut) :
Ce jour donc , en des lieux présens à ma mémoire ,
Certain jeune seigneur s'offrit à mes regards ,
Frais, doux, riant, beau, noble, aimable à tous égards,
Et tel que la fanté le fait briller encore ,
A l'épiderme près qu'il s'est laissé grêler ,
Faute dès sa première aurore ,
De s'être fait inoculer.
Devinoit-on votre doctrine ,
Illustres amis du prochain ,
Vigilant & docte Tronchin ,
Sage & savant la Condamine ?
Pour ce seigneur des plus charmans ,
Je sentis naître en moi , dès les premiers momens ,
Cette amitié naïve , humble , pure & sincère ,
Que du profond respect la loi la plus sévère
Ne nous défend point pour les grands ,
Quand leur grandeur est familière.
Dès lors , quoiqu'accablé de travail & d'ennuis ,
Son bonheur occupa mon ame toute entière ;
Et tout peu dévot que je suis ,
Pour sa prospérité je me mis en prière ,
Et je m'y mettrois jours & nuits.
Ce ne sont point ici des feintes :
Son intérêt tout seul , vrai , comme je le dis ,
Faisant mon espoir & mes craintes ,
Me firent invoquer pour lui toutes les saintes

Et

Et tous les saints du paradis.

Je n'eus pas regret à ma peine.

D'un très-grand saint mes vœux furent ouïs ;

Car ce n'étoit un saint à la douzaine ,

Mais le glorieux saint Louis.

Celui-ci , de nos rois la foudre ,

Eut à peine entendu pour qui

J'importunois le ciel ainsi ,

Que ces mots consacrés sortirent de sa bouche :

“ Je le connois & l'aime , il m'a pour son patron ;

„ Et je ne le suis de personne

„ Plus digne de porter le nom

„ Du roi qui porte ma couronne.

„ Comblons les vœux du suppliant.

„ Nature a déjà fait le plus fort de l'ouvrage :

„ Naissance , caractère , honorable héritage.

„ D'avance tout cela vint au comte en dormant ;

„ Je me charge du reste : en patron tout-puissant ,

„ Je veux qu'il ait tous biens, tous honneurs en partage ;

„ Qu'à son maître sur-tout , à son roi bien-aimé ,

„ Il soit cher à jamais , & que ses destinées

„ Aillent au-delà des années

„ Du vieux Nestor „ Binbin charmé ,

Fit au glorieux saint profonde révérence ,

Et le remercia d'un cœur tout enflammé.

Je vis depuis en assurance ;

En quoi certes je fais très-bien ,

Puisqu'à cette douce espérance ,

J'éprouve qu'il ne manque rien.

COMTE, voilà les vœux que pour vous fait sans
cesse

Ma respectueuse tendresse.

Hélas, pour éclater, c'est la son seul moyen!

Je chante le patron du ministre adorable,

Bienfaisant, généreux, affable :

L'aïse où je vis est son miracle.

Par lui mon eau se change en vin,

La dure en lit, la pierre en pain,

Et mon bouge en un tabernacle,

Où résident paix, jeux, & ris;

Car enfin sans lui, n'en déplaïse

Au pauvre bon saint Alexis,

Dont j'eus le nom quand je naquis,

Je vivois fort mal à mon aïse !

LIII.

*Rondeau à monsieur L. C. D. S. F. pour une
dame qui devoit lui envoyer des étrennes le
lendemain, & qui me donna la jolie commis-
sion de les lui annoncer, sans vouloir me dire
non plus qu'à lui, ce que ce seroit.*

OR devinez quel est le grand en France ,
Que bien du monde aime un peu plus que soi.
C'est monseigneur : c'est à son excellence ,
Que d'un tribut dont voici l'échéance ,

Demain matin on doit faire l'envoi.
 Jusqu'à demain tenez-vous clos & coi ,
 Et d'ici là , vivez en espérance :
 Demain , fans faute , on vous enverra : quoi ?
 Or , devinez.

LE tendre cœur chargé de cet emploi ,
 Est un cœur gai , de votre connoissance ;
 Un cœur sur qui vous dominez en roi ,
 Plein de respect & de reconnoissance.
 Ah , c'est Binbin ! Nenni. Qui donc ? C'est moi.
 Or , devinez.

LIV.

*Ballade à monseigneur le comte D. S F. qui venoit
 d'avoir le cordon bleu.*

OISEAU bleu , couleur du tems (*),
 Vole à moi promptement !
 Tendre & feulette , ainsi parloit Florine ,
 Toutes les nuits dans la tour de Grognon.
 Le bleu pour elle , étoit couleur divine ;
 La rose au prix , n'étoit que peau d'oignon :
 C'est que le bleu coloroit le plumage
 De son amant , devenu bel oiseau.
 Laissant là donc & quenouille & fuseau ,
 La belle aux vents confioit ce message :

(*) Voyez les *contes des fées* , de madame de La-
 noi , à l'*oiseau bleu*.

*Oiseau bleu , couleur du tems ,
Vole à moi promptement !*

Tout aussi-tôt , dans la forêt voisine ,
L'oiseau venoit des rives du Lignon ;
Là sur un hêtre , ou sur une aubépine ,
Près de la tour se perchoit le mignon :
Car il craignoit le chaudron , ou la cage.
Dame Grognon en vouloit à sa peau ;
Si qu'il falloit que , pour dernier appeau ,
De la fenêtre on lui criât : courage !

*Oiseau bleu , couleur du tems ,
Vole à moi promptement !*

IL y voloit adonc ; & j'imagine
Le joli train d'elle & du compagnon.
Le bec à bec aisément se devine :
L'amour fidele étoit le maquignon.
Puis le matin , bonjour & bon voyage !
Disoit Florine à l'ailé damoiseau :
Adieu ! le jour garde-toi du réseau ;
Et cette nuit , à moins d'un gros orage ,

*Oiseau bleu , couleur du tems ,
Vole à moi promptement !*

OR ce matin * * * & sa cousine ,
Couple d'albâtre , excepté le tignon ,
Couple peu gras , mais dont la palatine
N'en cache pas un moins joli chignon ;
Ce couple , dis-je , a tous les jours fait rage
Des quatre pieds , sur un bruit tout nouveau ,

Qui d'aïse aussi trouble plus d'un cerveau :

Tous ont crié cent fois & davantage :

Oiseau bleu, couleur du tems,

Vole à moi promptement !

Envoi.

PRINCE , fouris à la muse enfantine
De ton Binbin , rimailleur Bourguignon ,

De qui les vœux ne portent pas guignon :

Témoin l'azur qui croise ta poitrine.

Jà (*) Petit-Gris ne fera plus ton nom :

De beau Turquin le nom l'on te destine.

Oiseau bleu, couleur du tems,

Vole à moi promptement !

L V.

A monsieur le comte DE SAINT-FLORENTIN.

AMOUR du citoyen , des grands & du monarque ,

Grace à votre courage , enfin

L'art vient de vous sauver du ciseau de la parque ,

Et remet dans son cours votre noble destin.

Vous avez coûté bien des larmes !

Plus d'un visage en fut baigné ,

Et plus d'un cœur en a saigné.

Victoire ! en un mot , plus d'alarmes !

(*) C'avoit été jusqu'alors son nom de société.

La tempête est finie , & le port est gagné.
 D'une santé nouvelle , en paix goûtez les charmes.
 Heureux , & vous & nous , que des brusques débris
 De la plus brutale des armes ,
 Il ne vous en soit pas encore plus mal pris.
 Du reste , vous avez l'ame forte & paisible :
 La preuve en vient assez d'éclater devant nous.
 Voyez donc sans regret l'effet du coup terrible
 Qui nous a tant alarmés tous.
 Ne vous laisse-t-il pas , tant vous soit-il nuisible ,
 Un dédommagement bien doux ,
 Le témoignage infaillible ,
 Rare , public , & sensible ,
 De l'amour qu'on a pour vous ?

LVI.

*Monseigneur le comte DE SAINT-FLORENTIN ,
 ayant eu la bonté de m'écrire que le roi m'avoit
 accordé une pension sur le Mercure , je lui
 envoyai sur-le-champ en réponse , les vers sui-
 vants , sur lesquels il ne faut chercher ni mettre
 d'air ; car ce n'est rien moins qu'une chanson.*

CELUI qui me donna la vie ,
 En mourant ne me laissa rien.
 Bon appétit , niaiserie
 Et gaité furent tout mon bien.

UNE épouse habile & bien née
M'affila tant soit peu le bec ;
Mais du reste, peu fortunée ,
Ne me laissa que du pain sec.

UN seigneur d'exquise mémoire ,
Ne voulant pas que son Binbin
Mangeât ce peu de pain sans boire ,
Chez Mirey me laissa du vin.

UN inconnu non moins aimable ,
Voulut que j'eusse , à ses dépens ,
De quoi mettre couteau sur table ,
Et me renta de six cents francs.

Vous , monseigneur , pour autre chose
Qui pouvoit me manquer encor ,
De ma bourse , en triplant la dose ,
Vous venez de faire un puits d'or.

VOILA cinq bienfaits d'importance ,
Et je n'ai rien pour prix , sinon
Un cœur plein de reconnoissance.
Le partagerai-je en cinq ? Non.

MON cœur étoit une tontine ,
Où quiconque a mis son denier ,
Hors vous , en paradis festine ;
Ayez tout comme le dernier.



LVII.

A monsieur le comte D. S. F. Dialogue.

APOLLON ET BINBIN.

A P O L L O N.

QUE viens-tu , pauvre vieux Binbin ,
Chercher encore sur mes terres ?

B I N B I N.

Un petit bouquet pour demain.

A P O L L O N.

Tiens , voilà les clefs du jardin :
Ouvre ; regarde nos parterres ,
Tu vas les voir en bel état.
Tes confreres ont mis bon ordre
A ce que rien ne t'y restât.

B I N B I N.

Ah bon Dieu ! quel affreux dégât !
Vit-on jamais un tel désordre ?
Mais vraiment , voilà qui fait peur !
Ce n'est par-tout que ronce , épine ;
Je ne vois plus laurier ni fleur :
Ce n'est que friche , que ruine ;
Certes , votre double colline
A l'air d'une terre en désert ;
Vous-même vous avez la mine
D'un dieu moins que d'un Jean-farine ;
Vous n'avez de voix qu'un sifflet ,

Pour cothurne, qu'une botine;
 Pour trompette, qu'un flageolet.
 Pégase n'est plus qu'un criquet;
 Son vol, que celui d'un coq d'inde.
 Ma vue est-elle au berniquet ?
 Suis-je à Mont-Martre, ou sur le Pinde ?
 Pégase, devenu dindon ;
 Et Phébus, un vieux Sarpédon !
 Hélas, comme tout se dégrade !

A P O L L O N.

Le tems détruit tout, camarade.
 A qui jamais fit-il pardon ?
 Oui, le Parnasse est bien malade !
 Je laisse tout à l'abandon.
 Il n'est si petit mirmidon,
 Sans esprit, talent, feu, ni don ;
 Qui n'y grimpe & ne l'escalade.
 Notre Corneille est un Pradon ;
 Toi-même, dont la muse fade
 N'a pour chant qu'à peine un fredon ;
 N'es-tu pas notre Benferade ?

B I N B I N.

Grand-merci du petit lardon.
 Quoi, tout vous déserte & s'évade ?
 Quoi, l'auteur de la Henriade,
 Et celui de Timoléon.

A P O L L O N.

Tombés de cacade en cacade ;

Et sans mords , ni bride & bridon ,
 Comme le reste , à grand randon
 Se jetant à la débandade
 Dans le bournier par accolade ,
 Là-bas ont planté le bourdon ,
 Et laissé pour toute salade ,
 Dans nos potagers du chardon :
 Encore bien qu'il y foisonne ,
 Ma part n'est-elle pas trop bonne ,
 Parce qu'il en faut à l'excès ,
 Pour la double & triple couronne
 Que tous les jours je leur en fais ?

B I N B I N.

Si faut-il qu'un peu je gazouille :
 Soufflez-moi du moins quelques vers ,
 Seulement quelques petits airs !
 M'en irai je d'ici bredouille ?

A P O L L O N.

Rien ne peut t'arriver de mieux ,
 Eh, lasse-toi d'être ennuyeux !
 Crois-tu tes rimes bien chéries ,
 Et le monde bien curieux
 De tes folles binbineries ,
 Et de ces riens fastidieux ,
 Qu'aux jours de l'an pour les étrennes ,
 Et des fêtes , pour leurs bouquets ,
 Les Louis & les Madeleines
 De toi recevoient par paquets ?

Ami , point d'illusions vaines !
Rabats un peu de ton caquet.
Une chanson de perroquet (a)
Les amusoit plus que les tiennes.
S'il t'en vint de riches aubaines ,
Ne va pas croire là-dessus ,
Que ce fut parce que tu plûs ,
Ni qu'on prisât beaucoup tes peines ;
Mais pour que tu n'en prisses plus
A fatiguer en croyant plaire.
M'expliquerai-je nettement ?
On te payoit si largement (b) ,
Non pour chanter , mais pour te taire.
Laisse donc de vains complimens ,
Et t'en tiens aux purs sentimens :
Je l'ai dit , tu ne peux mieux faire.

B I N B I N.

Je baisse la tête , & vous crois :
Ainsi pour la dernière fois ,
J'aurai donc bu dans l'Hypocrene :
Adieu donc étrennes , bouquets !

(a) Ils avoient des perroquets à centaines , & des plus merveilleux pour parler & pour chanter très-régulièrement des chansons. Il y en avoit toujours quarante dans la salle à manger , à qui je ne pardonne point de m'avoir cent & cent fois enlevé l'attention de mes auditeurs , & leurs applaudissemens.

(b) M. le C. de S. F. venoit de me faire donner une pension sur le Mercure.

L'âge aussi-bien , glaçant ma veine ,
 M'ôte la voix , le poux , l'haleine ;
 Je n'attends plus que des cyprès.

LVIII.

Jour de l'an à M. le comte DE S. F.

SEPT cent cinquante-cinq passé ,
 J'ai voulu revoir ma dépense ;
 Et Dieu fait ce que j'ai pensé !
 Dieu fait encor ce que je pense ,
 Voyant ce que j'ai dépense !
 QUELLE nouveauté ! quelle aisance !
 Servi , repu , vêtu , chauffé ,
 Bon lit , bon feu , bonnes denrées ;
 Et robes & langues fourrées :
 Bon Dieu ! d'où me vient tout cela ?
 A moi , depuis trente ans en ça ,
 Sans feu , ni lieu , ventre , ni veste ;
 A moi , sans cesse au qui-va-là ,
 Vis-à-vis de l'affreuse peste
 Que la misère on appella ,
 Que j'appelle , moi , la Mégère ,
 L'horreur , le fléau , l'Attila
 Des pauvres humains de ma sphère ,
 Et l'inévitable vipère
 Qu'entre la rime & la raison ,
 Sous l'herbe du sacré vallo n ,

Cacha la vanité légère.

D'où me vient donc un tel secours,
Et la merveilleuse besogne
Qui change mon Brie en Bourgogne,
Et mon drap d'Elbœuf en velours ?
D'où ? C'est là le beau de l'affaire :
C'est bien ici le vrai bonheur ,
Qu'à tous les autres je préfère.
Tout cela me vient d'un seigneur ,
L'honneur vivant du ministère ,
Dont la précieuse amitié
Vaut mieux , & mieux d'outre moitié ,
Que tout le bien qu'elle peut faire :
Quoique ce bien soit quelquefois
(Témoin ce que j'en viens d'écrire)
Tel que celui que font les rois ,
Quand le cœur veut bien leur en dire.

Aussi ne fais-je bonnement
Lequel des deux , quand bien j'y pense ,
A dans mon cœur la préférence ,
Du tendre & parfait dévouement ,
Ou de l'humble reconnoissance.



*A madame DE BOULLONGNE la jeune , en lui
envoyant un marbre ou ferre-papiers d'un
morceau de jaspe , qui figure un coussin sur
lequel est un petit chien fait d'une perle ,
avec un collier & des pendans d'oreilles de
diamans.*

LES oracles de la Sybille ,
Qu'une flamme céleste embrasa si souvent ,
Les écrits précieux de cette femme habile ,
Qui conduisit là-bas , & qui marchoit devant
Le pieux héros de Virgile ,
Sont des écrits perdus , que pleure le favant.
Le remede eût été facile :
C'est faute de ce meuble utile ,
Qu'autant en emporta le vent.
Réparons de si grands dommages.
Belle Daphné , voici de quoi les éviter.
Ce jaspe fauvera vos écrits de l'outrage
Des vents qui par malheur pourroient les emporter.
Ne perdons , s'il se peut , pas un de vos ouvrages ,
Pour n'avoir désormais plus rien à regretter.



L X.

Rondeau.

VIVENT les bruns , en dépit des blondins !
 Vive la brune , en dépit de la blonde !
 Dans tes tournois , dis-nous , dieu des jardins ,
 Des deux couleurs laquelle est plus féconde
 En beaux faits d'arme & gentils paladins ?

BLONDE aura bien beaux doigts incarnadins ,
 Blonds auront bien jolis airs grenadins ;
 Mais quant au point où ta gloire se fonde ,
 Vivent les bruns !

Du ciel un jour laissant les citadins ,
 Vénus tâta des galans de ce monde :
 Pour tous les blonds elle n'eut que dédains ,
 Si qu'on l'ouit , en finissant sa ronde ,
 Dire tout haut & se plaignant des reins ,
 Vivent les bruns !

L X I.

*Rondeau , à deux jeunes époux qui ne couchoient
 pas encore ensemble , en leur envoyant une
 estampe de M. PICARD , représentant un jeune
 époux menant l'épousée au lit nuptial.*

CE que j'ai vu , de ce que je verrai ,
 Jeunes époux , est un gage assuré.

J'ai vu sur vous amour étendre l'aile ,
Et vous lier d'une chaîne éternelle ,
Sans que le nœud fût tout-à-fait ferré.

J'AI vu l'autel de héros entouré ;
De sa main même un d'eux l'avoit paré.
Thétis , ta noce en pompe étala-t-elle

Ce que j'ai vu ?

EN songe après j'ai vu tout préparé ;
Flambeaux , parfums , bouquets , lit décoré ,
Amours au pied , en l'air , dans la ruelle.
Tenez , voyez , l'image est très-fidelle :
Précisément est ici figuré

Ce que j'ai vu.

LXII.

*Rondeau à Mlle. P***, que je surpris me-
tant sa chemise.*

Et cetera , qui pro quo , recipe ,
Sont trois fléaux qu'on compte dans le monde :
Mais qui verroit à nu , développé ,
Le gentil corps de ma divine blonde ,
En fauroit quatre , ou je suis bien trompé.

CAR n'est aucun , tant feroit-il huppé ,
Qui , comme moi , n'auroit le cœur happé ,
S'il avoit vu son sein , sa cuisse ronde ,

Et cetera.

D'UN trait mortel alors on est frappé :

Rien

Rien n'en guérit la blessure profonde :
Heureux , dit c'il qui vient d'être attrapé
L'époux qui doit , sans que la belle en gronde ,
Jouer un jour entre ses bras campé ,

Et cætera.

LXIII.

Rondeau.

ET *cætera* , qui pro quo , recipe ;
Sont , comme on dit , les trois fléaux du monde : -
Un quatrieme au calcul échappé ,
C'est le beau corps de dame Florimonde ,
Du haut en bas à nu développé.

CAR n'est aucun , fût-il aussi huppé
Que d'Arbrissel , qui n'ait le cœur happé ,
Voyant ses bras , son sein , sa cuisse ronde ,

Et cætera.

OR , à sa porte en vain nul n'a frappé.
Il n'est petit ni grand qui s'y morfondé :
À tous elle ouvre , & sur le canapé
On vous l'étend d'abord , sans qu'elle en gronde :
Puis vous gagnez , entre ses bras campé ,

Et cætera.



*Envoi d'un panier par un chien à une chienne,
(C'est le chien qui parle.)*

CHARMANTE Iris, (oui-dà , pourquoi
N'oser du nom d'Iris honorer une chienne ?

Ce n'est pas un nom de chrétienne ,
Et je me prétends bien appeller Thirsis , moi ;

Thirsis , chez messieurs les hommes ,
N'est-ce pas un berger ? A bon droit nous le sommes ;
Eux en comparaison , ne le sont qu'à demi ;

Car , au guet ayant l'oreille ,
C'est toujours le chien qui veille ,

Quand le maître est endormi.

Peste ! quelle parenthèse ,

Avant de rien entamer !

L'épître y tiendrait à l'aise.

Il est tems de la fermer.)

Iris donc , acceptez de Thirsis , pour étrennes ,
Ce lit dont la mollesse , eussiez-vous cent migraines ,

Mettroit l'insomnie à quia.

Puces , respectez cet asyle ,

Disparoissez , noir escadron ,

Laissez Iris dormir tranquille ,

Comme une dévote au sermon ,

Comme un mari près de sa femme ;

Comme un lecteur qui tient le Mercure , ou Gacou ,

Ou , comme l'auditeur , quand B * * * déclame.

Et toi , Morphée , & toi , si tu me veux du bien ,
Fais qu'en un rêve heureux mon image sans cesse
Ait le museau tout près du sien ,
Lui batte queue & la caresse.
Eh bien , charmante Iris , eh bien ,
D'une bête sans ame est-ce là la tendresse ?
Votre Thirsis est-il si chien ?

L X V.

Bouquet à madame D. S. G.

CHAQUE jour à Cythere est un jour solemnel.
Les prêtres de Vénus n'y parent son autel
Ni plus , ni moins , un jour que l'autre.
Son culte n'est-il pas le vôtre ?
Et croyez-vous , Annette , être moins à mes yeux
Que la déesse de ces lieux ?
Ah ! ne vous mettez pas cette hérésie en tête.
Qu'un bouquet doive orner aujourd'hui votre sein ,
Plutôt qu'hier , ou que demain !
Si , comme il est bien vrai , votre jour de conquête ,
Si le jour où tout cede à vos appas vainqueurs ,
Si le jour qu'on vous aime , est votre jour de fête ,
Quel jour ne doit-on pas vous envoyer des fleurs ?

L X V I.

Vers à la postérité.

POSTÉRITÉ , réformez-vous
Sur les sottises de notre âge :

Riez, si nous fûmes des fous.
 Mais n'en devenez que plus sage !
 De ceux qui vinrent avant nous ,
 Notre orgueilleuse extravagance ,
 Honteuse de son impuissance ,
 Prit le parti facile & bas ,
 D'exposer au siècle où nous sommes ,
 Les foiblesses de ces grands hommes ,
 Que d'atteindre on n'espéroit pas ;
 Contens , ne pouvant les atteindre ,
 D'oser les rabaisser de prix ,
 Et par cet air de faux mépris ,
 De s'achever ainsi de peindre.

LXVII.

*A madame la duchesse DE LUXEMBOURG ,
 qui m'avoit envoyé un chien , un chat , &
 un perroquet de porcelaine.*

O la gentille posture
 Et l'agréable figure
 Qu'ont , & le petit roquet ,
 Et le petit chat qui jure ,
 Et le joli perroquet !
 M'a-ton , dans cette peinture ,
 Voulé donner mon paquet ?
 Le chat parmi ces images ,
 N'est pas la mienne , à coup sûr :

J'en prends à témoin deux sages ,
Fontenelle & Réaumur.
Eux , des bêtes & des hommes
Les vrais connoisseurs , je croi ,
Qu'ils parlent de bonne foi ,
Qu'ils disent combien nous sommes
Différens le chat & moi.
Je ne veux que la manie
Qui jour & nuit , sans repos ,
Fait qu'il attente à la vie
De ces joyeux animaux ,
Que Mome aime à la folie :
Cette seule antipathie ,
Comme implacables rivaux ,
Tous deux nous différencie.

ET pour les chiens dont l'envie ,
L'inquiétude & les soins
Éternisent l'insomnie ,
C'est mon image encor moins.

LE petit perroquet reste :
Voilà mon fait , sans conteste.
Toutefois , en vérité ,
Tel on me va méconnoître ;
Je ne l'ai jamais été ;
Mais sans faute je vais l'être :
Car en chantant aux échos ,
D'une voix reconnoissante ,
La belle main bienfaisante

De qui je tiens ces joyaux ,
 Cette main par moi fût-elle
 Placée au-dessus de celle
 Qui la pomme d'or conquît :
 Que ferois-je , pauvre poëte ,
 Qu'un perroquet qui répète
 Ce que tout le monde dit ?

LXVIII.

*Envoi d'une écritoire à mademoiselle Q***.*

J'ENVERROIS une aiguille à la fille qui coud ;
 Une quenouille à la fileuse ;
 Une navette à cette merveilleuse ,
 Qui fait des nœuds à table, au cercle, au lit, par-tout ;
 Un chapelet à la religieuse ;
 Mais à celle qui brille entre nos beaux esprits ,
 A la dixième sœur des filles de mémoire ,
 Fertile , inépuisable en excellens écrits ,
 Que puis-je offrir de mieux qu'une écritoire ?

LXIX.

*A madame DE TENCIN , en lui envoyant un
 chapeau de paille à Passy.*

ALLEZ , coëffe champêtre en gentil appareil ,
 Allez sous votre forme & légère & profonde ,
 Garantir à Passy des ardeurs du soleil ,
 Une tête bien saine , & chère à bien du monde.

Enorgueillifez-vous de l'heureux changement ,
Et de l'honneur fubit que le fort vous réferve :
De chapeau de bergere , il va dans un moment ,
Vous, métamorphofer en cafque de Minerve.

L X X.

Sur le même fujet , au nom de fon cercle.

NOUS fentons , en faifant du mieux que nous pouvons ,
Combien encor nous redevons !
Que vous donnons-nous ? Rien qui vaille.
Laiſſons là tous ces beaux difcours :
Nous emportons votre velours ,
Et vous préſentons de la paille.
Du reſte , notre droit eſt clair ,
Et la repréſaille eſt honnête.
Vous nous couvrez le cul l'hiver (a) ;
L'été , nous vous couvrons la tête.

L X X I.

*A madame la duchefſe DE LUXEMBOURG (b) ,
en lui envoyant ma chanſon de Pont-Neuf ,
qui finit par ce refrain : Vive le roi , vive
le roi de France !*

MA gaillarde muſe , madame ,
A ces joyeux vive le roi ,

(a) Madame de Tencin faiſoit préſent à ſes beaux
eſprits , tous les ans , de deux aunes de velours.

(b) Ces vers furent faits ſur-le-champ & remis au

Auroit, du meilleur de son ame ,
 Voulü joindre un petit envoi ,
 Où l'on eût répété sans cesse :
 Vive le duc , & vive la duchesse !
 Mais je voulois faire trop bien :
 Malheureusement le tems presse ;
 D'où s'ensuit que vous n'aurez rien,
 Aux pauvres nymphes du Permesse ,
 Dont nous sommes les nourrissons ,
 Il faut , quand elles veulent plaire ,
 Bien des apprêts , bien des façons ;
 Elles ne vous ressemblent guere.

LXXII.

Sur la comédie de Mélanide.

PIECE du joyeux La Chauffée ,
 Où Desfontaines seul a ri ,
 Pars , & sous l'aile de Morphée ,
 Vas te faire lire à Livri.
 N'opere pas , ô Mélanide ,
 Sur les chevaux , & sur le guidel
 Ne les endors pas en chemin.
 Rends-toi vite à ce bel asyle ,
 Où tu peux être plus utile
 Que Dumoutier ni Dumoulin.

porteur du billet , par lequel cette dame me demande
 doit la folie en question.

Froide & larmoyante héroïne ,
 Ne pense pas que je badine :
 Oui , tu peux de mon souverain
 Suspendre les maux & la fin ,
 Et pendant qu'on dort , ou qu'on dîne ,
 Tenir la place de Binbin ,
 Et servir de goutte anodine.
 Acheve le gain du procès :
 Je t'en aimerois à l'excès.
 Sache guérir de l'insomnie ;
 Ce seroit le plus grand succès ,
 Le plus beau succès de ta vie.
 D'un succès pareil , je te prie ,
 Dérobe l'honneur à Cortès.

I, X X I I I.

*Pour une jeune & jolie fille , grande & bien
 faite , qui boitoit tant soit peu , & n'en étoit
 que plus aimable.*

QUAND l'ainé des enfans de la divinité
 Qui de Pâris obtint le prix de la beauté ;
 Quand le dieu qui toujours m'est présent à l'idée ,
 Le dieu charmant dont le flambeau
 Me brûlera jusqu'au tombeau ,
 De l'huile d'une lampe eut la cuisse échaudée ,
 Boiteux , sans en être moins beau ,
 Et courbé sur son arc , il regagna Cythere ;

Là , d'abord , comme on peut penser ,
Ce fut à qui viendrait vite pour le panser ,
Le tout sans bruit , de crainte de sa mere ,
Que ce fils venoit d'offenser.
Mais qu'est-ce qu'un enfant ! Est-il d'un caractère
A rien souffrir patiemment ?
Il cria. [Tu me fais souffrir bien autrement ,
Cruel ! & je fais bien me taire !]
Vénus accourut à ses cris.
L'amour , en la voyant , voulut prendre la fuite :
Mais quand il s'agit d'aller vite ,
Un boiteux est bien entrepris ;
Et celui-ci fut bientôt pris.
Il fallut de Vénus effuyer la tirade.
D'abord , sans repliquer , amour enduroit tout :
Mais cette ennuyeuse algarade
Finit par un trait assez fade ,
Qui mit sa patience à bout.
Qu'à marcher il a bonne grâce !
Dit la déesse : allez , beau mignon de Cypris ;
Joli dieu des jeux & des ris ,
Courez vers mon époux : que Vulcain vous embrasse ;
Il ne dira plus que mon fils
Lui ressemble trop peu pour être de sa race.
Tel que je suis , dit-il , je suis encor l'amour ,
Et l'empire des cœurs demeure mon partage ;
Vous raillez : mais j'aurai mon tour ,
Car avec mon défaut , telle doit naître un jour ,

Qui de tous vos Sujets vous ravira l'hommage.

Il ne menaça pas en vain.

La nature, il est vrai, quoiqu'ouvrière habile,

Fut lente à servir son dessein :

Mais l'incomparable Amarile

Vit le jour, & parut enfin.

Le ciel, autant qu'il put, la produisit parfaite.

Cela vint un peu tard, disons-nous, doucement :

Une besogne si bien faite,

N'est pas besogne d'un moment.

La chose ne fut que trop prompte ;

La belle ne parut que trop tôt, pour l'honneur

De la déesse d'Amathonte,

Et pour le repos de mon cœur.

La nature à l'amour abandonna l'ouvrage :

De tout ce qu'on adore aux cieux de plus divin ;

Vous voyez, lui dit-elle, un parfait assemblage ;

Mettez-y la dernière main.

A l'aspect de ce beau visage,

Dont le pareil jadis le mit dans l'esclavage ;

Le sensible dieu s'attendrit :

Son aimable Pŷché lui revint dans l'esprit.

Il en répandit quelques larmes,

Qui de la jeune enfant arroserent le front :

Mais ne songeant bientôt qu'à venger son affront,

Il y répandit tous ses charmes,

Cet air simple, doux & vainqueur,

Dont la tendre finesse engage,

Ce regard à la fois séduisant & si sage ,
 Qui perce innocemment jusques au fond d'un cœur.
 De la rose à la bouche il donna la couleur ;
 Et commandant aux ris d'aller s'y mettre en cage ,
 Ils y volèrent tous , hormis le ris moqueur.
 Pour effacer Vénus , Amarile étoit faite :
 Il ne lui manquoit plus de l'amour , que le pas ,
 Et de le lui donner le dieu ne manqua pas ;
 Sa vengeance autrement n'eût pas été complete.

Ce don fatal eût déprisé
 Toute autre que celle que j'aime ;
 Mais ce que de sa main l'amour place lui-même ,
 Fût-ce un défaut , n'est plus qu'un appas déguisé ;
 Témoins les graces qui la virent ,
 Et qui toutes trois la suivirent ,
 Sans que jamais Vénus pût les en détourner.

En vain elle croit sans cesse :
 Quoi , pour une mortelle , ainsi m'abandonner !
 C'est moi qui suis votre maîtresse !
 Les destins à moi seule ont voulu vous donner !
 Cris superflus , plainte inutile :
 Déesse , c'en est fait , dirent toutes les trois ;
 Jugez d'un esprit plus tranquile ,
 Et ne blâmez pas notre choix.
 Nous vous suivions seule autrefois ;
 Nous croyons suivre , en suivant Amarile ,
 Vous & votre fils à la fois.

LXXIV.

*A madame***, en lui envoyant un petit tric-trac de poche, jeu où elle se vantoit d'être fort habile, parce qu'elle y étoit fort heureuse, quand nous avions la complaisance de vouloir bien qu'elle le fût.*

CONTRE l'ennui, s'il vous approche,
 Célimene, avec ce tric-trac,
 Vous aurez un remède en poche;
 Usez-en *ab hoc & ab hac*,
 Et jouant en pleine assurance,
 Gagnez contre toute apparence;
 Mais ne vous en vantez jamais,
 Et croyez que sans la science,
 L'étoile aura fait tous les frais.
 Gagnez, aimable Célimene,
 A ce jeu, comme au jeu d'amour,
 Où vous triomphez chaque jour,
 Sans que vous en foyez plus vaine.
 J'entends le beau, l'honnête jeu,
 Où notre cœur seul est l'enjeu,
 Où peut jouer la plus sévère,
 Où le coup de maître est de plaire,
 Sans y penser, en y pensant,
 Selon que l'astre est plus ou moins puissant;
 Jeu d'esprit, jeu d'adresse, où l'on triche à la ronde;

Jeu favorable à maints filoux ,
 Où le même ascendant toutefois vous seconde ;
 Car , malgré les bons tours que nous y favons tous ,
 Vous tirez les enjeux , vous gagnez tout le monde ;
 Et moi , premier fripon , j'y suis dupe avec vous.

L X X V.

*A madame DE POMPADOUR , en lui envoyant
 un balai d'âtre , dont le manche incrusté d'or
 & de nacre , étoit assorti aux embellissemens de
 son cabinet à Belle-Vue.*

BELLE que toute belle on nomme ,
 Que l'on ne cesse d'admirer ,
 De comparer , de préférer
 A celle qui gagna la pomme :
 BELLE marquise , un mot ou deux :
 Des tyrans de l'air & de l'onde ,
 Des maîtres balayeurs du monde ,
 Des vents tant légers qu'orageux ,
 La troupe agile & vagabonde ,
 Qui volant sur vos toits pompeux ,
 Nettoie en-haut , tout à la ronde ;
 Desirant que tout y réponde ,
 Et qu'en-bas rien ne soit poudreux ,
 Du marbre des foyers cendreaux
 Vous recommande la police ,
 Et vous offre pour cet office ,

Un petit balai de chartreux.

UN ballet d'âtre , belle offrande !

Dira quelque génie étroit.

Mon Dieu ! moins folle qu'on ne croit.

Ne voilà-t-il pas en effet

Des ris , des jeux , & de leur bande ,

Moins leste à Cythere , & moins grande ,

Le délicieux cabinet ?

Ce n'est que festons & guirlande :

On ne peut le tenir trop net.

Des robes de velours les queues

Rouges , noires , blanches & bleues ,

Balaïront assez le parquet ,

Tandis que l'aile fatinée

Et d'incarnat enluminée ,

D'un groupe d'enfans de Cypris ;

A housser plafonds & lambris ,

Passera toute la journée.

Mais leur plumage leur est cher :

Ils se garderont d'approcher

Le houffoir de la cheminée.

JADIS la lampe de Pŷché

Grilla l'aile de leur aîné ;

Le mal fut long-tems sans remède.

Petits feux de veuves pour eux ,

Sont depuis , des volcans affreux :

Un chat échaudé craint l'eau froide.

Même leur mere à son foyer ,

Quand au loin la cendre s'épanche ,
Plutôt que de les en prier ,
Vénus de sa belle main blanche ,
Prend le soin de la balayer.

ET ce balai (du moins le manche)
Ce balai qui vous est offert ,
Étant fait pour une mortelle ,
Qui la vaut , à dire d'expert ,
Fut façonné sur le modele
De celui dont elle se sert :
Escrimez-vous en donc comme elle ,
Et servez-vous-en aussi bien ,
Ne fût-ce que pour le maintien ,
Quand par fois vous impatiente ,
Le suppliant , la suppliante ,
Et tel ou tel autre importun.
Toute ame belle & bienfaisante ,
Moins qu'une autre en doit être exempte.
Vous n'en avez donc pas pour un.
En fâcheux la terre est féconde :
Tout palais sur-tout en abonde ,
Et tant vastes soient leurs balais ,
Tant fassent-ils les bons valets ,
Les maîtres balayeurs du monde
Ne balairont cela jamais .

PEUT-ÊTRE j'en grossis la foule ,
Osant en vers vous ennuyer :
En ce cas il faut du papier

Faire

Faire au petit chat une boule :
 Le voir un moment s'égayer ;
 Et quand , de sa patte folâtre ,
 Il l'aura fait danser un peu ,
 Pouffer papier & vers au feu ,
 Avec ce petit balai d'âtre.

LXXVI.

*A madame DE BOULLONGNE la mere , en lui
 envoyant des chandeliers faits de plumes pein-
 tes , qui représentoient des fleurs. C'étoit l'an-
 née qui suivoit celle où l'on avoit porté sa vais-
 selle à la monnoie.*

ADORABLE & sage Uranie ,
 Tel est , tel fut l'ordre fatal ,
 Qu'ici-bas tout change & varie ,
 Tantôt en bien , tantôt en mal.
 Selon ce décret général ,
 Après santé vient maladie ;
 Après sombre hiver , gai printems ;
 Après joli tems , triste pluie ;
 Après celle-ci , le beau tems ;
 Faïance , après argenterie ;
 Bref , en mille & mille façons ,
 Grands & petits , nous subissons
 La loi qui tout range & dérange.
 Vous aviez chandeliers de poids :

Ceux-ci sont plus légers cent fois ;
Mais vous ne perdez rien au change.
Le dieu jetant la poudre aux yeux ,
Plutus le plus mince des dieux ,
Le frivole dieu des richesses ,
Avoit fabriqué les premiers ;
La plus brillante des déesses ,
Flore a fabriqué ces derniers ,
De tous les tems. Chez vous naguere ,
Du sein des métaux enchanteurs ,
Naïssoit tous les soirs la lumière :
Elle y naîtra du sein des fleurs.
Est-il un plus beau sein au monde ?
L'astre lumineux entre tous ,
L'astre qui sort du sein de l'onde ,
Le soleil en fera jaloux.
Eh , quel métal si beau , si rare ,
Pour la grace & pour les couleurs ,
L'oseroit disputer aux fleurs ?
Que l'œil en juge , & les compare :
La rose a bien un autre éclat ,
Sur le sein d'une jeune fille ,
Que l'or qui s'étale & qui brille
Sur la poitrine d'un prélat.



L X X V I I.

*A madame B***, en lui envoyant une écritoire
pour étrennes.*

BELLE écritoire , tu vas
Devenir un tabernacle ,
D'où sortiront des oracles ,
Desquels tu t'applaudiras.

DÉJA l'aimable Thémire ,
La plume de cigne en main ,
T'ouvre , la trempe en ton sein ,
Et proprement la retire :
Déjà sur un papier fin ,
L'œil baissé , le front serain ,
La voilà prête à produire
Ce qu'à son esprit divin
Son cœur excellent inspire
De doux , de noble , & d'humain.
Retiens ton souffle , Zéphyre !
Muses , venez l'écouter !
Apollon , mets bas ta lyre !
La sagesse va dicter ,
Et les graces vont écrire.



LXXVIII.

*A madame B***, en lui envoyant une bague
dont la pierre couleur de chair, représentoit un
cœur ailé, & l'anneau deux serpens entor-
sillés.*

Tout ce que les hommes font,
A son effet & sa cause ;
Et souvent la moindre chose
Cache un mystère profond.
On croit que tel extravague,
Qui fait très-bien ce qu'il fait ;
La maxime est un peu vague :
Resserrons-la , par un fait ,
Dans le tour de cette bague.

PENDANT la morte saison ,
Où tous oiseaux font en mue ,
L'oiseau connu , Cupidon ,
S'ébattoit dans une nue.
Le Zéphyr officieux
Porta jusqu'en ces bas lieux ;
Quelque duvet de ses ailes ;
Duvet des plus précieux
Qui servit à faire celles
Dont la paire est sous vos yeux.

ENSUITE l'art , de son mieux ,
En mit de manière adroite ,

L'une à gauche, l'autre à droite,
 De ce cœur ainsi trouffé,
 A titre d'un cœur pressé
 De vous aller rendre hommage,
 Non à titre de volage,
 Comme vous l'auriez pensé;
 Car avant le grand dommage
 Qui me l'a défaçonné,
 Ce cœur fut la vive image
 Du cœur que Dieu m'a donné.
 Cœur de chair il étoit né,
 Fait comme un bon cœur doit l'être,
 Ayant tendresse & chaleur;
 Mais le pauvre petit cœur
 N'a plus de son premier être
 Que la forme & la couleur:
 Et voici par quel malheur.

AVANT que d'une aile forte,
 Vers vous il volât tout droit,
 Je le voulus fait de sorte
 Qu'il pût rester sur le doigt:
 Parce qu'un proverbe assure
 Que si l'on a d'aventure
 Mal ou bien dans cet endroit,
 Tout docteur en peut conclure
 Que bien souvent on le voit.
 Sous le volatile, en guise
 D'anneau rare & merveilleux,

Une boucle donc est mise ;
Boucle de petits cheveux ,
Ornement d'une brunette ,
Des mieux frisés , des plus courts ,
Et volés depuis deux jours
Par Églé , sur la toilette
De la mere des amours.

AVEC sa chaîne légère
Je lâchois ce cœur de chair ,
Dans le même instant qu'en l'air
Passoit le dieu de Cythere.
Il le trouva fort joli :
Mais cela ne dura guere ;
Car le voyant embelli
De sa dépouille dernière ,
Et de celle de sa mere ,
Il tint ceci pour affront :
Le rouge en vint à son front.
J'eus beau lui crier : pardonne !
Amour , de quoi te plains-tu ?
Ce vol n'est qu'un défructu
Qui ne fait tort à personne.
Mais l'amour est un têtù ,
Que vainement on sermonne :
Il substitua , sans plus
Écouter aucune excuse ,
Aux beaux cheveux de Vénus ,
Ces coins affreux de Méduse.

Rien pouvoit-il être égal
 Au dommage qu'ils apportent ,
 Ayant le pouvoir fatal
 De la tête dont ils fortent ?
 Pouvoir plus craint , on le fait ,
 Que la foudre & le tonnerre :
 Voyez-en le triste effet :
 De chair , ce cœur devint pierre.

PRENONS tout du bon côté.
 Ce cœur que je vous adresse ,
 Du mien , à la vérité ,
 Ne peindra pas la tendresse ;
 Mais il en peindra fans cesse
 Du moins la solidité.

L X X I X.

A la même , en lui envoyant un beau lacet.

JE reviens du fêrail , adorable Daphné ;
 Et filou téméraire , ou galant fortuné ,
 Que ce soit adresse ou mérite ,
 J'en ai rapporté ce lacet ,
 Qui fit l'ornement du corset
 De la fultane favorite.
 Il se vante d'avoir paré
 Le plus beau corfage du monde :
 Qu'il vous serve , & je l'avoûrai ,
 Sa première gloire , à mon gré ,
 Ne vaudra jamais la seconde.

LXXX.

Bergerie.

NON , tes délais n'ont plus d'excuse légitime !
Tes cris frappent en vain les échos d'alentour :
Je ne rougirai point de l'effort qui t'opprime ;
 Tu couronneras mon amour ,
 Ou je couronnerai mon crime.
Mon crime , hélas ! faut-il que c'en soit un , cruelle !
Est-ce là le progrès d'un amour si constant ?
Faut-il après deux ans , qu'une amitié fidelle
 Ne trouve cet heureux moment ,
 Que pour devenir criminelle !
Non , vous connoîtrez mieux , Cloris , si je vous aime !
Votre cœur seul ici triomphera de vous :
Je veux , malgré l'ardeur de ma tendresse extrême ,
 Renoncer à des soins si doux ,
 Si je ne les tiens pas de vous.
Vous m'avez mille fois , dans un lieu moins tranquille ,
Protesté que moi seul fixerois votre choix :
Voulez-vous , à présent que rien n'est plus facile ,
 Ne pas me prouver une fois
 Ce que vous m'avez juré mille ?
Hélas ! craindriez-vous que ma langue indiscrete
Bientôt ne divulguât par-tout cette faveur ?
Non : d'un si noir soupçon votre belle ame est nette :
 Ou rendez-vous à mon ardeur ,

Où cherchez une autre défaite.

Ces témoins , qu'à parler rien ne fauroit contraindre ,

Ces antres , ces rochers . ces vallons , ces forêts ,

Écho qui de mes maux semble avec moi se plaindre ;

Ce sont là tous les indiscrets ,

Cloris , que vous avez à craindre.

Où feroit le plaisir que je me pourrois faire

D'aliéner un cœur qui m'est si précieux ?

J'aurois atteint enfin le bonheur de vous plaire ,

Vous auriez comblé tous mes vœux ,

Et c'en feroit là le salaire.

Vous ne m'accusez pas de cette perfidie :

Vous vous connoissez trop , Cloris , en sentiment ;

Mais vous craignez qu'ayant satisfait mon envie ,

D'un ingrat refroidissement

Ma victoire ne soit suivie.

LXXXI.

*Bouquet à M***.*

Au pied du mont sacré que l'Hypocrene arrose ,

Je formois un bouquet digne de votre main :

Il n'étoit composé , ni d'œillet , ni de rose ,

Ni de myrte , ni de jasmin.

Tout cela passe & meurt du jour au lendemain.

Ma guirlande n'étoit que de fleurs immortelles.

Je peignois à mon gré les vertus les plus belles ,

Que peut loger le cœur humain ;

La fermeté victorieuse
Des coups du rigoureux destin ,
Dans ses propres malheurs l'esprit calme & serein ;
Pour ceux d'autrui , la pitié généreuse,
Je faisois votre éloge enfin ,
Quand tout-à-coup j'ai vu paroître
Une jeune & tendre beauté ,
Qu'à sa noble simplicité
Je n'eus pas de peine à connoître.
Une aimable férénité ,
Sur son front rougissant , paroissoit répandue ;
Elle baïsoit un peu la vue :
Devant elle l'orgueil fuyoit épouvanté ;
D'un habit de bergere elle étoit revêtue ,
Rien ne brilloit sur elle , hors sa divinité ,
Qui n'éclatoit que trop , quoiqu'ainfi travestie.
Faut-il vous la nommer ? pouvez-vous à ces traits
Méconnoître la modestie ,
Vous qui ne la quittez jamais ?
Laissez , m'a-t-elle dit avec une voix douce ,
Tous ces éloges superflus.
Plus un cœur en est digne , & plus il les repousse ;
Les vôtres feroient-ils reçus ?
Le respect sur le zèle emporte la balance ,
A ce qu'elle a voulu je suis déterminé ,
Et j'obéis sans violence.
Elle me condamne au silence ,
Et je me tais. Que d'ouvrage épargné !

LXXXII.

Ballade à M. ROBERT , secrétaire du roi.

AMOUR est de toute saison :
Femelle en tout tems nous enchante ;
Et dès qu'elle est belle & charmante ,
Le vert galant , ou le grison ,
Vers elle aussi-tôt prend sa pente.
La chair a sa démangeaison
A soixante ans , ainsi qu'à trente.
C'est bien tard ; mais vienne qui plante ,
Amour est de toute saison.

AMI , ta conduite est prudente ,
D'amour le chatouilleux poison
Jour & nuit seulet te tourmente ,
Il y faut trouver guérison.
Une dame à toi se présente ,
Jeune , encore belle , opulente ,
Comme toi d'honnête maison ;
Prends-la , puisqu'elle en est contente.
Amour est de toute saison.

J'ENTENDS déjà quelque forfante ,
Il en est par-tout à foison ,
Qui d'une voix dogmatifante ,
Te dit : perdez-vous la raison ?
Quoi donc , une femme vous tente ?
Vous êtes le plus grand oison ,

Onc qui soit sur notre horizon.
 Taisez-vous, bouche médifante.
 Amour est de toute saison.

Envoi.

ENCHAÎNE, malgré leur attente,
 Ton cœur en si belle prison :
 Quoi que l'on dise & que l'on chante,
 Amour est de toute saison.

LXXXIIL

Rondéa.

MAUGRAI vo dan Madelène bigote-
 Aipré vo pa j'iré tōjor coran ,
 Quan je devroo dan lai made & lai crote,
 Dépeu lé pié me forai jeûqué dan.
 Je ne feu pa home qui se dégote ,
 Charchis fein vo lé caivarne & lé grote.
 Po vo caiché ; san'gaitre ni san botte ,
 Je vo feugroo tot au traivar dé chan ,
 Maugrai vo dan.

POU a ce anfin quai fau qu'on érigote-
 Lé brave jan qui vo son compliman ;
 Mai foi to fran , vo n'y antandé gote ,
 Ma ça bé moi qui feu en ignôçan ;
 Pranture que vo faite lai cagote ,
 Maugrai vo dan.

LXXXIV.

Expérience.

TRAVAILLE sans songer au gain,
Ne sois intéressé ni vain.
Aime , ne hais , ni ne dédaigne.
Sois sobre & gai ; bois de bon vin ;
Ta vie arrivée à sa fin ,
Aura valu plus qu'un long regne.

LXXXV.

Dialogue entre Frédon & moi , tiré de ce distique :

Quid levius pluma ? Flumen. Quid flumine ? Ventus.
Quid vento ? Mulier. Quid Muliere ? Nihil.

P. QUOI de plus léger que la plume ?

F. L'onde. P. Que l'onde ? F. L'air. P. Fort bien,
C'est parler en grivois qui fume.

Que l'air ? F. La femme. P. Qu'elle ? F. Rien.

LXXXVI.

Enigme.

FILLE d'un médecin (*) qui fit plus d'un métier ;
Je suis belle , très-belle , & plus que belle encore ;
Et depuis ma première aurore ,

(*) Perrault.

Je compte presque un siècle entier.

Un génie envieux de ma beauté parfaite ,
M'avoit, quand je naquis, masquée indignement :
Et comme quelque objet d'une laideur complete ,
Je me tenois cachée , & passois tristement
Mon premier âge au fond d'une sombre retraite.

Au grand plaisir enfin de ceux
Que mon funeste sort touchoit jusques aux larmes ,
Un plus puissant génie (*), ami du beau , comme eux ,
A fait tomber le masque , & dévoilé mes charmes.
O vous , dont la voix mène à l'immortalité ,
De mon libérateur chantez la bienfaisance !

Vous aurez pour écho la France ,
L'Europe , l'univers , & la postérité.

Le mot de l'énigme est la façade du Louvre.

LXXXVI.

*A mademoiselle DE POIX , fille de quatre-vingt-
quatre ans.*

AMANS des onze mille vierges ,
Vous êtes d'insensés mortels :
Avez-vous donc pour tant d'autels
Assez d'offrandes & des cierges ?
Dix pucelles en tout , de mes vœux épurés ,
Deviennent pour jamais les objets révévés ;
De Poix est la plus jeune , & fera ma Corine.

(*) Le marquis de Marigny.

Les neuf autres on les devine ,
A des vers si galans qu'elles m'ont inspirés.

LXXXVII.

Réponse de mademoiselle DE POIX,

Si par le berger Alexis (*)
J'atteins au point des neuf pucelles ,
Le front orné des lauriers d'Amasis ,
Je me croirois au-dessus d'elles.
Si , formant un tendre lien ,
Je bravois le tems qui nous mine ,
Je l'emporterois sur Corine ;
Son amant deviendrait le mien.
Mais l'incomparable Julie
Ne doit avoir aucun foudis ,
Mon fort est plus digne d'envie ;
Mon Ovide est mon Alexis.

LXXXVIII.

Sonnet sur le voyage que LOUIS XV fit à Saint-Denis , où LOUIS XIV ne voulut jamais aller de son vivant.

MONUMENS que l'Europe & la France révere ,
Simulacres sacrés sans chaleur & sans voix ,
Restes inanimés , images de nos rois ,

(*) Le berger Alexis , berger du Lignon.

Dont plus d'un mérita le nom de *notre pere*.

ET vous , urne où repose une cendre bien chere ,
Cendre visible encor sous le dais & la croix ,
A peine éteinte , hélas ! par les pleurs des François ,
Et qui disparoissant , combleriez leur misere.

BRONZE , marbre , vivez , tressaillez sous les yeux
D'un roi qui vient sur vous contempler ses aïeux ,
Dont à ses descendans il veut donner l'exemple !

RANIMEZ-VOUS au point de former des souhaits ;
Et quand ce prince aimé fera sorti du temple ,
Desirez comme nous , qu'il n'y rentre jamais !

LXXXIX.

*Adieux des marmottes à M. l'archevêque D'AM-
BRUN , nommé à l'archevêché de Lyon.*

ADIEU donc , monseigneur , bon soir & bonne nuit.

C'est un compliment des marmottes ;

Mais vous verrez par ce qui suit ,

Que nous ne sommes pas si sottes

Que l'on en fait courir le bruit.

Au rang de cardinal , & de primat des Gaules ,

L'envieux borne en vain le prix de vos travaux ;

Vous n'en resterez pas au *benedicat vos* ;

Préparez-vous encore à de plus nobles rôles.

Du fond de nos lits de repos ,

En rêve nous voyons tomber sur vos épaules ,

Et bien d'autres honneurs , & bien d'autres fardeaux.

Loin

Loin de nous , qu'aujourd'hui Rome ou Paris contemple
 Votre sagesse active , & vbs soins vigilans :
 Nous remplirons en paix nos destins nonchalans.
 Franchement , vous étiez de bien mauvais exemple ;
 Et pour nous , & pour nos enfans.

X C.

*Placet à M. MIREY , marchand de vin du roi ,
 & ancien échevin.*

PLAISE à monsieur Mirey , demain ;
 Ordonner qu'on porte où je loge ,
 Sur les neuf heures du matin ,
 Cinquante bouteilles de jauge ,
 Non vuides , mais pleines d'un vin
 Qui point aux autres ne déroge ,
 Et digne de sa noble main.
 Le dernier plaisoit au passage ;
 Il me mettoit sur le Thabor ;
 Mais il étoit , dont bien j'enrage ;
 Trop gaillard & trop jeune encor
 Pour un bonhomme de mon âge.

JE ne veux donc pour le présent ;
 Qu'un vin qui soit doux comme soie ;
 Loyal (*) , généreux , bienfaisant ,
 Comme celui qui me l'envoie.

(*) Il m'avoit fait le jour de l'an , la galanterie de
 m'envoyer un quartaut d'excellent vin blanc du clo

XCI.

Sonnet sur le siecle de LOUIS XV.

J'AI vu bien des guerriers descendre dans l'arene ,
Bien des rimeurs monter sur le double coupeau.
J'espérois voir mon siecle , en un concours si beau ,
S'honorer d'un poëte & d'un grand capitaine.

JE ne vois rien d'égal à Condé ni Turenne ,
A Moliere , à Corneille , à Racine , à Boileau ,
A celui qu'à Lulli dut envier Rameau (*) ;
Rien qui puisse approcher du divin La Fontaine.

ME voici toutefois au déclin de mes jours.
Mon quatorzieme lustre a terminé son cours ,
Et d'une part ni d'autre on ne voit rien éclore.

MAIS je ne me plains point ; j'ai vu mieux mille fois :
J'ai vu Louis , j'ai vu le modele des rois ,
Un prince aimant son peuple , & que son peuple adore.

de Montmorillon , qui avoit appartenu autrefois au
fameux Despréaux.

(*) Quinault.





ÉPIGRAMMES.

I.

EN France on fait , par un plaifant moyen ,
 Taire un auteur , quand d'écrits il affomme :
 Dans un fauteuil d'académicien ,
 Lui quarantieme on fait affeoir cet homme ;
 Lors il s'endort , & ne fait plus qu'un fomme :
 Plus n'en avez profe , ni madrigal :
 Au bel esprit ce fauteuil eft en fomme
 Ce qu'à l'amour eft le lit conjugal.

II.

A l'académie françoïfe.

GENS de tous états , de tout âge ,
 Ou bien , ou mal , ou non lettrés ,
 De cour , de ville , ou de village ,
 Caftorifés , caſqués , mitrés ,
 Meſſieurs les beaux esprits titrés ,
 Au diable ſoit la pétaudiere ,
 Où l'on dit à Nivelles , entrez ;
 Et *neſcio vos* , à Moliere.



III.

N'ASPIREZ plus au cercle des quarante ,
 Preux chevaliers , ni vous gentils prélats ;
 Si des lauriers la couronne vous tente ,
 Dans votre choix foyez plus délicats.
 Vanité folle en a pour tous états.
 Voyez ailleurs ; car , à ne vous rien taire ,
 De celle-ci l'éclat imaginaire ,
 A gens d'élite & de votre façon ,
 Va , comme iroit une mitre à V * * ,
 Ou le plumet à l'abbé Terraffon.

IV.

Triolet.

GRACE à monsieur l'abbé Ségui ,
 Messieurs , vous revoilà quarante.
 On dit que vous faites aussi
 Grace à monsieur l'abbé Ségui.
 Par la mort de je ne fais qui ,
 Vous n'étiez plus que neuf & trente ;
 Grace à monsieur l'abbé Ségui ,
 Messieurs , vous revoilà quarante.

V.

PRÈS d'Alaric , l'un des quarante ,
 V * * en son fauteuil assis ,
 Lui dit d'une voix arrogante :

Toi qui jamais rien n'écrivis ,
 Si tu vaux un , moi je vaux dix.
 Ce que vous dites pourroit être ,
 Répondit humblement le prêtre ;
 Du siecle je suis le rebut ;
 Mais le bon goût n'a qu'à renaitre ,
 Nous ferons alors but à but.

VI.

A la réception de M. SÉGUIER , avocat-général.

LA renommée eût à l'académie ,
 Sans les Séguier , deux fois fait son adieu :
 Ce fut d'abord , quand la parque ennemie
 Eut en Sorbonne exilé Richelieu ;
 Seulette , errante , & n'ayant feu , ni lieu ,
 Le trisaïeul la prit sous sa tutelle :
 C'étoit fait d'elle encor , si le neveu
 N'eût remplacé l'unique Fontenelle.

VII.

*Sur une place à l'académie françoise , accordée
 au concurrent de M. LA CONDAMINE ; quoi-
 que celui-ci se présentât sous des titres plus
 connus.*

LA CONDAMINE , aux trente-huit électeurs (*),
 Se présentoit muni de bons ouvrages.

(*) Il y avoit deux places vacantes.

Mais ses rivaux , munis de protecteurs ,
 Avoient d'emblée enarrhé les suffrages.
 On l'éconduit ; & pour raison , nos sages ,
 A l'aspirant donnent sa surdité (*) ,
 Dont celui-ci crie à l'absurdité ,
 Dit qu'ils ont tort , & prouve bien son dire.
 Mais quoi ! c'étoit un tort prémédité ;
 Des fourds on fait quelle espece est la pire.

V I I I.

ALIDOR court après le bonnet de docteur.
 Tout s'achete. Il est riche : il fera des merveilles.
 Mais ma foi , ce bonnet , n'en déplaît au payeur ,
 Sera diablement grand , s'il cache ses oreilles.

I X.

A quoi ressemble en un point ,
 Votre illustre compagnie ?
 Vous ne vous en doutez point ;
 Messieurs de l'académie :
 A la grande confrérie ,
 Plus grande à Paris qu'ailleurs.
 D'elle nos mauvais railleurs
 Font , d'un ton de petits-mâîtres ,
 Cent contes tous des meilleurs ;
 Puis finissent par en être.

(*) Il étoit profondément sourd ; mais est-ce une raison ?

X.

CRÉBILLON , Montesquieu , Fontenelle , Voltaire ,
 Séquestrez-vous d'un comité ,
 Dont vous interrompez , soit dit sans vous déplaire ,
 L'harmonie & l'égalité.
 D'abord après cette réforme ,
 Momus entre les pairs , installe à votre banc
 De Mouhy , L'Affichard , Cahuzac & Le Blanc ,
 Qui rendront la troupe uniforme.

XI.

*A M. DE LA FAYE , sur son remerciement à
 l'académie.*

En lieu d'honneur , où se fait à la ronde
 D'encens très-pur un louable trafic ,
 La Faye , on vient d'admirer ta faconde.
 Certe , elle y prime : & même le syndic (*) ,
 Bien que difert , est fait pic & repic.
 Mais en un point a failli ton langage ;
 C'est qu'il eût dû s'adresser au public ,
 Qui le premier te donna son suffrage.

XII.

LA CONDAMINE est aujourd'hui
 Reçu dans la troupe immortelle ;

(*) M. De la Motte , alors directeur.

Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.

Mais non muet ; tant pis pour elle. (a)

XIII.

EFFRONTÉMENT la mort avoit mis bas
Un immortel (c'étoit un des quarante) ;
Et malgré Roy , des gens ne trouvoient pas (b)
De jetonnier la place indifférente.
Un cavalier sur les rangs se présente :
Ensuite un prêtre , un franc abbé Cotin ,
Qui l'emporta tout d'emblée au scrutin.
Je le crois bien : tenez , belles nouvelles !
Pour lui le prêtre avoit une C.... ;
L'autre pour lui n'avoit que neuf pucelles.

(a) Cette épigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de la Condamine fit lui-même , & qu'il publia la veille de sa réception à l'académie françoise. Remarquable témérité du récipiendaire. La voici :

“ Apollon n'avoit plus que trente-huit apôtres ;
„ La Condamine entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.
„ Il est bien sourd , tant mieux pour lui ;
„ Mais non muet , & tant pis pour les autres. „

(b) Le poëte Roy déclamoit d'assez mauvaise foi contre les jetons , & crut tourner ces messieurs en dérision , en les nommant jetonniers.



XIV.

A M. l'abbé TRUBLET, à sa réception à l'académie.

L'ABBÉ Gédoyne, en galant glorieux,
Faisoit fanfare, & se vantoit sans cesse,
Ninon ayant dix-sept lustres & mieux,
D'en avoir eu la dernière caresse.
Le beau triomphe ! & la rare prouesse !
L'académie aujourd'hui de ses fleurs
A, cher abbé, couronné tes labeurs :
Ta gloire est bien à plus haut apogée !
Tu viens d'avoir les dernières faveurs
D'une Catin bien autrement âgée.

XV.

D'ARMAND la fille amaigrit chaque jour.
Surpris n'en fuis, ni ne le devons être :
Chez Apollon, tant qu'elle eut bouche à cour,
De beaux lauriers elle put se repaître.
Mais dès long-tems, hors de chez ce bon maître,
Le chardon sec est son mets contumier :
Elle a le fort qu'a tout enfant de P
Elle a mangé son pain blanc le premier.



XVI.

Épigramme d'un Suisse.

NOUS l'iêtre mieux que vous en crans esprits ,
 A Berne un jour me disoit un gros piffre.
 Monsieur Foultair l'iêtre un frippier d'écrits ,
 Lui savoir mieux fendre que faire un livre.
 Son beau trompet ne falloir pas mon fifre ;
 Ni vos quarante , Haller & Bernoulli ;
 Et par ma foi , de vos 40 en chiffre ,
 L'o n'être rien , & le 4 qu'un i.

XVII.

*A M. DE LA FAYE , en remerciement du conte
 de l'Enfant de neige , qu'il nous avoit en-
 voyé à ma femme & à moi.*

FRANC chevalier , expert en tout manège ,
 Urgande & moi , l'avons trouvé parfait :
 Onc ne fondra ce bel enfant de neige ;
 J'ai pour garant le beau feu qui l'a fait.
 Voilà pour l'œuvre. Un mot sur le bienfait.
 Graces tous deux rendons pour la copie.
 Pour ton loyer puisses-tu de t'amie ,
 Ayant le don d'amoureuse merci ,
 En tant user qu'elle merci t'en crie.
 Peste ! un beau don ce seroit celui-ci !

XVIII.

*Sur la nomination de CRÉBILLON à la censure
de la police.*

DIEU des vers , sous ton pavillon ,
Qu'on vogue bien à la male-heure !
Pour placer le grand Crébillon ,
Il faut que le gros Chérier meure (*).
Quelle place ! pour moi j'en pleure.
Examiner avec dégoût
Nos ragotons de bout en bout !
Du moins l'autre (en paix soit sa cendre !)
Approuvoit ou réprouvoit tout ,
Sans lire , ou sans y rien entendre.

XIX.

Sur le Bêlifaire , & l'Hilaire son singe.

CELUI-CI par son *Bêlifaire* ,
Croit *Télémaque* anéanti ;

(*) L'abbé Chérier n'étoit en tout qu'un gros réjou , qui n'avoit de bréviaire que la bouteille , & d'autre bénéfice que la censure de la police , dont il s'acquittoit comme du reste. On n'a de lui que les approbations des sottises sans nombre de son tems , sous le nom factice de *Passart*. A sa mort , ce bel emploi , bon pour ses pareils , fut donné au célèbre auteur de *Rhadamiste*.

Et celui-là que son *Hilaire*
 Vaut le *Virgile* travesti.
 Voilà l'Hélicon bien loti !
 Maçon de l'Encyclopédie ,
 Et vous l'homme à la parodie ,
 A bas trompette & flageolet !
 Que l'un reste à l'académie ,
 Et l'autre aille chez Nicolet.

X X.

Épigramme contre moi , en réponse à la précédente.

LE vieil auteur du cantique à Priape ,
 Le cœur contrit , s'en alloit à la Trape ,
 Pleurant le mal qu'il avoit fait jadis.
 Mais son curé lui dit : bon métromane ,
 C'est bien assez de ton *De profundis* ;
 Rassure-toi ; le Seigneur ne condamne
 Que les vers doux , faciles , arrondis ,
 Qui savent plaire à ce monde profane.
 Ce qui séduit , voilà ce qui nous damne :
 Les rimeurs durs vont tous en paradis.



X X I.

*Je trouvai cette épigramme digne de son auteur ,
& j'y répondis par celle-ci.*

VIEIL apprentif, foyez plus avifé
Une autre fois , & nous crîrons merveille !
Tirez plus juſte où vous aurez viſé ,
Ou du ſifflet vous aurez par l'oreille.
Jamais bévue a-t-elle été pareille ?
O le plus lourd de tous les étourdis !
Vous ſéparez les élus des maudits ;
Puis envoyez par deux arrêts notables ,
Votre ennemi Piron en paradis ,
Et votre ami V * * à tous les diables.

X X I I.

SUR le déni d'un éloge à Boindin (*) ;
Ne grondez pas le petit B. . .
Messieurs , ce n'eſt ſcrupule ni dédain ;
C'eſt qu'il en veut ſeulement à l'utile ,
Et qu'ici n'eſt à gagner croix ni pile.

(*) M. B. . . étant ſecrétaire de l'académie des belles-lettres , refuſa de faire l'éloge de Boindin , ſon confrere , qui avoit paſſé , pendant ſa vie , pour un eſprit-fort des plus déterminés. Comme M. de B. . . aſpiroit alors à une place de l'académie françoiſe , & qu'il pouvoit fort bien arriver qu'il ſuccédât à un pareil eſprit-fort , j'adreſſai cette épigramme à l'académie françoiſe.

Mais qu'un de vous vuide un peu le fauteuil ,
 Que l'œil baissé dévore son orgueil :
 De tout son cœur & sans cérémonie ,
 Vous le verrez encenser le cercueil ,
 Renfermât-il l'apôtre d'Uranie.

XXIII.

CHANTRES admis au temple de mémoire ,
 Comédiens campagnards ou royaux ,
 Rayez , biffez de votre répertoire
 Ces drames noirs , nouvellement éclos :
 Renvoyez-les à leur premier enclos ,
 Et quand & quand toute muse anglo-mane ,
 Qui de ce temple a fait un lieu profane.
 Tenez-vous en à nos illustres morts ,
 Sans plus aller gueuser à Druri-Lane ,
 Quand vous avez les clefs de nos trésors.

XXIV.

Beati pauperes.

UN pauvre here (*a*) , enfant de l'Hélicon ;
 Gissoit mourant , à peu près sur la paille ;
 Et pour payer casse ou catholicon ,
 Dans son coffret n'avoit denier ni maille.
 Un gros banquier regorgeant de mitraille (*b*),

(*a*) Piron.

(*b*) Samuel-Bernard.

En même tems étoit malade aussi :
Guérissez-moi ! s'écrioit celui-ci ,
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape ,
S'écrioit l'autre , en cas que j'en réchappe ,
Je vous promets au Pinde un beau loyer !

LA faculté vers ce lieu ne galope :
En l'autre parc elle aime à giboyer ;
Si que bientôt , de Vernage à Procope ,
D'Isez à Pouffe , & d'Atruc à Boyer ,
Depuis le cedre enfin jusqu'à l'hyssope ,
A son chevet , notre veau d'or eut tout.
L'art s'étala pour lui de bout en bout.
Le pauvret n'eut pour lui que la nature.
Qu'en advint-il ? Le pauvret est debout ,
Et le richard est dans la sépulture.

XXV.

DE Similor , à charge de revanche ,
Clinquant publie un éloge éloquent ,
Et Similor en mots dorés s'épanche
Sur l'éloquence & le goût de Clinquant ;
De quoi chacun rit & va se moquant.
Ils ont semé leur graine en terre ingrate ;
Des deux prôneurs la fatuité rate.
Tels au moulin , dans leurs démangeaisons ,
Un Martin frotte un autre qui le gratte :
Crotte & farcin demeurent aux grifons.



XXVI.

DEPUIS que notre Horace (*a*) & l'abbé Desfontaines
Sont descendus dans le tombeau ,
Le grand V... honore de sa haine ,
Polichinelle & le petit Rousseau (*b*).

XXVII.

Sur la tragédie de Gustave de M. DE LA H... (c) ,

SOUVENT qui refait , refait pis ,
Sémiramis , *Rome sauvée* ,
Mérope , *Oreste* , recrépis ,
Vins de la dernière cuvée !
Camarade , à vous la corvée !
J'ai laissé *Gustave* imparfait ;
Refaites mieux : mais gare un trait ,
Que vous & moi nous devons craindre ,
Messieurs ! criera quelque indiscret ,

(*a*) Le grand Rousseau.

(*b*) Le jeune Rousseau de Toulouse , auteur de la
parodie d'*Oreste* , qu'il fit jouer aux marionnettes.

(*c*) *Nota.* J'avois écrit cette épigramme derrière
un billet de comédie que j'avois donné à mon barbier ,
le jour de la première représentation du *Gustave* de
M. de la Harpe. Ce billet fut reçu à la porte , en sorte
que l'épigramme courut toute la salle avant la toile
levée.

Mœvius

• Mœvius gâta le portrait ;
 Bavius l'acheve de peindre ! (*)

(*) A la premiere représentation de la tragédie de *Gustave* de M. de la H. . . . , on écouta d'abord patiemment ; on continua par bâiller prodigieusement , & l'on finit par tourner le dos au théâtre fort indécemment. Lorsque l'acteur vint pour faire l'annonce , on cria : *Bon ou mauvais , rendez-nous Piron !* Fier d'être un pis-aller , j'adressai les vers suivans à M. de la H....

L'ESPRIT en écharpe
 Et le nez au vent ,
 Vas , cher de la H * * ,
 Et marche en avant ,
 Encore deux chûtes ,
 Quatre ou cinq culbutes ,
 Sont un passe-port
 Aux lieux où tu buttes.
 Malheur à qui dort !
 Renonçant au drame ,
 Laisse là la rame ,
 Revire de bord.
 Lourd , froid , sec & rogue ,
 D'écolier peu fort ,
 Deviens pédagogue.
 A travers , à tort ,
 Fais l'art poétique ;
 Il aura le fort
 D'un garde-boutique.

Double affront , d'accord ;
 Mais pique & repique ,
 Pouffe ta bourique ;
 Et fans autre effort ,
 Titre ni rubrique ,
 Te voilà d'abord
 Membre académique.

XXVIII.

CLÉMENT , laiffe aboyer la H. . .
 Qu'il se jacte , & déprime autrui :
 Qu'il taille , tranche , coupe , écharpe ,
 C'est à lui feul qu'il aura nui.
 Tes lecteurs excédés d'ennui ,
 Le méprisent autant qu'il s'aime :
 Que peut-on faire contre lui
 De pis que ce qu'il fait lui-même ?

XXIX.

A Clément , que Dijon vit naître ,
 La H. . . homme de haut fàvoir ,
Ex cathedra , prononce en maître
 Que fon efprit fent le terroir.
 La Seine eft un bel abreuvoir !
 Mais de plus d'un rare génie
 -Dijon n'eft pas moins la patrie.
 Pardon , Volnai , Beaune & Pomard !
 Le fin gourmet qui vous décrit
 Gobelottoit à Vaugirard.

X X X.

JE traduïsois en vers Aufone.
Laissons là d'inutiles soins :
En prose on traduit Suétone ;
Il ne valoit guere , il vaut moins.

X X X I.

*A l'auteur d'un discours d'éloquence , couronné à
l'académie.*

QUAND par cette piece éloquente ,
A la couronne tu parvins ,
Fût-ce au jugement des quarante ?
Fût-ce à celui des quinze.vingts ?

X X X I I.

Sur la suppression de l'écrit scandaleux (), qui a
remporté le prix de l'académie françoise en 1771.*

LA H. . . joyeux & chagrin ,
Vante & pleure sa destinée :
Il est couronné le matin ,
Et fouetté l'après-dinée.

(*) Éloge de Fénelon , par M. de la H. . .



XXXIII.

L'envieux Similor, conte épigrammatique & allégorique.

VAS, dit l'enfer au démon de l'envie,
 De Similor, le roi des beaux esprits,
 Ronger le cœur, empoisonner la vie,
 Et de ton fiel empester les écrits !
 Cela fut fait aussi-tôt qu'entrepris.
 De Similor l'esprit malin s'empare :
 En cent façons sa fureur se déclare.
 Pour spécifique, on cherche des calmans ;
 D'encens brûlé quelques jets de fumée ;
 Chançon flatteuse, & doux sons d'instrumens :
 Sur ce, du ciel tombe un nouvel Orphée,
 Soi-disant tel, & mieux que le premier.
 Même en son nom de guerre, ou de métier,
 Il s'appelloit monseigneur de la H. . .
 Mais de par Dieu, de par saint Polycarpe (a),
 De ce harpeur, & du roi le patron
 Milord (b) David a beau pincer sa harpe,
 Saül se meurt possédé du démon.

(a) Polycarpe, nom composé du latin *carpere*, carpo; recueillir, amasser, & du mot grec πολλά, multa. D'où est venu Polycarpe; en françois compilateur, copiste, plagiaire, &c.

(b) C'est ainsi que l'auteur inconnu d'une tragédie impie, intitulée *Saül*, appelle par une scandaleuse dénomination, le prophète-royal.

XXXIV.

SUR l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os ,
La mort tarde à frapper ferme ,
Crainte d'ébrécher sa faux.
Dès qu'il aura les yeux clos ,
Car , si faut-il qu'il y vienne ,
Adieu renom , bruit , & los ;
Le tems jouira de la sienne.

XXXV.

POUR voir *Gustave* , ou la *Métromanie* ,
Un mien ami comptant de bonne foi
Sur mes billets , on leur fit l'avanie
D'un refus sec. Il vint s'en plaindre à moi :
Vas , vas , lui dis-je , ami , console-toi ;
Par fois le mal cache un bien qu'on ignore.
Qu'aurois-tu vu ? Des vers de mince aloi ,
Et des acteurs d'aloï plus mince encore.

XXXVI.

QU'EST-CE qu'un poëte inventeur ?
Vivent les messieurs de la H. . . !
L'esprit de V. . . est le leur ;
Qu'est-ce qu'un poëte inventeur ?
Ne jouez plus , moderne auteur ,
De la lyre , mais de la harpe.

M ii)

Qu'est-ce qu'un poëte inventeur ?
Vivent les messieurs de la H...

XXXVII.

V... & son croupier la H...
Assiégeoient le fort d'Hélicon :
Les voyant sur la contrescarpe ,
Phœbus du haut de son balcon
Tire l'un & l'autre Python ,
D'un trait les perce à l'improvite.
Allez, dit-il, mourir au gîte !
Au Temple du goût , le premier
Court s'enfvelir au plus vite :
L'autre creve au fond du borbier.

XXXVIII.

Épitaphe d'un grammairien.

Ci gît maître Jobelin ,
Suppôt du pays latin ,
Juré piqueur de diphthongue ,
Endoctriné de tout point
Sur la virgule , le point ,
La syllabe breve & longue ;
Sur l'accent grave , l'aigu ,
Le circonflexe tortu ,
L'U voyelle & l'V consonne.
Ce genre qui le charma ,

Et dans lequel il prima ,
Fut sa passion mignonne :
Son huile il y consuma ;
Dans le cercle il s'enferma ,
Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne ;
Personne aussi ne l'aima.

XXXIX.

*Au sujet du premier opéra de Philidor & de Poin-
finet.*

SUR l'harmonie , au hasard l'un opine
En virtuose , & l'autre en turlupin.
Bravo ! dit l'un , vive la tranfalpine !
Et l'autre tient pour le goût cisalpin.
Bref , ce sont dits & contredits sans fin ;
Mais cependant dans une paix profonde ,
Un trio neutre , ami de tout le monde ,
Pêche en eau trouble , & tire de bel or.
Vous devinez ces messieurs à la ronde ,
C'est Poinfinet , Trial & Philidor (*).

(*) Directeur de l'opéra.



X L.

A la ville de Montpellier.

SECOURABLE mont des pucelles ,
Puissiez-vous long-tems prospérer !
Puissent de vos plantes nouvelles
Les vertus toujours opérer ,
Et ne jamais dégénérer ,
Comme la robe (*) mémorable ,
Qui fut un harnois honorable ,
Tant que Rabelais l'eut sur lui ;
Mais qui , par un fort déplorable ,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

X L I.

*L'abbé ****, à l'abbé Alary.*

POUR être au rang de tes égaux ,
Quand j'ose briguer les suffrages ,
Tu me dis combien peu je vaux ,
Et toujours tu me décourages.
Cependant les seuls avantages
Que tes titres ont sur les miens ,

(*) Cette robe de piece en piece , n'est plus devenue qu'un vaisseau de Thésée ; cependant c'est en sa premiere qualité , qu'à l'université de Montpellier il est d'usage à la réception d'un docteur , de la lui faire endosser.

C'est que l'on a vu mes ouvrages,
Et qu'on n'a jamais vu les tiens.

XLII.

POUR écrire & traiter à fonds
Les guerres grecques & romaines ,
Il falloit de grands capitaines ,
Des Césars & des Xénophons ,
Des Thucydides , des Polybes.
Pour écrire celles des fots ,
Aussi nous falloit-il des scribes
Non moindres que des R. . .
Mais par malheur , celui-ci passe
La borne prescrite à sa classe.
Il ment avec malignité ;
Et sa Dunciade française ,
Fausse , offensante , & sans gaîté ,
Est fort au-dessous de l'anglaise ,
Et plus loin de la vérité.

XLIII.

A Maupertuis , sur l'éloge funebre de M. MONTESQUIEU , qu'il lut à l'académie de Berlin.

Sur l'air de Joconde.

EST-CE donc là comme tu fais
Une oraïson funebre ?
Laisse l'éloquence aux profès ,

Et retourne à l'algebre :
 Je lis ton discours , & n'y voi
 Que la folie extrême ,
 De dire bien du mal de moi ,
 Et du bien de toi même.

X L I V.

Paul Piron , à Pierre Maupertuis ()*.

D'ÊTRE gai Paul a cent raisons pour une :
 Des gens de bien il est aimé , chéri ;

(*) L'académie françoise m'ayant fait la grace spéciale de me donner d'une voix unanime la place de M. l'archevêque de Sens , qui venoit de mourir sans que je l'eusse ni voulu , ni dû , ni osé la demander , un pieux & dévot académicien fit tenir charitablement en secret , à M. l'évêque de Mirepoix , la malheureuse *Ode à Priape* , que l'évêque alla sur-le-champ montrer au roi Il n'étoit pas décent qu'un auteur licentieux succédât à un archevêque. Aussi ma nomination fut-elle rejetée ; mais sa majesté en punissant l'auteur de cette ode , récompensa le repentir de l'avoir faite , qu'il témoignoît depuis plus de quarante ans , en me donnant une pension de 1000 liv. sur sa cassette Peu de tems après cet événement , M. de Montesquieu mourut ; Maupertuis prononça , & fit imprimer à Berlin l'éloge de cet illustre académicien , & il y inféra. sans nécessité , hors de propos , & dans la seule vue de me désobliger , la petite disgrâce que je venois d'essuyer , quoique je ne l'eusse point méritée , & encore moins que je me la fusse attirée. Je devois donc à Maupertuis des remerciemens ; & c'est là le sujet des trois épigrammes que j'ai faites pour ma justification.

Tous à l'envi plaignent son infortune.
 D'Olivet seul dans sa barbe en a ri.
 D'Achille enfin la pique a tout guéri (a).
 Paul toutefois n'est pas si gai qu'on pense :
 En France heureux , Paul est un peu mari
 Que Pierre , en Prusse , ait crié sa sentence.

X L V.

Contre le même (b).

TOISEZ le ciel , éminent Maupertuis ,
 Ou de Cybele applatissez la pomme ,
 Et jusqu'au centre y faites un pertuis ;
 Mais laissez là des biens , des maux la somme ;
 Ce long traité vous tue , & nous assomme.
 C'est double meurtre : abandonnez des soins
 Si mal-faisans : n'écrivez plus , bon-homme ;
 Lors nous aurons déjà deux maux de moins.

X L V I.

Contre le même.

AH , laisse en paix un pauvre scribe ,
 Qui ne pensa jamais à toi !

(a) Le roi. La lance d'Achille guérissoit seule les blessures qu'elle faisoit.

(b) Sur son second *Traité du bonheur* , ouvrage frivole & métaphysique , où ce grand philosophe conclut que la somme des maux l'emporte sur celle des biens.

Parle à l'auteur de *Diatribes*,
 Et lui cours sus, plutôt qu'à moi.
 Comment, tu peux demeurer coi,
 Lorsqu'en ta personne on indique
 Un sot, un fat, un hérétique
 Un polisson mis à *quia* ?
 Peut-être est-on peu véridique :
 Mais qui se tait, consent. Replique
A Monsieur Acakia (a).

X L V I I.

Sur l'air de Joconde.

UN pieux évêque a repris
 Et puni ma jeunesse.
 Mais le roi très-chrétien a pris
 Fitié de ma vieillesse.
 L'histoire n'en finiroit pas,
 En deux mots je l'acheve :
 La crosse m'avoit mit à bas,
 Le sceptre me relève (b).

(a) Ouvrage de M. de Voltaire, contre Maupertuis.

(b) Le roi venoit de m'accorder une pension annuelle de 1000 livres sur sa cassette, pour me dédommager de l'exclusion de l'académie.



XLVIII.

Ma dernière épigramme.

J'ACHEVE ici bas ma route :
C'étoit un vrai casse-cou.
J'y vis clair , je n'y vis goutte ;
J'y fus sage , j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage ,
Pour aller je ne fais où.
Adieu Piron , bon voyage !



CANTATES.

I.

L'amour & le sommeil.

SUR un lit de gazon dans le fond d'un bocage ,
Iris se délassoit du soin de ses troupeaux ,

Et sous un favorable ombrage

Goûtoit le frais & le repos.

SENSIBLES bergeres,

Qui fuyez l'amour ,

Craignez le séjour

Des lieux solitaires !

Le ramage des oiseaux ,

Les prés , les champs , la verdure ,

Le doux murmure des eaux ,

Touchent l'ame la plus dure.

SENSIBLES bergeres , &c.

SECONDES des zéphirs , Morphée & Cupidon

Voltigeoient à l'entour de l'aimable bergere.

L'un de son cœur approchoit son brandon ,

L'autre de ses pavots accabloit sa paupiere ,

Quand le dieu qui préside aux secrets des amours ,

Voyant Iris prête à se rendre ,

Apparut en songe à Lyfandre ,
Lui montra le bocage , & lui tint ce discours :

BERGER , tu dors , tandis que pour ta gloire ,
L'amour & le sommeil vont triompher d'Iris !

Viens , sois témoin d'une victoire
Dont je te réserve le prix !

POUR venir à bout d'une belle ,
Amans , suivez par-tout ses pas !
La rigueur s'éloigne enfin d'elle ,
Quand on ne s'en éloigne pas.

DANS la violence
De nos tendres feux ,
Point de nonchalance ,
Fuyons l'indolence ;
C'est la vigilance
Qui nous rend heureux.
Pour nous l'amour veille ,
Repos , loin d'ici !
Quand l'amant sommeille ,
Ce n'est pas merveille ,
Si l'amour s'endort aussi.

POUR venir à bout d'une belle , &c :

LYSANDRE que ranime une douce espérance ,
Vole aux lieux dont l'image a frappé ses esprits :

Il arrive , il y trouve Iris ,
Au moment précieux qu'elle étoit sans défense ;
De ses yeux le sommeil étoit déjà vainqueur :
L'amour avoit gagné son cœur ;

Le berger eut bientôt le reste en sa puissance.

DIEUX, auteurs d'un destin dont mon cœur est jaloux,

Favorisez le feu qui me dévore !

Sommeil , amour , unissez-vous ,

Pour me livrer la beauté que j'adore.

DÉJA son cœur est abattu ;

Mais son invincible vertu

Ne me permet jamais d'oser rien entreprendre.

Amour , amour , rends-le plus tendre !

Sommeil , viens lui fermer les yeux ,

Et tes pavots victorieux

Acheveront de me le rendre.

DÉJA son cœur est abattu , &c.

II.

Pan & Écho.

L'ONDE suspendoit son murmure ;

Les vents n'osoient d'un souffle agiter les roseaux :

Les oiseaux se taisoient , & toute la nature

Prêtoit silence à Pan qui proféroit ces mots :

Plaintive Écho , séchez vos larmes ,

Narcisse a dû perdre le jour.

Les dieux par son trépas devoient venger vos charmes :

Ne les obligez point à venger mon amour.

Écoutez mes soupirs. Qu'espérez-vous encore

Des manes impuissans que votre voix implore ?

Ah , laissez des cris superflus !

Pour

Pour un mortel ingrat que vous ne verrez plus,
Voulez-vous mépriser un dieu qui vous adore ?

ROULEZ, précipitez vos eaux !

Murmurez ; paisibles fontaines !

Volez zéphirs ! chantez oiseaux !

Egayez nos bois & nos plaines !

Que Flore embellisse nos champs ,

Qu'elle y répande l'alégresse.

Que tout , dans ces lieux ravissans ,

Inspire la douce tendresse !

ROULEZ, précipitez, &c.

RIEN ne peut de la nymphe adoucir la rigueur ;
Ce qui doit la charmer, est pour elle un supplice.

Elle n'aime que sa douleur ;

Et Narcisse au tombeau, son aimable Narcisse

Vit encore au fond de son cœur.

Le dieu presse ; elle fuit : ils volent : ils traversent

Les champs, les bois & les vallons.

La poussière s'élève & vole en tourbillons ,

Et sous leurs pas les épis se renversent.

Pan triomphe, & déjà la flamme dans les yeux ,

Il étend sur la nymphe un bras victorieux.

Mais hélas, quel objet funeste ,

Pour un amant qui touche au moment d'être heureux !

Écho n'est plus qu'un roc affreux ,

Et le son de sa voix est tout ce qui lui reste.

ROCHER, ah qu'il est doux

De vous conter sa peine !

La cruelle Climene
Est plus sourde que vous !
Quand au fond de ce bois
Je gémis sans contrainte ,
Je vous trouve une voix
Pour répondre à ma plainte.

ROCHER , ah , qu'il est doux , &c.

PAN tient son ingrate & l'appelle :
Écho , ma chere Écho ! La nymphe lui répond :
Il l'entend près de lui , sans se voir auprès d'elle.
Ce prodige étonnant l'afflige & le confond.

Enfin sa perte est trop certaine.
S'abandonnera-t-il à des cris douloureux ?

Non , dans les maux la plainte est vaine.
Il fait mieux se venger d'un fort si rigoureux.
Du jeu du chalumeau la douceur le soulage :
Ce plaisir calme un peu ses transports amoureux.

Son cœur en goûte enfin l'usage ,
Et du fier objet de ses vœux
Perd ainsi l'importune image.

UN berger guérit de l'amour ,
Par mille jeux doux & paisibles.
Bergeres , soyez insensibles ,
Je saurai bien l'être à mon tour.

THYRSIS n'espérant plus de plaire
Aux bergeres de son hameau ,
En jouant de son chalumeau ,
Chantoit assis sur la fougere :

UN berger guérit de l'amour ,

Par mille jeux doux & paisibles.
 Bergeres , foyez infensibles ,
 Je saurai bien l'être à mon tour.

I I I.

IDYLLE, mise en musique en 1718.

UN BERGER ET UNE BERGERE.

LA BERGERE *seule, au bord d'un ruisseau.*

UN prince aimé du ciel , va paroître à nos yeux :
 A son abord , tout rit dans la nature ;
 L'on ne découvre dans ces lieux
 Que des fleurs & de la verdure.

Remplissons notre sein des trésors du printems ,
 Que le myrte & la rose ornent ma chevelure ;
 Que Flore ajoute à ma parure
 Les plus aimables ornemens.

Ruisseau léger , qui fuis ta source ,
 Et qui sur ces cailloux roules en bondissant ,
 Pour unir sous mes yeux ton crystal innocent ,
 Laisse dormir tes eaux , & ralentis ta course !
 Ce n'est point mon amour qui te veut consulter :

Un nouveau soin doit m'agiter ,
 Plus digne que tu le secondes :
 Ruisseau , pour applanir tes ondes ,
 Daigne un moment les arrêter !
 RUISSEAU léger , &c.

LE BERGER, *la surprenant.*

Quel sujet important dans ces lieux vous arrête ?

Pourquoi ces fleurs ? pourquoi ces vains apprêts ?

Et quelle nouvelle conquête

Préparez-vous à vos attraits ?

Volage, épargnez ma foiblesse.

Vous allez trahir votre foi !

Vos yeux , dans tous les cœurs inspirant la tendresse ,

Daigneront-ils ne s'arrêter qu'à moi ?

L A B E R G E R E.

Jaloux berger , à sa juste colere

Que mon cœur amoureux ne peut-il obéir !

Quelle plainte osez-vous me faire ?

Ne puis-je donc songer à plaire ,

Que je ne songe à vous trahir ?

L E B E R G E R.

Ah , pardonnez à mes alarmes !

Belle bergere , hélas ! de quoi vous plaignez-vous ?

Un amour égal à vos charmes ,

Peut-il ne pas être jaloux ?

De toutes les graces de Flore

Je vois vos appas relevés :

Ne vous suffit-il pas que mon cœur vous adore ?

A qui voulez-vous plaire encore ,

Si ce n'est que pour moi que vous vous réservez ?

L A B E R G E R E.

Quand du dieu Pan la fête arrive ,

Que pour le sacrifice , au soin de se parer

Chaque bergere est attentive ,
Qui de vous peut en murmurer ?
Ici mon soin n'est pas moins juste ;
Le prince que nos cœurs placent au rang des dieux ,
Le royal appui de ces lieux ,
Les honore aujourd'hui de sa présence auguste.

L E B E R G E R.

Ah , c'est m'en dire assez ! ma tendresse en repos ,
A vous voir embellir , trouve un plaisir extrême :
Redoublez vos appas ; qu'ils brillent ; qu'on vous aime :
Dût leur éclat m'attirer cent rivaux ,
Je veux encor les embellir moi-même.

L A B E R G E R E.

Mélez plutôt les plus belles chansons
Au doux murmure de cette onde :
Du plus célèbre nom du monde
Faites retentir ces vallons ,
Et que l'écho cent fois réponde.

C H O E U R.

TANTÔT caressé des amours ,
Tantôt suivi de la victoire ,
Que Bourbon coule ses beaux jours
Dans les jeux , les ris & la gloire.

L E B E R G E R.

Tant que Mars ici bas répandit ses horreurs ,
Tant que du bruit de son tonnerre
Bellone épouvanta la terre ,

Son courage intrépide en brava les fureurs :

L A B E R G E R E.

Aujourd'hui , de la paix qui succede à la guerre ,
Sa sagesse en ces lieux fait sentir les douceurs.

T O U S D E U X E N S E M B L E.

PAR lui nos campagnes fleurissent ;

Nos bleds & nos raisins mûrissent :

La rigueur des saisons n'ose les outrager :

Que du lion l'ardente rage ,

Que la grêle , les vents , la tempête & l'orage

S'appréhendent à tout ravager :

Nos champs sous ce héros feront en assurance.

Touchés de sa vertu dans ce commun danger ,

Les dieux craindroient d'endommager

Des lieux qui sont sous sa puissance.

C H O E U R.

TANTÔT caressé des amours , &c.



 É G L O G U E.

LYSIS ET AMARILLE.

Au fond d'un vallon ténébreux ,
 Dont l'œil avec frayeur entrevoit les abîmes ,
 Coule un torrent superbe , où cent rochers affreux
 Semblent précipiter leurs cimes :
 Du pin , de l'if & du cyprès
 Le noir & lugubre feuillage
 Y conserve un ombrage épais.
 Mille oiseaux de mauvais présage
 Peuplent de ce désert les détours escarpés ;
 Et jamais d'aucun doux ramage
 Leurs échos n'ont été frappés.
 Là , jamais le berger , ami de l'indolence ,
 Ne s'alla délasser du soin de ses troupeaux :
 Sombres lieux , qu'un morne silence
 A plutôt dévoués à l'horreur qu'au repos.
 A mille ennuis secrets Amarille attentive ,
 Jusqu'au bord du torrent avoit conduit ses pas ,
 Et sous le creux d'un roc , assez près de la rive ,
 S'étoit assise , & soupiroit tout bas.
 Sa beauté , que du jour l'astre n'égalait pas ,
 De jour en jour étoit moins vive.
 De tes charmes touchans , sous un peu de pâleur ,
 La force sembloit abattue :

Mais dans cette aimable langueur ,
S'ils frappoient un peu moins la vue ,
Ils n'en alloient que mieux au cœur.
Conduit par un hasard , où l'amour dut se plaire ,
Sans dessein dans ces lieux , Lyfis fut entraîné ,
Il ne se croyoit pas si près de sa bergere :
Peut-être auroit-il fui , s'il l'eût imaginé.
Amarille , à ses feux autrefois favorable ,
Ne vouloit plus l'entendre ni le voir :
Il la croyoit inexorable ;
Et depuis quelques mois le berger misérable ,
De déserts en déserts , traînoit son désespoir ;
Tandis que la beauté qui caufoit son martyre ,
Avec facilité l'entendoit , le voyoit.

Plus triste qu'on ne sauroit dire ,
Mais plus heureux qu'il ne croyoit ,
Sur un tertre que l'eau venoit blanchir d'écume ,
Le berger étendu sans force & tout en pleurs ,
De son cœur en ces mots exhaloit l'amertume ,
Et se plaignoit ainsi de ses derniers malheurs.,

L Y S I S.

Non , non , n'espérons plus de fléchir Amarille !
Tout nous dit qu'il faut perdre un amour inutile :
Je n'en puis plus douter , l'inhumaine me fuit ;
Dans son cœur inconstant , mes rivaux m'ont détruit.
Tems heureux , où le mien étoit cher à l'ingrate ,
Ton souvenir en vain me rassure & me flatte !
Désespéré , percé des plus sensibles coups ,

J'ai prié, j'ai pleuré cent fois à ses genoux :
Je n'ai que trop porté ma douleur à sa vue ;
La perfide en triomphe , au lieu d'en être émue ,
Au trop heureux Daphnis qu'elle préfère à moi ,
Elle atteste mes pleurs pour lui prouver sa foi.
Vous, Amarille, à qui tous mes vœux s'alloient rendre
Vous pour qui tout mon sang eût voulu se répandre ,
Qui malgré mes sermens , avec un ton si doux ,
Ne pouviez vous lasser de dire : m'aimez-vous ?
Vous me trahissez ! vous ! Revers affreux , terrible !
Coup cruel , que jamais je n'aurois cru possible !
Amarille infidelle ; & mon malheureux cœur ,
Toujours tel qu'il étoit dans mon premier bonheur !
Elle me hait ! & moi , je l'idolâtre encore.
Ah du moins , qu'à jamais la barbare l'ignore !
S'il faut que mon amour survive à mon espoir ,
Aimons-la : mourons-en ; mais mourons sans la voir.
Je reste ici : j'y vis ; j'y meurs. Lieux solitaires ,
De mes derniers soupirs soyez dépositaires !
Je ne retourne plus en de funestes lieux ,
Où tout blesse mon cœur , où tout choque mes yeux.
Pâturages , bercail , troupeaux , que tout périsse !
Brebis , moutons , agneaux , que le loup vous ravisse !
Errez ou non ! soyez recouvrés ou perdus !
Amarille me hait : je ne vous aime plus.
Toi , musette , sur qui , dans un fort plus tranquille ,
J'ai tant de fois chanté le beau nom d'Amarille ,
Tu ne peux plus calmer un ennui dévorant ;

Adieu , je t'abandonne aux eaux de ce torrent.
 Si quelque amant heureux te retirant des ondes ,
 Veut , chantant son bonheur , qu'à sa voix tu répondes ;
 Ne rends qu'un son plaintif , & chante malgré lui
 Le malheur qui de moi te sépare aujourd'hui.

(*Il la jette.*)

Mais quoi ! qui me retient dans ma douleur extrême ?
 Ne me puis-je , après toi , précipiter moi-même ?
 Destin , dont la rigueur se plaît à m'outrager ,
 Sois satisfait !

A M A R I L L E.

Lysis ! arrêtez , ô berger !

Lysis , tournez les yeux ! voyez qui vous appelle.

L Y S I S.

Dieux , quelle voix ! que vois-je ? Amarille.

A M A R I L L E.

Oui , c'est elle :

Celle dont les rigueurs vous ont tant fait souffrir.

Vous m'aimiez : ah , berger , où couriez-vous ?

L Y S I S.

Mourir.

Craignez-vous de mes maux que je ne me délivre ?

A M A R I L L E.

Et moi berger , & moi j'étois prête à vous fuivre !

Ou cédez à l'effort de mes tremblantes mains ,

Ou je vais de la mort vous montrer les chemins.

L Y S I S.

Caché dans quelque endroit , Daphnis peut vous entendre.

A M A R I L L E.

Que n'ai-je fu plus tôt ce que je viens d'apprendre ?
Ne m'embarraſſez point de vos ſoupçons jaloux :
En me les attirant , j'ai plus ſouffert que vous.
Vous doutiez de ma foi : je doutois de la vôtre.
Mais enfin c'eſt aſſez s'affliger l'un & l'autre :
Vous m'aimez , & je ſuis au comble de mes vœux.
Vivez , ſoyez conſtant , & nous ſerons heureux.
Malgré tout ce qui peut bleſſer votre mémoire ,
N'héſitez pas , Lyſis , un moment à me croire :
Aimez. Pour vous mon cœur ſe fait la même loi :
Si je ne vous aimois , vous dirois-je , aimez-moi ?

L Y S I S.

Je demeure interdit ; tant de bonheurs m'étonnent.
Ne ſeroit-ce qu'un ſonge où mes ſens ſ'abandonnent ?
Quelque démon flatteur me viendrait-il charmer ?
Amarille ! eſt-ce vous qui me parlez d'aimer ?
Eſt-ce vous que j'entends ? Vous , dont la perfidie
Me faiſoit tout à l'heure attenter à ma vie ?
Vous dont les yeux cruels , & fiers de mes douleurs ,
Sans pitié tant de fois ont vu couler mes pleurs !
Des plus tendres diſcours votre bouche eſt capable !
Dieux ! ne m'abuzez point ; d'une haine implacable ,
Le cœur à tant d'amour peut-il paſſer d'abord ?
Ou bien ne voudrait-on que retarder ma mort ?

A M A R I L L E.

Non , vivez ; il est tems que vos alarmes cessent ,
Puisqu'à vos yeux enfin mes sentimens paroissent.
Hélas ! si quelquefois je les ai déguifés ,
C'est quand de moi vos feux ont paru méprisés.
Mais quoi , de faux avis avoient séduit mon ame.
On disoit qu'en secret vous trahissiez ma flamme ;
Que secondé de vous , votre pere inhumain
A la riche Chloé réservait votre main.
De quelque désespoir dont ce coup m'eût saisie ,
Un courageux dépit cacha ma jalousie :
Je dévorai des pleurs , dont le trop juste cours
Vouloit noyer des yeux qui vous cherchoient toujours.
J'ai plus fait : pour braver des démarches perfides ,
J'ai du berger Daphnis flatté les feux timides ;
J'affectois près de moi de l'avoir en tous lieux ;
Et sur-tout je voulois que ce fût à vos yeux.
Attend-on d'un amant la retraite outrageante ?
Mon orgueil en vouloit faire accuser l'amante.
Mes yeux de votre faute eussent dû s'assurer ;
Mais que l'amour est prompt à se désespérer !
Cet amour alarmé , qui , malgré ma tendresse ,
Vous fait encore ici douter de ma promesse ,
Ce même amour qui fait votre incrédulité ,
Me fit croire aussi-tôt votre infidélité.
Vous accusant ainsi du plus grand des parjures ,
Tous vos soins les plus doux étoient autant d'injures ;
Et me croyant l'objet d'un amour imposteur ,

Vos soupirs , vos sermens , tout me faisoit horreur.
Le coupable lui seul , séparé de son crime ,
Conservoit mon amour , en perdant mon estime ;
Ma foible inimitié , dont j'implorois l'appui ,
Tomboit sur ma rivale , & s'éloignoit de lui.
Que sera-ce à présent que je le fais fidelle ?
Que c'est moi seule , moi , qui suis la criminelle ?

AMARILLE à ces mots , sans plus rien ménager ,
Donne un libre effor à sa flamme ;
Et se laissant aller dans les bras du berger ,
Se livre aux transports de son ame.
A cet emportement tout-à-coup ralenti ,
Succede une douce foiblesse ,
Et dans son œil appesanti
Regnent la volupté , l'amour & la tendresse.
Pour la premiere fois , dans ce triste séjour ,
Les dieux de Cythere accoururent ;
Les jeux rians formoient leur cour ,
Et de tous les lieux d'alentour ,
L'horreur , à leur aspect , & l'effroi disparurent.
La mourante Amarille , au jour
Souffre qu'on expose ses charmes ;
Mais la sévérité fut bientôt de retour.
La bergere sentit renaître des alarmes.
Elle prie : on est sourd ; il tombe quelques larmes :
La pudeur & l'amant l'emportent tour à tour.
Enfin quand la vertu veut reprendre les armes ,
Lysis avoit déjà couronné son amour.

Elle en voulut gémir : mais des plus doux plaisirs
Tous ses sens devenant la proie ,
La douleur chercha des soupirs ,
Qu'il fallut céder à la joie.

R O M A N C E.

Tout est bien comme il est.

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux.*

Au gré du sexe charmant ,
L'amour cherchoit un remède
Contre l'ennui qui possède
L'amante , loin de l'amant.
Dans ce dessein l'on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la nature
Fabrique le genre humain.

La carte de Cupidon
Met cette forge divine
Sous une aimable colline ,
Où croit le plus fin coton :
Deux jolis piliers d'ivoire ,
De l'ébene & du corail ,
Du sacré laboratoire
Ornent le petit portail.
Les jeux & les ris badins ,

Par qui la flamme s'allume ,
Volent autour de l'enclume ,
Que bat le dieu des jardins.
Du cyclope infatigable ,
Le marteau va jour & nuit ;
Et par un art admirable ,
Frappe sans faire de bruit.

LORSQU'A grands coups répétés ,
Le fer est battu de reste ,
Un charme doux & céleste
Se répand de tous côtés.
La nature prompte & sage ,
Qui , de la part du destin ,
Préside sur tout l'ouvrage ,
Y met la dernière main.

LE fils de Vénus entra
Jusqu'au fond du sanctuaire ,
Où le mortel téméraire
De ses jours ne pénétra.
Les forgerons de Cythère
Reçurent leur souverain ,
Comme l'on reçoit sa mère
Dans les forges de Vulcain.

BONJOUR bel enfant , bonjour ;
Dans ces lieux dont je dispose ,
Puis-je pour vous quelque chose ?
Dit la nature à l'amour.
Le dieu répond : je desiré ,

Sans différer un instant ,
 Aux belles de mon empire ,
 Rendre un service important.

QUE l'homme puisse à son gré
 Se dessaisir en main sûre ,
 Du présent que la nature
 A mon culte a consacré.
 Faites si bien votre compte ,
 Que tournant sur une vis ,
 Ce beau présent se démonte ,
 Et se mette à rémotis.

NATURE ayant la leçon ,
 Cupidon prit congé d'elle ;
 Et sur le nouveau modele ,
 L'homme est formé de façon
 Que le plus solide immeuble
 Des amans & des époux ,
 Déformais devient un meuble
 Le plus mobile de tous.

MAIS tel étoit l'art divin ,
 Que si l'affaire alongée ,
 N'étoit à son apogée ,
 On tournoit la vis en vain.
 L'envoi ne pouvoit se faire ,
 Que l'amour de son cachet ,
 Et du grand sceau de Cythere ,
 N'eût bien scellé le paquet.

L'HOMME étant ainsi formé ,

Le beau sexe en patience ,
Du nôtre enduroit l'absence ,
Et n'en fut plus alarmé.
De ce qui rend infidelle ,
L'absent ne fut plus porteur :
Et toujours avec la belle ,
Marchoit le consolateur.

CHACUNE de se munir ;
Basque de courir sans cesse ;
Beaux paquets à leur adresse ,
D'aller & de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi ;
La touriere , ni le Suisse ,
N'eurent jamais tant d'emploi.

L'ÉPOUX sortant de chez soi ,
Laissoit à sa chere épouse ,
Nouvelle encore & jalouse ,
Cet otage de sa foi.
Le passe-tems des fillettes ,
Grace au consolant hochet ,
Quand elles étoient seulettes ,
Ne souffroit aucun déchet.

Vous noterez qu'à ce jeu ,
Outre que celui qu'on tronque ,
Ne trouve profit quelconque ,
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espee

Ne se laissoit pas sans peur :
Mais est-il rien qu'on ne laisse
Où l'on a laissé son cœur ?

Aussi plus d'un accident ,
Et plus d'un tour de friponne ,
Fit d'une action si bonne
Repentir l'homme imprudent.
Chaque jour la négligence ,
Ou l'appétit déréglé ,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque amant démeublé.

Le beau rameau d'olivier ,
Qui fait la paix du ménage ,
Est par un mari volage ,
Prêté pour un jour entier.
Le soir , hymen le réclame :
La nuit il ne revient pas ,
Du mari près de sa femme ,
Figurez-vous l'embarras.

Par mégarde , une autre fois ,
Une agnès au lieu du vôtre ,
Vous en renvoyoit un autre ,
Où vous perdiez deux sur trois.
Et bienheureux ceux qui furent
En ravoit encore un tiers !
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affût de ce butin ,

Une mere de famille ,
Dans le coffre de sa fille ;
Furetoit soir & matin.
La prude mal assistée ,
Dans ses besoins importuns ;
De la belle accréditée
Escamotoit les emprunts.

Le vieux jaloux désolé ,
Ne fermant plus la prunelle ,
Quelquefois dans la ruelle
Trouvoit le drôle isolé ;
Alors , ne vous en déplaise ;
L'impitoyable vieillard ,
Sans scandale , & tout à l'aise ;
Vous faisoit un Abailard.

A son galant éperdu ,
La dame avec un sourire ,
En étoit quitte pour dire ,
Mon ami , je l'ai perdu.
Aussi-tôt affiche énorme.
Par son nom tout s'y nommoit :
Même on y gravoit la forme
Du bijou qu'on réclamoit.

Que dirons-nous du chagrin ,
Et de la rumeur affreuse ,
Que d'une grande emprunteuse
Causa le trépas soudain ?
Les commissaires posèrent

Le scellé sur ses effets :
Et sous le scellé restèrent
Trente ou quarante paquets.

MESSIEURS les intéressés ,
Privés de tout exercice ,
Des longueurs de la justice
Furent fort embarrassés ;
Sur-tout ceux que la décence ,
Et l'honneur de leur état ,
Réduisoit à l'impuissance
D'oser faire aucun éclat.

LE cavalier effronté ,
Se plaint tout haut qu'on le vexé ;
En fait juge le beau sexe ,
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'acheve :
Nouvelle opposition ;
Enfin le scellé se leve ,
L'on fait exhibition.

PERSONNE , à la vérité ,
N'y sauroit trouver à mordre.
La défunte avoit de l'ordre ;
Tout est bien étiqueté.
Gens de cour , & gens d'affaires ,
Gens de robe & gens de rien ,
Abbés & révérends peres ,
Chacun retrouva le sien.

AUSSI n'est-ce rien au prix

De ce qu'une Messaline
Entreprit, à la ruine
De l'empire de Cypris.
Chez elle étoient en fourrière,
Effets rares & communs :
Elle étoit la trésorière
De la caisse des emprunts.

UN beau matin, haut-le-pié !
A son comptoir elle manque ;
Madame emporte la banque,
Et fait raffe sans pitié.
Amour & galanterie
N'eurent bientôt qu'à déchoir ;
C'étoit une loterie,
Vingt billets blancs pour un noir.

CUPIDON sentit l'abus.
Pour en prévenir la suite ,
Le dieu revola bien vite
Vers la forge de Vénus :
S'en remit à la nature ,
De leur commun intérêt :
D'où nous devons tous conclure
Que tout est bien comme il est.



CHANSONS.

I.

Air de la marc' e des Janissaires.

ASTRUC, avec Chirac,
 Vient de vuider son sac,
 Des raisons *ab hoc & ab hac*,
 Pour me prouver en grec,
 Qu'en moi la nature est à sec;
 Je leur ferme le bec :
 Je fais dans un pignic,
 Passer par l'alambic
 Six pintes ric à-ric;
Et toujours dans l'amoureux choc
La victoire m'est hoc.
 Bon buveur & bon cœq,
 Est-ce être si caduc ?
 Chirac est donc, ainsi qu'Astruc,
 Un oiseau de saint Luc.



II.

Air de la Frelan.

VIVE notre vénérable abbé
Qui siege à table mieux qu'au jubé !
Le service étoit ma foi bien tombé :
Sans lui, le réfectoire étoit flambé.
Son devancier parloit latin :
Celui-ci se connoît en vin ;
C'est un bon vivant ,
Nargue du savant !
Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent
Souvent.

Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant
L'abbé, le moine, le frere servant,
N'observent le silence qu'en buvant.
Jamais de carême, ni d'avent :
L'abbé les a mis hors du couvent.
Dans ce bel institut de son estoc,
Chacun de nous vit ferme comme un roc :
Pas un de son froc
Ne feroit le troc ,
Pour tout l'or du monde en bloc :
Tic toc , chic choc , cric croc !
Chantons , frere Roc ,
En vidant ce broc.

VIVE notre vénérable abbé,
 Qui siege à table mieux qu'au jubé !
 Le service étoit ma foi bien tombé :
 Sans lui, le réfectoire étoit flambé.

III.

Air : De l'ouverture de Bellérophon.

PRENDS ton froc,
 Ton sac & ton broc ;
 Sus ! frere Roc,
 Vas faire le pieux escroc.
 Dans le dortoir,
 Tout est, ce soir,
 Au désespoir ;
 Il y faut pourvoir ;
 C'est ton devoir.
 J'ai voulu voir
 Notre réservoir ;
 J'ai visité la cave & le faloir.
 Tout le salé
 S'en est allé,
 Est avalé ;
 Le vin de Condrieu
 Nous dit adieu.
 Pere Matthieu
 Blasphème, au lieu
 De prier Dieu.

Si ton retour n'est prompt ,
 Tous nos moines se damneront.
 Prends ton minois
 Humble & courtois ,
 Ta douceuse voix ,
 Et le cordon de saint François.
 Le sexe , plein de charité
 Pour la communauté ,
 Fournira de quoi mettre au pot.
 Tends à propos ton esquipot ;
 L'affaire est de ton tripot ;
 Mais sois fidele au dépôt.
 Le diable
 Étrangleroit
 Qui rogneroit
 Notre prébende respectable.
 Vas , reviens ,
 Et te souviens ,
 Qu'un bon frere quêteur vaut mieux que cent gardiens.

I V.

Portrait du diable. ()*

Il a la peau d'un rôti qui brûle ,
 Le front cornu ,

(*) Ce couplet qui est excellent , est le seul que nous ayons cru devoir conserver d'une vingtaine de couplets que Piron avoit composés , pour parodier le

Le nez fait comme une virgule ,
 Le pied crochu ;
 Le fuseau dont filoit Hercule ,
 Noir & tortu ;
 Et pour comble de ridicule ,
 La queue au cu.

V.

*La commerçante. Sur l'air de la béquille du pere
 Barnaba.*

SUR les vaisseaux d'amour ,
 Commerçante gentille ,
 Thérèse mit un jour
 Ses gants en pacotille :
 Hélas , la pauvre fille !
 Pour tout gain n'attrapa
 Qu'un grand coup de béquille
 Du pere Barnaba !

VI.

Sur l'air : *Des gris vêtus.*

DE Chryfogon (*)
 Chantons l'organe.

premier chant du poëme du *Paradis perdu* [de Mil-
 ton.

(*) Boindin.

Quel heureux poumon ,
Quand il condamne
Voltaire , Piron ,
Et Crébillon !
Pour le jargon
Voltaire est bon ,
Mais n'est , dit-il , au fond qu'un plagiaire ;
Piron , Pradon ,
Tous les deux font la paire ;
Pour Crébillon ,
Ce n'est qu'un prête-nom.
Là-dessus le café chamaille ;
On raisonne , & Chryfogon braille :
Tout fuit à la force du ton.
De Chryfogon
Chantons l'organe
Et le poumon !
Que sert la voix d'un Salomon ;
Couverte des cris d'un âne ?
Ainsi , foible ou non ,
Cédez , sinon
Sa poitrine , comme un canon ,
Vous décharge du galbanon.
De Chryfogon
Chantons l'organe
Et le poumon.

VII.

Sur l'air de *Cahin - caha*.

DANS ma jeunesse ,
 Cythere fut la cour ,
 Où je fis mon séjour :
 Sur l'échelle d'amour
 Je montois nuit & jour ,
 Et remontois fans cesse.
 Aujourd'hui , ce n'est plus cela.
 Sérieux & grave ,
 Du régime esclave ,
 Je lis *Boerhave* ,
 Descends dans ma cave ,
 Et remonte cahin - caha ,
 Et remonte cahin - caha.

VIII.

Sur l'air : *Comment faire* :

LES Saumaises , les Cafaubons ,
 Ne font que de petits garçons ,
 Auprès du bonhomme Grégoire :
 Lui seul il en fait plus que tous.
 Que fait-il ? me demandez-vous ;
 Il fait boire.



IX.

Triolet.

LE joli jour de saint Michel
Fut un des beaux jours de ma vie,
Que soit à jamais solemnel
Le joli jour de saint Michel !
A genoux devant son autel ,
Depuis douze jours je m'écrie :
Le joli jour de saint Michel
Fut un des beaux jours de ma vie.

CE jour il me tomba du ciel
Douze pintes de Malvoisie :
Un rare & joli casuel ,
Ce jour là me tomba du ciel.
Mon palais trouvoit bien cruel
De ne savourer que du Brie :
Ce jour , il me tomba du ciel
Douze pintes de Malvoisie.

Du Cap aux rives d'Archangel ,
De la Chine à la Virginie ,
Il ne croit que du vin tel quel ,
Du Cap aux rives d'Archangel.
Du Tage même à l'Archipel ,
Trouvez-moi table mieux fournie ,
Du Cap aux rives d'Archangel ,
De la Chine à la Virginie.

VIVE & plus suave que miel ,

Du goût elle passe au génie :
 Voltaire ne boit rien de tel ,
 Vive & plus suave que miel :
 Aussi n'est-il qu'un arc-en-ciel ,
 Et je suis étoile accomplie ;
 Vive & plus suave que miel ,
 Du goût elle passe au génie.

MUET , triste & matériel ,
 Me voilà redevenu pie :
 J'étois un Bourguignon sans sei ,
 Muet , triste , & matériel :
 Le piot , baume universel ,
 De pie est l'étymologie.
 Muet , triste & matériel ,
 Me voilà redevenu pie.

IL me venoit du bel hôtel ,
 Que la France vous édifie :
 En fussiez-vous l'hôte éternel ,
 De ce noble & superbe hôtel !
 En tstyle simple & naturel ,
 Monseigneur , je vous remercie.
 Le joli jour de saint Michel ,
 Fut un des beaux jours de ma vie.

X.

Sur l'air : *Le joli jeu d'amour*.

AH , le joli séjour !
 Prince de Visapour ,

Vous ne l'auriez pas , pour
Toute l'Inde.
Dans le même enclos ,
Se trouve Paphos ,
L'isle de Naxos ,
Et le Pinde.
Ah , le joli séjour , &c.

XI.

Air à boire.

AMOUR , adieu pour la dernière fois !
Que Bacchus avec toi partage la victoire :
La moitié de ma vie a coulé sous tes loix ;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrais m'arrêter en vain ;
Nargue d'Iris & de ses charmes !
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes ;
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

XII.

Sur l'air : *Amant , votre bonheur.*

VÉNUS a moins d'attraits
Que celle qui m'enchanté ,
Le printems est moins frais ,
L'aurore moins brillante :
Que sa chaîne est charmante ?
Mais comment l'engager ?

L'onde est moins inconstante ,
Et le vent moins léger.

L'AMANT le plus parfait
N'a point de privilege ;
Qu'il soit jeune & bien fait ,
Que sans cesse il l'assiege ,
Mérite , ni manège
N'ont pu la réformer :
Comment la fixerai-je ,
Moi qui ne fais qu'aimer ?

N'IMPORTE ; mon amour
Va l'attendre au passage ;
Et si du sien un jour
J'obtiens le moindre gage ,
D'un siècle d'esclavage
J'aurai reçu le prix ;
Et c'est sur la volage
Toujours autant de pris.

XIII.

Air tendre.

DANS quelle ennuyeuse indolence
Ai-je vécu jusqu'à ce jour !
Ah ! la plus douce indifférence
Vaut-elle le plus triste amour ?
Non , dussé-je essuyer les rigueurs de Sylvie ,
L'ingrat e aura su m'enflammer.

Je

Je lui dois le plaisir d'aimer :

Je l'aimerai toute ma vie.

XIV.

Air : Jupin de grand matin.

CE petit air badin ,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein :

Tout ce train

Me lasse à la fin :

De dessus mon sein

Retirez cette main.

Que fait l'autre à mes pieds ?

Vous essayez

De passer le genou :

Êtes-vous fou ?

Voulez-vous bien finir ,

Et vous tenir ?

Il arrivera , monsieur ,

Un malheur.

Ah , c'est trop s'oublier !

Je vais crier :

Tout me manque à la fois ;

Et force , & voix . . .

En entrant , avez-vous

Tiré du moins sur nous ,

Les verroux ?

XV.

Chançon à PIBRAC, chez qui le poëte CAHUZAC étoit dans les remedes, & remettoit le paiement sur le produit de la tragédie de Warwick, dont on faisoit alors les répétitions

Sur l'air : *D'Astruc avec Chirac.*

LE pauvre Cahuzac (a),
 N'eut jamais, cher Pibrac,
 Malle, valise, ni biffac :
 Tu prends soin d'un blanc bec
 Qui ne paiera jamais qu'avec
 Une salamalec.
 En dépit du public,
 Rimer est son trafic :
 Il te legue *Warwick*.
Warwick se donne à la saint Roch (b) :
 Mais peut du premier choc
 Tomber, & suivre au croc

(a) La première pièce de vers qu'il publia en arrivant de sa province, est intitulée : *Adieu aux muses*. Il y parle de moi avec un grand mépris.

(b) Il se donna en effet ce jour-là, pour la première & dernière fois.

Des Francs le premier duc (*),
Et deux mois avant la saint Luc,
Voilà le legs caduc.

XVI.

Chanson de société.

Air : *De la calotte.*

CÉLÉBRONS notre hôtesse ,
Chez qui les plaisirs , les ris & les jeux ,
Loin de la sombre sagesse ,
Semblent être chez eux.
Loin d'elle la tendresse ,
Qui tient de la tristesse !
D'un ami sans calotte ,
La follette diroit du mirlirot :
Des grelots , & la marotte
Seront seuls de l'écot.

Cher ami , qui vas
A tes repas ,
Si tu fais cas
De tes appas ,
Ne manque pas
D'avoir des rats :
Tu lui plairas.

(*) *Pharomond* , première tragédie de cet auteur ,
qui n'eut qu'une ou deux représentations.

Célébrons notre hôtesse ,
 Chez qui les plaisirs , les ris & les jeux ,
 Loin de la sombre sagesse ,
 Semblent être chez eux.

XVII.

*Bouquet à M. le comte DE S. F. pour le jour
 de sa fête.*

Sur l'air : *Des Triolets.*

CÉLÉBRONS la fête aujourd'hui
 Du bon saint que tout le monde aime !
 De notre unique & cher appui
 Célébrons la fête aujourd'hui.
 Le verre à la main , devant lui ,
 Lui versant rasade à lui-même ,
 Célébrons la fête aujourd'hui
 Du bon saint que tout le monde aime.

C'EST là vraiment un bienheureux ,
 Digne qu'on le fête à la ronde ;
 Il est l'objet de tous les vœux ;
 C'est là vraiment un bienheureux :
 Pour niche , content & joyeux ,
 Il a le cœur de tout le monde ;
 C'est là vraiment un bienheureux ,
 Digne qu'on le fête à la ronde.

AUSSI-TÔT que vous l'invoquez ,
 Il fait miracles par centaines ;
 D'aide jamais vous ne manquez ,

Aussi-tôt que vous l'invoquez :
Et non pas ces saints requinqués ,
Qui vous font faire des neuvaines.
Aussi-tôt que vous l'invoquez ,
Il fait miracles par centaines.

DE bien des maux le saint guérit ,
Et sur-tout de l'indifférence ;
Belles , qu'il aime & qu'il chérit ,
Le saint de bien des maux guérit.
Élevez vers lui votre esprit :
Vous en ferez l'expérience.
Le saint de bien des maux guérit ,
Et sur-tout de l'indifférence.

XVIII.

A madame DE TENCIN (a).

Sur l'air : *Laissez paître vos bêtes.*

BERGERE, ta houlette (b)
De tes bêtes fait le bonheur :
De Circé la baguette
Lui fit bien moins d'honneur.

(a) Madame de Tencin appelloit ses bêtes, les beaux-esprits qui dînoient chez elle deux fois la semaine.

(b) Ce couplet fut mis sur un écran, où la dame étoit représentée en bergere, conduisant pour troupeau, son cercle de beaux-esprits, qui sur ses pas alloient paître au sacré vallon.

On fait le mal qu'elle en faisoit.
 En bête, quand il lui plaisoit,
 L'homme elle métamorphosoit.
 Des bêtes au contraire,
 Qui broutent sous ton œil benin,
 Ta houlette a su faire
 Plus d'un homme divin.

XIX.

Le miroir ()*.

Air : *De Joconde*.

MIROIR officieux, je doi
 T'aimer toute ma vie.
 Je possède, graces à toi,
 La charmante Sylvie ;
 Et je te regarde en ce jour
 Comme un dieu tutélaire,
 Qui fait pour moi plus que l'amour
 N'auroit jamais pu faire.

MIROIR plus peintre que Latour,
 Plus prompt & plus sincere ;
 Et vous mes trumeaux tour-à-tour,
 Répétez ma bergere :

(*) J'avois chez moi un miroir, dont les ornemens antiques étoient estimés ; une dame très-jolie voulut le voir, & je lui donnai ces trois couplets.

Croyez que jamais vous n'aurez
 De plus parfait modele ;
 Et que plus vous l'embellirez ,
 Plus vous ferez fidelle.

GLACE, ne faites votre effet
 Qu'en faveur de ma belle :
 Obscure pour tout autre objet ,
 Ne représentez qu'elle.
 Par le même art , en ma faveur
 Et contre votre usage ,
 Puissiez-vous , ainsi que mon cœur ,
 Conserver son image !

XX.

*A M. le comte DE M***, en lui envoyant
 pour étrennes, une poupée haute d'un pied ,
 représentant une demoiselle bien coëffée & bien
 habillée à la mode.*

Sur l'air : *Avez-vous vu chez Rigaud , ce héros.*

MONSEIGNEUR , des gens riront ,
 Et diront :
 Ah la plaifante équipée !
 Présenter à l'homme fait
 Et parfait ,
 Pour étrennes une poupée !
 MAIS foyez comme les dieux ;

A leurs yeux ,
Irus offrant sa besace ,
Offre autant , peut-être plus ,
Que Crésus
Offrant tout son or en masse.
CE Colifichet poupin ,
Pour Binbin ,
N'est pas , non , si peu de chose ,
Qu'il ne croie au grand Mogol
Faire un vol ,
Quand pour vous il en dispose.
JOUER avec sans façon :
Pourquoi non !
L'aigle est-il toujours aux nues ?
Socrate l'Athénien ,
Jouoit bien
Aux osselets par les rues.
IL n'en a pas moins été
Réputé ,
Comme vous un homme sage ;
Et ce qui nous rend plus forts ,
C'est qu'alors
Il avoit deux fois votre âge.
ENTRE nous philosophons
Plus à fonds ,
Et définissons les hommes ,
Aussi bien les bonnes gens
Du vieux tems ,

Que ceux du siècle où nous sommes.

LES hommes , géans ou nains ,

Sont Binbins ;

Des Pirons jusqu'aux Pompées ,

Lauriers , & sceptres , & tas

De ducats ;

Tout cela franches poupées !

Sous le pinceau peu commun

De le Brun ,

Voyons revivre Alexandre ;

Et dans Babylone entrant ,

Se carrant ,

D'avoir mis l'Asie en cendre.

SUR son bâton triomphal ,

Comme un pal ,

Une victoire est campée ;

De ses travaux tout le fruit

Se réduit

Au gain de cette poupée.

PAR-DESSUS toutes , ma foi ,

Selon moi ,

Une poupée amusante ,

C'est celle que d'une main

De Binbin ,

L'enfant ailé nous présente.

CETTE poupée aux yeux doux ,

Fut pour nous

Formée à l'instar de celle

Que d'une pierre Pyrrha
Figura ,
En la jetant derriere elle.
ELLE ne fit de Jupin
Qu'un Binbin ;
Qu'un Binbin du fils d'Alcmene :
Le pupille de Chiron ,
Nous dit-on ,
Pleura neuf mois pour la sienne.
ELLE étoit du bon faiseur ,
Monseigneur ;
Le mien n'est qu'une pécore :
Cette autre parle & se meut
Tant qu'on veut ,
Et plus qu'on ne veut encore.
NUE , elle auroit brillé mieux
A vos yeux
Par un trait de sa science ,
Que la mienne , en ses atours
Des bons jours :
Mais un peu de patience.
QUAND le tems qu'on vous louera
Finira ,
Je vous jure & vous proteste
Qu'on verra pour lors aussi
Celle-ci ,
Parler , danser , & le reste.

XXI.

*Dialogue entre Flore & sa Muse , accompagnant
un bouquet présenté à Madame * * *.*

Sur l'air : Réveillez-vous , belle endormie.

F L O R E.

REVEILLEZ-VOUS, Muse endormie ,
Réveillez-vous : voici le jour ,
Où tous les ans chez Uranie
Vous devez faire votre cour.

M A M U S E.

EH , songez-vous seule à suffire
Au soin qui semble vous presser ?
Vous impatientez Zéphyre ;
Allez-vous faire caresser.

F L O R E.

COMMENT ? Quelle étrange manie !
J'avourai mon étonnement.
Quoi , vous adorez Uranie ,
Et voilà votre empressement ?

M A M U S E.

MAIS de quoi s'agit-il encore ?

F L O R E.

D'un bouquet : vous le savez bien.

M A M U S E.

Qui fait mieux en faire que Flore ?
C'est son métier plus que le mien.

F L O R E.

DE toutes les deux c'est l'affaire :
Mes enfans doivent le former ;
Mais vous savez que d'ordinaire
C'est aux vôtres à l'animer.

M A M U S E.

Vous en parlez bien à votre aise ;
Mais vous comptez en vain sur moi.

F L O R E.

J'y compte &, ne vous en déplaîse ,
Vous partagerez mon emploi.

M A M U S E.

LES enfans sortent de ma veine ,
En petit nombre , & lentement ;
Au lieu qu'on vous en voit sans peine
Produire mille en un moment.

F L O R E.

OUI ; mais quelle est leur destinée ?

M A M U S E.

De plaire à tous en paroissant.

F L O R E.

Ils ne vivent qu'une journée.

M A M U S E.

Et les miens meurent en naissant.

F L O R E.

N'IMPORTE : le devoir exige
Des vers de vous , bons , ou mauvais.

M A M U S E.

Le devoir, selon moi, n'oblige
Qu'à ce qu'on fait avec succès.

F L O R E.

QUOI ! tout oiseau doit donc se taire ,
S'il n'est rossignol ou pinçon ?
Pour ne pouvoir être Voltaire ,
Faut-il n'oser être Piron ?

M A M U S E.

LA maxime est juste , & je l'aime ,
Sur-tout à propos de bouquet ;
Genre où ce grand Voltaire même
Essairoit en vain son caquet.

F L O R E.

QUE vos vers soient peu dignes d'elle ,
Du moins vous aurez entrepris.

M A M U S E.

Pour lui vouloir prouver mon zèle ,
M'irai-je attirer ses mépris ?

F L O R E.

CRAINS-JE un désagrément semblable ,
Quand je tâche d'orner son sein ,
Dont la blancheur incomparable
Effaceroit lis & jasmin ?

M A M U S E.

VOILÀ vos enfans bien à plaindre ,
Assis au trône des amours !

Tandis que les miens ont à craindre
Le moins honoré des séjours.

F L O R E.

J'IROIS où le devoir m'invite ;
Au risque d'un mépris plus grand.

M A M U S E.

Tout ce que je hais , je l'évite ;
Et chacun fait comme il l'entend.

F L O R E.

Vous aimez donc bien qu'on vous flatte ?

M A M U S E.

J'aime les soins récompensés.

F L O R E.

Oh , vous êtes trop délicate !

M A M U S E.

Et vous ne l'êtes pas assez.

LAISSONS là des débats frivoles ;
Portez-lui des fleurs à foison ;
Et rapportez-lui mes paroles ,
Vous verrez que j'avois raison.



XXII.

*Remerciement à la belle duchesse de *** , qui me
fit présent le jour de l'an , d'une écritoire de beau
japon , garnie d'or.*

Sur l'air : Je ne sais comment l'indiquer.

J'OUVRE ma gentille écritoire ,
Pour chanter sur un nouveau ton (*),
Le velours , la rose , & l'ivoire
De la main qui m'en a fait don.

Oiseau sans bec au visage ,
Dont notre cœur est la cage ,
Vole ici !

Et tire-toi de l'aile
Une plume pour elle.
Grand-merci.

CETTE plume est des mieux taillées.
Venez maintenant toutes trois ,
Beautés à nu déshabillées ,
Graces , voyons-nous quelquefois !
Une fois versez pour rire
L'encre dont je vais écrire

Mes chansons :
Doucement , point d'esclandre !
Gardez-vous de répandre.

Commençons.

(*) Il étoit de la composition de M. Royer.

COMME de nous le ciel dispose !
 Comme un caprice du destin
 Fait naître souvent une chose ,
 Loïn du lieu qui verra sa fin !
 Un bijou rare & fragile ,
 Pétri de la fine argile
 Du Japon ,
 D'un des bouts de la terre ,
 Vient sur le secrétaire
 De Piron.

DE mépris pour toi tu l'accuses ,
 Pour t'avoir mise entre mes mains ;
 Elle te rend utile aux muses ;
 J'écris pour elle , & tu te plains !
 Bénis ses loix absolues ,
 Qui font que tu contribues
 Aux moyens
 De porter son image
 Jusqu'au lointain rivage ,
 D'où tu viens.

JE crois au-devant de ma plume ,
 A ces mots , te voir avancer :
 Le feu d'Apelle en moi s'allume ;
 Mais gardons-nous de rien tracer ,
 Ménageons le front modeste
 De cette beauté céleste
 Qui m'entend :
 Et de plus , cette image

Doit-elle

Doit-elle être l'ouvrage

D'un instant ?

UN siècle , à ce qu'on dit , prépare
La pâte dont on te forma ;
Et voici l'objet le plus rare
Qui soit de Rome à Panama.

Je dévoue à sa peinture

Tout le tems que l'hiver dure ,

Et prétends

Mettre l'œuvre en lumière ,

Comme une fleur premiere

Du printems.

ZÉPHYRE alors ouvre ses ailes :

Je lui confirai le portrait ,

L'instruisant des suites cruelles

Qu'auroit un regard indiscret.

Tiens , dirai-je , enfant d'Éole ,

Ferme les yeux , & t'envole

Promptement :

Si tu veux à ta Flore

Être fidele encore

Un moment.



*Pour un enfant représentant l'amour , & offrant à
M. le comte de** , pour bouquet le jour de sa
fête , un por de myrte de la part de sa mere.*

Sur l'air : Vos yeux , aimable Thémire.

JOLI dauphin de Cythere ,
Bel amour aux yeux fripons ,
Me dit l'autre jour ma mere ,
Montre que tu les as bons ;
Tiens , prends ce petit arbutte ,
Et l'offre à qui tu voudras :
Mais vois clair , & fais bien juste
Dans le choix que tu feras.

COMME l'olive à Minerve ,
Le myrte m'est consacré ;
Celui-ci je le réserve ,
Pour un mortel adoré.
Son feuillage un jour de fête ,
Entrelassé d'olivier ,
Orne encore mieux sa tête ,
Que le pampre & le laurier.

EN juge & témoin fidelle ,
A qui je rends grace encor ,
Paris , comme à la plus belle ,
Me donna la pomme d'or ;

A l'humain le plus aimable
Du royaume où nous voilà,
De même en juge équitable,
Présente ce myrte là.

DÈS qu'on le destine à l'homme
Le plus aimable de tous,
Comme à Vénus fut la pomme,
Comte, ce myrte est à vous.
Déjà je la vois fourire
A mon choix judicieux;
Et puis, qu'on aille encor dire
Qu'amour n'a pas des bons yeux!

XXIV.

*Madame *** , à M. le D***.*

Sur l'air : Jean , faut-il tout vous dire ?

MOI qui croyois jusqu'à ce jour,
En prononçant le mot d'amour,
Prononcer un blasphème,
Je ne reconnois plus mon cœur :
Ce mot qui m'avoit tant fait peur,
Vlà-t-il pas que je l'aime!

J'AUROIS refusé mille fois
Mon cœur à qui m'auroit, je crois,
Offert le diadème;
Daphnis ne m'offre qu'un bouquet

Q ij

De lavande & de serpolet ,
Vlà-t-il pas que je l'aime !

ON me difoit que ce berger ,
Pour nous plaire & nous engager ;
A plus d'un stratagême ;
Je jurois encore aujourd'hui
D'être aveugle & sourde pour lui ;
Vlà-t-il pas que je l'aime !

JE suis de celles qu'il aima ,
Comme de celles qu'il charma ,
Peut-être la centieme :
Fuyons ce dangereux garçon ;
Fuyons-le ! c'est bien dit : mais bon !
Vlà-t-il pas que je l'aime !

AH , qu'il fait bien tout ce qu'il fait !
Sur-tout du jeu du flageolet
Il a le don suprême.
C'est un beau don que ce don là ;
Mais qu'avois je affaire à cela ?
Vlà-t-il pas que je l'aime !

PAR-TOUT on vantoit son savoir ,
Tant qu'à la fin j'ai voulu voir
Les choses par moi-même :
Je ne prétendois que l'ouir ,
Et qu'un instant m'en réjouir.
Vlà-t-il pas que je l'aime !

JE l'accompagnois tout au mieux ,

Fredonnant à l'envi tous deux ,

D'une justesse extrême ;

Le duo charmant achevé ,

Hélas , qu'en est-il arrivé ?

Vlà-t-il pas que je l'aime !

EN chantant , je n'eus pour objet

Que reconnoissance & respect.

Tel étoit mon système ;

J'en avois prévenu Piron :

Mais , tant folle soit sa chanson ,

Vlà-t-il pas que je l'aime !

XXV.

Air : De Joconde.

CONNOISSEZ VOUS sur l'Hélicon

L'une & l'autre Thalie ?

L'une est chauffée , & l'autre non ;

Mais c'est la plus jolie.

L'une a le rire de Vénus ;

L'autre est froide & pincée.

Honneur à la belle aux pieds nus ;

Nargue de La Chauffée,



XXVI.

*Complainte de DOM FLORESTAN, chevalier
de la cour du roi PERCE-FORÊT, à sa belle
infante.*

Sur l'air : Où êtes-vous , Birrhenc mon ami !

DE chaînes d'or garrotté noblement ,
Un paladin , les délices des Gaules ,
Preux chevalier , franc & loyal amant ,
Jetoit en l'air ces piteuses paroles :

Où êtes-vous , infante , mon fouci !
Où êtes-vous , la moitié de mon ame !
Et nuit & jour , à vous je songe ici ;
Et de détresse , y songeant , je me pâme.

ZÉPHYR , mon seul & fidele courier ,
Vous puisse-t-il bien rapporter mes plaintes !
Vous avoûriez que jamais chevalier
Frappé ne fut de si rudes atteintes.

EN m'éveillant , je vous vois le matin ,
Seulette au lit , fraîche , belle & friande ,
Étendre en-haut vos deux bras de satin ;
Hélas ! à peu que le cœur ne me fende.

JE vous entends , qui m'appellez tout bas ,
Vous enrhumant le soir à la fenêtre.
La nuit se passe , & je ne paroïs pas.
De trahison vous m'accusez peut-être ?

AH, ce penser, chere amie, est de tous
Celui qui plus me dépîte & m'afflige !
Je m'écriois d'abord : où êtes-vous !
Et maintenant, je me récrie : où suis-je !

DANS le pourpris d'un ténébreux donjon ,
Un négromant me retient comme en cage ,
Jour ni demi sur ce triste horizon ,
Ne me lueroit, sans votre chere image.

POUR chevaucher & par monts & par vaux ,
Et pour jouter à l'honneur de m'amie ,
De quoi me fert d'avoir vingt beaux chevaux ,
Des pieds faisant feu dans mon écurie ?

DE Cupidon j'ai deux portraits vivans ,
Courans déjà , sautans comme des basques ;
Je baiserois leurs visages rians ,
Où je ne vois que de sérieux masques.

J'AI des hôtels, dont un tout neuf encor ,
Et des jardins qu'on ratisse & qu'on beche.
Mon nom devant, s'y lit en lettres d'or :
Et ma personne ici languit & seche.

Si bien que j'ai palais, jardins, chevaux ,
Dame à laquelle, en beauté le jour cede ,
Fins cuisiniers & bons vins de Citeaux :
Enfin j'ai tout, & rien je ne possède.

JE vous regrette aussi, mes écuyers ,
Tranchans si bien, si bien chassans à table ,
Et des levreaux par vous pris aux foyers ,
Effrontément vous réservant le rable.

QUE n'ai-je au moins [ce seroit plus que rien]
 Mon bon faiseur de vers & de harangue ,
 Binbin , mon nain , par fois jouant si bien
 De la mâchoire , & du plat de la langue !

MAIS je le vois , cavalier excellent ,
 Pour son Pégase ayant un hippogrife ;
 Sur les talons du Mercure-galant
 Semant en l'air énigme & logogriphe.

VOUS à qui j'ai plus tenu que promis ,
 Gentils varlets , & convives fidelles ,
 Plaignez mon fort , pastoureux mes amis ,
 Ainsi que vous , aimables pastourelles.

XXVII.

*Au sujet des sorties faites par J. J. ROUSSEAU
 de Geneve , contre nos poètes & nos musiciens.*

Sur l'air : *Des fraises.*

Nos Lullis & nos Rameaux
 Sont des esprits opaques ,
 Des ignorans & des fots :
 Ainsi l'a dit en deux mots
 Jean-Jacques , Jean-Jacques , Jean-Jacques.
 De notre Hélicon les eaux
 Ne font que des cloaques ;
 Nos cignes que des crapaux :
 Ainsi l'atteste en deux mots
 Jean-Jacques , Jean-Jacques , Jean-Jacques.

AUX beaux arts , bien à crédit ,

Peuple François , tu vaques ;

Tout succès t'est interdit :

En deux mots ainsi l'a dit

Jean-Jacques , Jean-Jacques , Jean-Jacques.

DES deux Rousseaux , dont jamais

L'un n'aura fait ses pâques ,

Le plus fameux déformais

N'est plus Jean-Baptiste , mais

Jean-Jacques , Jean-Jacques , Jean-Jacques.

XXVIII.

Au sujet du beau règlement de l'académie , portant qu'on n'accordera de place qu'à ceux qui la demanderont.

Sur l'air : *Fi donc , Bastien , songez bien , est-ce que ça se demande ?*

FAIS , refais & perds bien des pas ,

Flatte , gueuse , mendie ,

Si tu veux entrer dans le cas

De François m'amie ! (*)

Elle met à ce prix le don ,

(*) *Cas de m'amie François* , pour dire , *académie française* , est une antistrophe polissonne , mise en usage par Malézieux , dans la réception de Polichinelle.

D'une faveur si grande ,
 Et ne trouve ni beau , ni bon ,
 Le mot de la friande ,
 Qui disoit à Bastien : si donc !
 Est-ce que ça se demande ?

XXIX.

Sur l'air : *Vous en venez.*

Vous buttez à l'académie :
 Vous n'avez ni goût , ni génie ,
 Et la langue vous ignorez.
 Vous en ferez ! vous en ferez !
 Ah ! je vois bien que vous en ferez ,
 Que vous en ferez.

XXX.

Air : *J'ai mis mon verre.*

PARDON , messieurs du parterre ,
 Si je prends un vol trop haut !
 Ce n'est qu'un vol terre-à-terre , *bis.*
 Qu'il vous faut.

XXXI.

*Sur la premiere Sémiramis , tragédie de
 M. de V....*

Sur l'air : *Paris est au roi.*

BLASPHEMES nouveaux ,
 Vieux dictons dévots ,

Hapelourdes , pavots ,
Et brides à veaux ,
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis* !
Que dites-vous , amis ,
De ce beau salmis ?
Mauvais rêve ,
Sacré glaive ;
Billet , cassette & bandeau :
Sot oracle ,
Faux miracle ,
Prêtres & bedeaux ,
Chapelle & tombeaux ;
Blasphêmes nouveaux ,
Vieux dictons dévots ,
Hapelourdes , pavots ,
Et brides à veaux ,
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis* !
Que dites-vous , amis ,
De ce beau salmis ?
Tous les diables en l'air ,
Une nuit , un éclair ,
Le fantôme du *Festin de Pierre* ;
Bruit sous terre ,
Grand tonnerre ,
Foudres & carreaux ,
États généraux :

Blasphèmes nouveaux ,
Vieux dictons dévots ,
Hapelourdes , pavots ,
Et brides à veaux.
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis* !
Que dites-vous , amis ,
De ce beau falmis ?

RECONNOISSANCE au bout ,
Amphigouri par tout
Inceste , mort-aux-rats , homicides ,
Parricides ,
Matricides ,
Bel imbroglio ,
Joli qui-pro-quo.

BLASPHEMES nouveaux ;
Vieux dictons dévots ,
Hapelourdes , pavots ,
Et brides à veaux ;
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis* !
Battez des mains , amis ,
A ce beau falmis.



XXXII.

Autre, sur la première représentation de la seconde Sémiramis de M. de V....

Même air.

JE n'ai rien omis ,
Enfin j'ai tout mis
Tout mis & tout remis
Dans *Sémiramis* ;
Aussi , chers amis ,
Le divin falmis ,
Passé par le tamis ,
N'a plus d'ennemis.
Mauvais rêve ,
Sacré glaive ,
Billet, cassette & bandeau ;
Logogriphe ,
Grand-pontife ,
Chapelle & château ,
Fauteuil & tombeau !
Je n'ai rien omis ,
Enfin j'ai tout mis ,
Tout mis & tout remis ,
Dans *Sémiramis* ;
Aussi , chers amis ,
Le divin falmis ,
Passé par le tamis ,
N'a plus d'ennemis.

FILS , Oedipe à demi ,
Premier charivari ;

Revenant ,
Étonnant
Le parterre :
Bruit sous terre ,
Grand tonnerre.

Le même fracas ,
Deux actes plus bas.
Je n'ai rien omis ,
Enfin j'ai tout mis ,
Tout mis & tout remis , &c. &c.

SENTENCES de Pibrac ,
Traits à la Bergerac :

Pamoisons ,
Trahisons ,
Homicides ,
Parricides ,
Matricides ,
Jolis qui-pro-quo ,
Bel imbroglio.

JE n'ai rien omis , &c. &c. &c.



XXXIII.

D I A L O G U E.

APOLLON ET UNE MUSE.

Sur l'air *de la Confession.*

A P O L L O N.

QUE je vois d'abus ,
De gens intrus ,
Ici , ma chere ,
Depuis quarante ans
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs !
D'où nous est venu ce téméraire ,
Qu'on nomme V . . . ?

L A M U S E.

JOLI fanfonnet ,
Bon perroquet
Dès la lisiere ;
Le petit fripon
Eut d'abord le vol du chapon.

A P O L L O N.

Par où commença le téméraire ?
Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Tout jeune il voulut
Pincer le luth
Du bon Homere ;

Et ressembloit fort
 Au bon Homere quand il dort.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Maint drame pillé

Et r'habillé

A sa maniere :

Toujours étayé

D'un parterre bien foudroyé.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

L'histoire d'un roi

Qui , par ma foi ,

N'y gagne guere ;

Car il y paroît

Aussi fou que l'écrivain l'est.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

De son galetas ,

Séjour des rats ,

On l'ouit braire :

Messieurs ,

Messieurs , je suis tout ;
C'est ici le temple du goût.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Une satire , où

Ce maître fou

Gaiment s'ingere

D'être en ce pays

Votre maréchal des logis.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Quoiqu'inepte & froid ,

Et qu'il ne soit

Maçon , ni pere ,

Il ne fit , un tems ,

Que des temples & des enfans.

A P O L L O N.

Ce style d'oracle me fatigue ;

Tirez-moi d'intrigue.

L A M U S E.

Ce rare écrivain

Fit l'Orphelin ,

L'Enfant prodigue ,

Et des temples pour
L'amitié, la gloire & l'amour.

A P O L L O N.

Ces temples, que je les confidere,
Montrez les, ma chere.

L A M U S E.

Ils sont tous là-bas,
Livrés aux rats,
A la poussiere.

Le diu de l'ennui
Les occupe seul aujourd'hui.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire?
Poursuivez, ma chere.

L A M U S E.

En un bloc il mit
L'ame, l'esprit
Et la matiere.
Condamnant l'écrit,
Thémis une allumette en fit.

A P O L L O N.

Que fit encore le téméraire?
Répondez, ma chere.

L A M U S E.

Mainte épître un peu
Digne du feu,
Trop familiere,

Où le drôle osa

Trancher du petit *Spinosa*.

A P O L L O N.

Que devint alors le téméraire ?

Dites-moi , ma chere ?

L A M U S E.

Tapis dans un coin ,

Un peu plus loin

Que la frontiere ,

Quand l'écrit flamboit ;

A la flamme il se déroboit.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Il fit le méchant ,

Le chien couchant ,

Le réfractaire ;

Et selon le tems ,

Montra le derriere ou les dents.

A P O L L O N.

Que fit ensuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Le rêveur en fat ,

L'homme d'état ,

Le débonnaire ,

Le beau courtifan ,
Le charlatan , le geai du paon :

A P O L L O N.

Que fit enfuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Voulant de Newton

Prendre le ton

Sur la lumiere ,

Son mauvais propos

La replongea dans le chaos.

A P O L L O N.

Que fit enfuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Il vendit en cour ,

Par un bon tour

De gibeciere ,

Deux fois en un an

De l'opium pour du nanan :

A P O L L O N.

Que fit enfuite le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

Il indisposa ,

Scandalifa

L'Europe entiere ,

Changeant en P....

La Pucelle de Chapelain.

A P O L L O N.

Que fit encore le téméraire ?

Répondez , ma chere.

L A M U S E.

N'ayant plus maison

Sous l'horizon ,

Trou , ni chaumiere ,

Par-tout sans aveu ,

Il demeura sans feu ni lieu.

A P O L L O N.

Qu'est donc devenu le téméraire ?

Achevez , ma chere.

L A M U S E.

En pays perdu

Il a pendu

La crémaillere ;

Mange son gigot ,

Et s'endort sur la sœur-du-pot.

A P O L L O N.

On dit pourtant que le téméraire

Rime à l'ordinaire.

L A M U S E.

Il fait & refait

Ce qu'il a fait ,

Ce qu'il voit faire ;

Subtil éditeur ,
Grand copiste , & jamais auteur.

A P O L L O ' N.

J'ORDONNE , lorsque le teméraire
Sera dans la biere ,
Qu'on porte soudain
Cet écrivain
Au cimetiere
Dit communément
Le Charnier de saint Innocent ;
ET qu'il y soit écrit sur la pierre ,
Par mon secretaire :
Cy-deffous git qui ,
Droit comme un I ,
Eût perdu terre ,
Si de Montfaucon
Le croc étoit sur l'Helicon.



POÉSIES SACRÉES.

Le temple de saint Sulpice. Ode.

AUGUSTE & pompeux édifice ,
 Digne palais du Roi des rois ,
 Que votre voûte retentisse
 Des sons éclatans de ma voix :
 De l'Esprit saint qui vous habite ,
 Une inspiration subite
 Fait naître en moi d'heureux transports ;
 Et de la harpe renommée ,
 Honneur de l'antique Idumée ,
 Me promet les divins accords.

QUI vous éleva ? Quel génie
 Né pour le plus sublime essor ,
 Quelle main puissante & bénie ,
 Élevé , vous élève encor (*) ?
 Bientôt vous atteignez les nues ,
 Je vois les pierres suspendues ,
 S'animer pour y parvenir ;
 Et la maison de Dieu sur terre ,

(*) On n'en étoit encore qu'aux tours du portail.

A celle d'où part son tonnerre ,
De jour en jour prête à s'unir.

DE l'élégante architecture
La simplicité , la grandeur ,
Marbres , métaux , art & nature ,
Tout concourt à votre splendeur.
Du Tabor lumineuse image ,
Radioux & stable nuage ,
Dont l'Éternel s'est entouré ,
Et d'où je l'entends qui s'écrie ,
Voici ma demeure chérie !
Ici je veux être adoré !

Du chœur des anges qu'elle imite ,
Empruntant ces pieux accens ,
Déjà la tendre Sulamite
Anime ces échos naissans.
Permets , divinité jalouse ,
Permets , tandis que ton épouse
Pour toi les frappe incessamment ,
Que par ma voix , le nom du sage ,
Qui les fit naître à cet usage ,
Ose les frapper un moment.

EST-CE un conquérant qui franchisse
Les monts , les fleuves & les mers ?
Un potentat qui s'enrichisse
Des dépouilles de l'univers ?
Un roi qui , des bords de l'Hidaspe ,
Tire le porphyre , le jaspe ,

L'onix , l'opale & le saphir ;
Et dont la flotte infatigable ,
Sur l'onde la moins navigable ,
Cherche & rapporte l'or d'Ophir ?

O race encore ensevelie
Dans les abymes du néant ,
Et que dix siècles à la vie
Vont conduire à pas de géant !
Je vois l'âge où nos saints cantiques ,
Dans ces lieux devenus antiques ,
Seront confiés à ta voix ,
Sans qu'à ma lyre , aussi durable
Que ce monument mémorable ,
Le tems ait fait subir ses loix.

QU'ELLE t'instruise donc. Ce temple ,
Ces portiques , effort de l'art ,
Que ton œil étonné contemple ,
Qui portent si haut ton regard ;
Où tu crois voir briller la marque
De la main de plus d'un monarque ;
Ce vaisseau riche & spacieux ,
Et l'œuvre d'un pasteur fidele ,
Simple économe , dont le zele
Fut pur autant qu'ingénieux.

DES princes la magnificence
N'annonce qu'un pouvoir humain :
Tout est sous leur obéissance ;
L'or naît & renaît sous leur main.

Mais qu'un humble & pauvre lévite ,
Au riche avare , au sybarite ,
Ait communiqué sa ferveur ;
Qu'il ait , dans ces pénibles sources ,
Trouvé de pieuses ressources ,
La se voit le doigt du Seigneur.

DANS les eaux du siecle , ainsi puise
De l'homme saint le zele heureux ;
Des vases d'Égypte Moïse
Enrichit ainsi les Hébreux.
C'est ainsi que Tyr idolâtre
A , de cedre , d'or & d'albâtre ,
Orné le temple d'Israël ;
Et que d'iniquité souillée ,
Babylone s'est dépouillée ,
Pour le dieu de Zorobabel.

Du char où disparut Élie ,
Mon esprit loin de sa prison ,
Sous mon œil , en un point rallie
Tout ce qu'embrasse l'horizon.
Par la main des riches du monde ,
Dessous moi le faste à la ronde ,
Dans les campagnes se répand ;
J'y vois l'arbre déjà superbe ,
Ombrager des palais , où l'herbe
Cachoit à peine le serpent.

RETOMBENT , frappés du tonnerre ,
Retombent ces palais fortis

Nouvellement de dessous terre ,
 Comme ceux qui les ont bâtis !
 Fuffiez-vous au fein de l'abyme ,
 Scandaleux monumens du crime ,
 Triomphe de l'impunité ,
 Temples impurs de Samarie ,
 Érigés par la barbarie ,
 Et voués à la volupté !

ABANDONNEZ ces édifices ,
 Hommes d'hier & d'aujourd'hui ,
 Gens amollis dans les délices ,
 Endurcis dans les maux d'autrui :
 Verges d'un Dieu qui vous tolere ,
 Et tour à tour de sa colere
 Les instrumens & les jouets ,
 Courez , fycophantes modernes ,
 Expirer au fond des cavernes ,
 Et pleurer vos heureux forfaits.

CES cavernes , sombres retraites ,
 Ils les chercheront , mais en vain ,
 Le jour affreux où des trompettes
 Éclatera le fon divin.
 Murs de Ninive impénitente ,
 Alors le fang qui vous cimente
 Crîra contre les criminels ;
 Alors d'avec les mains parjures
 Dieu distinguera les mains pures ,
 Qui lui dresserent des autels ,

EFFROI du crime , appui du juste ,
 Descends : tes autels sont parés .
 Des rayons de ta face auguste
 Fais resplendir ces murs sacrés ;
 Sous tes pieds la nue élevée ,
 De la basilique achevée
 Couvre le faite glorieux .
 Nous accourons : la porte s'ouvre ;
 Et l'œil au loin qui la découvre ,
 Croit voir ouvrir celle des cieux .

DES tems & de leur nuit profonde ,
 Gercy , tu feras respecté .
 Ce temple , merveille du monde ,
 T'assure l'immortalité .
 Des tems même le précipice
 Engloutiroit cet édifice ,
 Sans donner atteinte à ton nom .
 Depuis quand , détruit par la guerre ,
 Le premier temple est-il sous terre ?
 Parle-t-on moins de Salomon ?



Les miracles. Ode.

HOMME en proie à l'erreur & rebelle à la grace ,
 Assemblage étonnant de foiblesse & d'audace ,
 Rougis ou pâlis une fois !
 Viens , contemple avec moi , dans toute sa puissance ,

Celui dont les éclairs annoncent la présence ,
Et dont le tonnerre est la voix.

Qui sommes-nous devant la majesté sublime ,
Dont le haut firmament & le profond abyme
Ne limitent pas le pouvoir ?

Que doit être à ses yeux le plus vaste royaume ,
Quand l'univers pour elle est un léger atome
Que sa volonté fit mouvoir ?

De ce vouloir divin s'anima la nature.
Elle reçut de lui sa loi constante & sûre.

Insensés que nous sommes tous !
Parce que cette loi triomphe sans obstacles ,
Que rien n'en interrompt les sensibles miracles ,
Ils cessent de l'être pour nous !

Les astres , les saisons , la nuit & la lumière ,
Tout commence , finit , & rouvre sa carrière.

Quel prodige plus étendu !
Reconnoissons-nous moins la sagesse éternelle ,
Au bel ordre établi , qui par-tout la révele ,
Qu'à ce bel ordre suspendu ?

En bien , mortel aveugle , il faut te satisfaire :
Préfère un phénomène à l'astre qui t'éclaire ;

Ton Dieu se plie à ton erreur.
A ta fragilité son pouvoir se mesure ;
Et suspendant le cours des loix de la nature ,

En va manifester l'auteur.

Sous un prince endurci , toute l'Égypte en armes
A volé sur les pas de Jacob en alarmes ,

Qu'arrête la fureur des flots.

Déjà des ennemis l'approche menaçante ,
Le ferre entre les bords de l'onde mugissante ,
Et la pointe des javelots.

L'ÉLÉMENT redouté lui présente un asyle.
L'onde fuit , se divise , & le flot immobile
Reste suspendu dans les airs :

La main qui , désolant de coupables campagnes ,
Jadis sous l'eau profonde a caché les montagnes ,
Dessèche le gouffre des mers.

DANS ce vallon bordé de hauts rochers liquides ,
Roulent de Pharaon les chariots rapides ;
Mais les Hébreux sont garantis ,
Et le dernier à peine a gagné le rivage ,
Que du flot qui reprend son empire & sa rage ,
Les barbares sont engloutis.

LE désert à ce peuple inspire une autre crainte.
Là , jamais de l'oiseau la soif ne fut éteinte ;
Jamais fruit ne s'y recueillit.

L'air offre l'aliment que refusoit la terre.
Le remède à la soif sort du sein de la pierre ;
Le roc est frappé . l'eau jaillit.

JE garde devant vous un timide silence ,
Sommet du mont sacré qu'embrasa la présence
Du Dispensateur de la loi :
Le miracle vivant de cette loi suprême ,
Que de son doigt sur vous Dieu nous grava lui même ,
Parle suffisamment pour moi.

AUX rives du Jourdain suivons l'arche terrible.

L'Hébreu mal aguerri , par elle est invincible.

Les clairons ont frappé l'écho :

L'eau remonte à sa source où l'effroi la rappelle ;

L'arche traverse , avance ; & je vois devant elle

Tomber les murs de Jéricho.

L'IMPIE Amorrhéen , qu'a trompé sa vaillance ,

Dans la fuite avoit mis sa dernière espérance ,

En voyant approcher la nuit :

De faillir aux vainqueurs la lumière étoit prête.

Josué plein de foi , dit au soleil : arrête !

Et l'Amorrhéen est détruit.

LA flamme , ou l'eau du ciel , tombe à la voix d'Élie ;

Des monstres dont la faim redouble la furie ,

Daniel n'est point offensé :

Leur sein sert à Jonas de retraite paisible :

Sous les coups imprévus d'un vengeur invisible ,

Sennachérib est renversé.

L'ARCHE a brisé Dagon. . . Mais quels plus grands
miracles ,

En imposant silence à tous les faux oracles ,

Remettent Satan dans les fers ?

O prodige , qui rend la nature interdite !

Dieu se fait homme , il naît , il meurt , il ressuscite ;

Les cieux nous sont ouverts.

INEXORABLE un jour , il en doit redescendre.

Tremble , incrédule ! Alors , pour le voir & l'entendre ,

Tu sortiras du monument.

Repens-toi sans délai. Malheur à qui diffère !
 Le moment précieux où ton cœur délibère ,
 Peut-être est ton dernier moment.



Le jugement dernier. Ode.

Où vole , où s'élève mon ame ?
 D'où part ce rayon lumineux ?
 Ah , c'est du buisson , dont la flamme
 Éclaira le chef des Hébreux !
 Oui ; j'ai , loin de la multitude ,
 D'Horeb atteint la solitude.
 Peuples , rois , terre , écoutez-moi :
 Que le juste se réjouisse ,
 Que l'impie étonné frémissse !
 Je porte l'espoir & l'effroi.

AU-DELÀ du tems qui s'écoule ,
 La foi porte mes yeux ouverts ;
 La terre s'entrouvre & s'écroule ,
 Le feu consume l'univers.
 Siecles obscurs , siecles célèbres ,
 Tout retombe dans les ténèbres ;
 Le ciel en est lui-même atteint :
 Enveloppé dans nos défastres ,
 Il voit disparaître les astres ,
 Avec le soleil qui s'eteint.

O vous , héros imaginaires ,

Guerriers

Guerriers qui d'un titre si vain ,
 Fruit de vos exploits sanguinaires ,
 Chargeâtes le marbre & l'airain :
 Et vous , dont les plumes savantes ,
 Par des routes plus innocentes ,
 Crurent tromper les tems jaloux ;
 Que ne me pouvez-vous entendre !
 Ces tems ne sont plus : tout est cendre.
 A quelle gloire aspiriez-vous ?

MAIS tandis que dans sa carrière
 Je vois le soleil s'éclipser ,
 L'Auteur divin de la lumière
 Vient lui-même le remplacer.
 Dieu paroît. O majesté sainte !
 Devant toi , d'une juste crainte
 Tout l'univers est assailli.
 Les mers rentrent dans leurs abymes ;
 Les montagnes courbent leurs cimes ,
 Et les rochers ont treffailli.

En ce jour de pleurs & de joie ,
 Finit l'empire de la mort ;
 Tu lui dis de lâcher sa proie :
 Le tombeau s'ouvre , & l'homme en fort.
 Tout ressuscite. Quel spectacle
 Succède à ce dernier miracle !
 D'un côté , tout le genre humain ;
 De l'autre , un Dieu doux & terrible ,
 Tendre pere & juge inflexible ,

La palme & la foudre à la main.

DES rangs la vanité foulée ,
Voit confondre dans ce grand jour ,
La dépouille du mausolée ,
Et la pâture du vautour.
Du mal & du bien l'évidence
Ne laisse plus de différence
Qu'entre le juste & le pervers.
Enfin l'homme à l'homme est visible ;
Le fond des ames est lisible ,
Et ses replis sont découverts.

O foudre qui sur nous t'apprêtes ,
Tombe , ne retiens plus tes coups !
Montagnes , écrasez nos têtes !
O mer , ô terre , engloutis-nous !
Cris affreux de ceux que surmonte
L'effroi , le remords & la honte ,
A l'aspect du juge irrité !
Cris mêlés des chants d'alégresse
De ceux que , suivant sa promesse ,
Dieu comble de félicité.

GLOIRE au roi doux & pacifique !
Malheur à toi prince orgueilleux ,
Dont la barbare politique
Fit mille & mille malheureux !
Du périssable diadème ,
Devant la Puissance suprême ,
Ton front superbe est dépouillé ;

Et rougissant de tes maximes ,
Il n'est plus couvert que des crimes
Dont tu fus & restes souillé.

FRÉMIS à la liste effrayante
Que le miroir injurieux
De la vérité foudroyante
Présente sans cesse à tes yeux.
Triste objet du courroux céleste !
Quel fut , quel est le prix funeste
De tes laborieux forfaits ?
Vivant , tu n'eus repos ni gloire ;
Mort , on t'a flétri dans l'histoire :
Tu revis & meurs à jamais.

DES rois armés d'un vain tonnerre ,
On n'apprécia que le cœur ;
Bons , c'étoient les dieux de la terre :
Méchants , ils en étoient l'horreur.
Du sang d'un prince magnanime ,
L'honneur & l'amour de Solime ,
Se daigna former l'Éternel ;
Et dans les plaines de Syrie ,
Les chiens burent le sang impie
Du lâche époux de Jézabel.

J'APPERÇOIS un autre coupable
Qui fuit devant la piété ,
Et qui du jour insupportable
Voudroit éviter la clarté :
Mais c'est en vain. Nul ne l'évite :

Moins que tout autre , l'hypocrite
Dont le masque tombe à nos yeux ;
Notre vue ici deffillée ,
De son ame enfin dévoilée ,
Perce les replis odieux.

LA régnoient la haine traîtresse ,
Couverte du modeste accueil ,
L'inhumanité , la mollesse ,
L'intérêt sordide , & l'orgueil.
Dieu juste , ces cœurs sacrileges
Ont sous ton nom dressé des pieges
A la simple crédulité.
Sévis ! leur funeste malice
Rendit ce divin nom complice
De leur heureuse iniquité.

ET toi , d'un sommeil volontaire ,
Avant le jour vengeur qui luit ,
Mondain charnel & téméraire ,
Que n'as-tu dissipé la nuit ?
Tu l'as pu ; mais , par indolence ,
Contre une commode ignorance ,
Tu n'as jamais bien combattu :
Des passions folle victime ,
Qui , de peur de haïr le crime ,
N'osoit connoître la vertu.

SÉJOUR de la mort éternelle ,
Enfers , j'ordonne : obéissez.
Sous cette race criminelle ,

Ouvrez-vous , & l'engloutissez.
A cet arrêt irrévocable
D'un Dieu désormais implacable ,
Partent mille cris douloureux.
Mais ils percent en vain la nue :
Je vois sous la foule éperdue ,
S'ouvrir l'abyme ténébreux.

J'y vois précipiter l'avare
Que la soif de l'or dévora ,
Ce grand qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora ;
Le faux délateur , l'homicide ,
Le cœur ingrat , l'ami perfide ;
L'envieux cruel & malin ;
Le juge fourbe & mercenaire ,
Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

ABOMINABLE Babylone ,
Ton sceptre est donc enfin brisé !
Le Dieu de Juda , sur son trône ,
Venge le foible méprisé.
Tombe avec l'orgueilleuse troupe
Qu'abreuva ta funeste coupe !
Elle a régné : son tems n'est plus.
Tombe ! & que , pour premiers supplices ,
Tes yeux contemplent les délices
Que Dieu fait goûter aux élus.

*LETTRE à l'auteur du Mercure, en lui envoyant
les stances suivantes, sur le De profundis.*

SI cette piece de vers, la dernière qui, je crois, fortira de ma plume, a le bonheur de mériter votre attache, & l'approbation de M. l'abbé Guiroy, vous m'obligerez, monsieur, de l'honorer d'une place dans votre Journal; & pour qu'on se donne la peine de la lire, on feroit bien de l'annoncer dans la table, sous mon nom. Ce n'est pas qu'il fasse grand'chose au fond de l'affaire, mais c'est qu'on aime les contrastes; & prévenu qu'on est sur le caractère de mon ame, d'après le malheureux égarement de mon esprit, dont je me rendis coupable il y a plus de cinquante ans, je m'imagine que les vrais dévots, les faux, & ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, feront un peu curieux de voir où cette ame en est dans ses derniers sentimens, & comment ce même esprit s'y prend pour les exprimer. Savons-nous si cette lecture ne produira pas quelque bon effet? Ce feroit toujours avoir édifié trop tard, pour qui eut le malheur de scandaliser si-tôt. Encore vaut-il mieux, pour une muse chrétienne & libertine, de prêcher sur l'échelle,

que jamais. Du reste, comme on croit bien, l'orgueil poétique n'est ici pour quoi que ce soit au monde. Loin de courir à l'encens, je vais au-devant des humiliations, & je m'attends bien à la mauvaise pitié, & aux plaisanteries de nos mondains, qui, comme vous savez, parmi vos lecteurs, font cent contre une bonne ame qui m'approuvera, sans avoir même envie ni lieu d'applaudir à mes vers. Qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu; du moins je me ferai satisfait, & j'aurai pacifié ma conscience du mieux que j'aurai pu, en attendant la rémission d'en-haut.

C'est à vous, monsieur, à me seconder, ou à me laisser là. Tout ce que vous ferez là-dessus fera bien fait : tout ce que vous penserez, fera bien pensé, à moins que vous ne pensiez que quelqu'un puisse être plus parfaitement que moi, votre, &c. Avril 1765.





ODES ET PARAPHRASES
SUR LES SEPT PSEAUMES DE LA
PÉNITENCE.



PREMIER PSEAUME.

*Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in
ira tua, &c.*

AVANT que sur ma tête, au gré de ta justice,
Seigneur, ton bras s'appesantisse,
Suspends un moment ton courroux !
Et me voyant gémir sous le sac & la cendre,
Après avoir daigné m'entendre,
Tu laisseras tomber tes coups.

MAIS voudras-tu frapper alors cette victime,
Qu'un véritable amour anime,
Au milieu de son repentir !
Et qui, ton bras levé, brûle pour toi d'un zèle
Égal à la douleur mortelle
Que ses fautes lui font sentir !

POSE ton sceau d'airain sur la porte de l'autre,
Au fond duquel à ta voix rentre
L'ennemi rebelle & pervers ;

Tonne ; & qu'à l'avenir , ta foudre vengeresse ,
Sur lui se rallumant sans cesse ,
Le tienne à jamais dans les fers.

ÉGALER mon amour aux douleurs que j'endure ,
C'est bien t'exprimer la plus pure
Et la plus vive des ardeurs.

Mais qui fait mieux que toi , combien je souffre &
j'aime ?

Toi qui me fais mieux que moi-même ,
Toi qui lis dans le fond des cœurs.

Tu me vois tous les jours chercher la solitude ,
Pour y pleurer l'ingratitude ,
Dont je suis coupable envers toi ;

Et tu m'entends la nuit , les sanglots à la bouche ,
Des mêmes pleurs trempant ma couche ,
Crier : hélas , malheur à moi !

NE me voilà donc plus qu'un fugitif , un traître ,
Qu'un esclave qui de son maître
A perdu la grace & l'appui !

Qu'un fils dénaturé , qui du plus tendre pere
Ayant mérité la colere ,
Ne mérite plus rien de lui !

AUSSI me laisse-t-il à mes tyrans en proie.

Sur moi leur rage se déploie ,
Et contre eux je l'implore en vain.

Foible , seul , dénué de tout secours céleste ,
Je languis sous le joug funeste
De l'ennemi du genre humain :

Du monstre que ta gloire offusque & désespere ;

Qui séduisit le premier pere ,
Pour t'enlever tous ses enfans ;
Et qui depuis sa chute , affrontant le tonnerre ,
Sur cette malheureuse terre
Marche encore à pas triomphans.
A SON char éclatant ses suppôts nous enchainent ,
Et les faux brillans nous entraînent
Où tomba jadis Abiron.
En ces lieux de supplice , où Satan te défie ,
Qui veux-tu qui te glorifie ,
Et qui bénisse ton saint nom ?
JUSQUES à quand , Seigneur , fier de mes démerites ,
Ce tyran & ses satellites
Seront-ils maîtres de mes pas ?
Mon ame pour toujours leur est-elle asservie ?
Ce peu qui me reste de vie
Ne fera-t-il qu'un long trépas ?
DU moins je t'aimerai , même sans espérance ,
Même au milieu de la souffrance ,
Et jusqu'à mon dernier instant.
Oui, même en succombant sous ton bras qui m'accable ,
Le dernier soupir du coupable
Sera celui d'un pénitent.
A TON oreille enfin ma plainte est parvenue ;
Un rayon parti de la nue ,
Dissipe ces spectres hideux ;
Lumiere triomphante , aimable , pure & douce ,
Qui me console , les repousse ,
Me venge , & me délivre d'eux.



S E C O N D P S E A U M E.

*Beati quorum remissæ sunt iniquitates , & quorum
tecta sunt peccata.*

HEUREUX de qui tous les péchés ,
Jusqu'à la plus légère offense ,
Sont remis & restent cachés
Sous le sceau de la pénitence !
Plus heureux le sage éprouvé ,
Qui dans ce siècle dépravé ,
A du berceau , jusqu'à la tombe ,
Devant Dieu toujours conservé
L'innocence de la colombe !

QUE le faux repos du pécheur
Est loin de ces béatitudes !
Mon lit est un lit de douleur ,
Lieu de trouble & d'inquiétude.
Je ne fais que m'y tourmenter ,
Qu'y gémir , & me lamenter ;
J'y suis sur l'épine & la ronce ;
Et cherchant à les éviter ,
De plus en plus je les enfonce.

FRUITS d'une longue iniquité ,
Mais telles que furent les miennes ,
Qu'avec moins de sévérité
Que de pitié tu t'en souviennes.

Tu fais que j'en sens tout le poids :
Que même en violant tes loix ,
Craintive , incertaine , flottante ,
Mon ame étoit presqu'à la fois ,
Et criminelle , & pénitente.

MES cris ne sont pas impuissans.
Ta main vient essuyer mes larmes.
Mon cœur se ranime ; & je sens
Succéder le calme aux alarmes.
Poursuis , Dieu de bonté ! remets
En moi l'inaltérable paix ,
Qui de ta grace est le vrai signe ;
Je ne la méritai jamais ,
Que je m'en rende à jamais digne :

Vous que mon exemple entraîna ,
Suivez celui que je vous donne !
Je péchai : Dieu m'abandonna ;
Je me repens , il me pardonne ;
Le chemin des cieux m'est rouvert.
Le même bien vous est offert :
Que votre marche se décide
Entre un fol ardent qui vous perd ,
Et l'astre du jour qui me guide.

CET astre est le trône éclatant
Où s'assied la Toute-Puissance ;
Courez dans les bras qu'elle tend
A qui vient à résipiscence ;
Et qu'alors les volcans sous nous ,

Ou le flux des mers en courroux
Embraient la terre, ou l'inondent :
D'un asyle prompt, sûr & doux,
Ces bras étendus vous répondent.

EN vous douant de la raison,
Dieu vous fit à sa ressemblance ;
Mortels, usez bien de ce don,
Et respectez-en l'excellence.

Si de vos passions le feu
De la heurter se fait un jeu,
Vous n'êtes plus ce que vous fûtes :
Vous étiez l'image de Dieu,
Vous vous rendez celle des brutes.

LE voluptueux hébété,
Riant au sein de la mollesse,
Qualifira d'absurdité
Cet oracle de la sagesse.
L'insensé rit, loin de songer
A l'inévitable danger
Du terrible & dernier passage,
Qui tout-à-l'heure va changer
Le rire impie en cris de rage !

TANDIS que d'autre part, en paix,
Le juste au bout de sa carrière,
De soins l'ame libre à jamais,
S'envole au sein de la lumière :
Brillant séjour des bienheureux,
Où l'homme au comble de ses vœux,

Se trouve admis au rang des anges ,
 Et de l'Éternel avec eux
 Chante & partage les louanges.



TROISIEME PSEAUME.

Domine , ne in furore tuo arguas me , neque in ira tua corripias me.

QUELS maux affreux sur moi peuvent tomber encor ?
 Dans l'ombre de la nuit ,

Dans le milieu du jour , au lever de l'aurore ,
 L'épouvante me fuit !

QUELS cris intérieurs épuisent ma constance ,
 Et lassent mes efforts !

Grand Dieu , font-ce toujours les cris de la vengeance ,
 Et ceux de mes remords ?

SANS aucune ressource , en ce désordre extrême ,
 Saisi , glacé d'effroi ,

Où me refugier , quand je me suis moi-même ,
 Quand je t'ai contre moi !

Où me refugier ! Dieu tout bon , sous tes armes ,
 Dans tes bras , dans ton sein !

Le glaive , en cet asyle , arrosé de mes larmes ,
 Tombera de ta main.

La tendre mere ainsi , sous son enfant rebelle ,
 Lève un bras menaçant :

Et le voyant en pleurs , à genoux devant elle ,
S'apaise en l'embrassant.

NOTRE Pere céleste a-t-il contre les hommes ,
Plus de ressentiment ?

Que feroit-ce de nous , foibles comme nous sommes ,
Si tu n'étois clément ?

POURRAS-TU voir l'état où mon ame est réduite
Par l'horreur du péché ,

Et sachant mieux que moi l'erreur qui l'a séduite ,
Sans en être touché ?

J'AI peint les maux d'une ame en proie aux mauvais
anges ;

Peindrai-je ceux du corps ?

La nature y languit , s'y corrompt , s'y dérange ,
Y rompt tous ses ressorts.

D'UNE infirmité jointe à la douleur aiguë ,
Le corps est consumé ,

Et ses dehors flétris n'offrent plus à la vue
Qu'un spectre inanimé.

SURCROÎT d'accablement , qui ne laisse d'envie
Que celle de mourir !

Lassé de ne sentir qu'on est encore en vie
Qu'à force de souffrir !

ENFIN tout en moi frappe , & n'attendrit personne :
Sur moi , seul je gémis :

Proche , amis , serviteurs , tout me fuit , m'abandonne ,
Hormis mes ennemis.

QUELS ennemis encor ! ceux qui devoient moins l'être ;

Des ingrats sans pudeur ,
 A qui ma bienfaisance , autant que j'en fus maître ,
 Fit part de mon bonheur.
 LES lâches n'avoient fait qu'envier mes richesses ,
 Même en les partageant :
 Ne les partageant plus , ils paient mes largesses
 D'un mépris outrageant.
 O D'UN sensible cœur dure & dernière épreuve ,
 Mon désastre leur plaît :
 Leur insolence en rit , leur haine s'en abreuve ;
 Et leur cœur s'en repaît.
 QUELS énormes forfaits , me disent les barbares ,
 T'auront donc mérité
 Des châtimens si grands , si rigoureux , si rares ,
 D'un Dieu plein de bonté ?
 DE cedre que tu fus , tu n'es plus qu'un arbutte ,
 Qu'un fragile roseau ,
 Que du chaume , où sa main & vengeresse & juste
 A porté le flambeau.
 DU Dieu trop offensé , dont te voilà victime ,
 N'espere plus de paix !
 Ton supplice effrayant atteste quelque crime
 Punissable à jamais.
 ILS m'appellent méchant : je le suis , me le nomme
 Et plus qu'eux me le crois ;
 A leur insulte aussi je reste comme un homme
 Sourd , stupide , & sans voix.
 Aux miseres de Job les miennes sont égales.

Souffrit-il

Souffrit-il plus que moi ,
 Quand tu l'abandonnas à des mains infernales ,
 Pour éprouver sa foi ?
 MAIS ce sage à tes yeux se présenteoit sans tache ,
 Pur & saint comme Abel :
 Et moi de devant toi , comme Adam , je me cache ,
 Honteux & criminel.
 JE ne demande pas non plus qu'un Dieu me venge
 De mes persécuteurs ;
 Est-ce à moi devant lui d'oser trouver étrange
 Qu'il soit de mauvais cœurs ?
 DE mon crime envers toi le leur est une image :
 Ce qu'ils font , je l'ai fait ;
 Les offenses chez moi , comme chez eux l'outrage ,
 Ont payé le bienfait.
 MAIS enfin mes péchés , Seigneur , je les expie.
 Sois , pour toi seul , armé !
 Punis mes ennemis de leur malice impie ;
 Car ils t'ont blasphémé.
 VOULANT m'ôter l'espoir , ils te faisoient complice
 De leur inimitié.
 Leur aveugle fureur dépouilloit ta justice
 D'amour & de pitié.
 ILS seront bien punis , si ta clémence efface
 Le mal que j'ai commis ,
 Et si contre leur gré , ta bonté me replace
 Au rang de tes amis.
 CE sera double gloire à ta douce puissance !
 Tome VII. : T

Les bons de plus en plus ,
En voyant mon bonheur , seront pleins d'espérance ,
Et les méchans confus.

Tu nous dis : demandez , priez , je vous écoute ;
Vous ferez satisfaits.
Ta parole ne laisse après elle aucun doute ;
J'en attends les effetst.



QUATRIEME PSEAUME.

Miserere mei , Deus , &c.

METS en oubli , Seigneur , l'usage criminel ,
Que de tant de bontés j'ai fait durant ma vie ,
Et me laisse à moi seul un souvenir cruel ,
Qui serve à mériter ta clémence infinie.

CONTRE toi j'ai péché : j'ai péché devant toi.
Quand ta foudre aujourd'hui frapperoit l'anathème ,
Tu serois trouvé juste , en la lançant sur moi ,
Par ceux qui t'oseroient vouloir juger toi-même.

MAIS quoi ! dans le péché ma mere m'a conçu :
Myftere impénétrable à l'aveugle nature !
Et qui l'a révélé ? qui fait que je l'ai su ?
Toi , la lumiere même , & la vérité pure.

EN moi , l'ame & les sens s'attaquent tour-à-tour :
Dans un cœur tout à toi fais cesser ce mélange.
Que rempli de toi seul , & de ton seul amour ,
L'homme contracte en moi la nature de l'ange !

BLANCHIS le repentant qui veut plaire à tes yeux ;
Et qui leur a déplu même avant que de naître !
Ainsi régénéré , d'ici bas jusqu'aux cieux ,
On m'entendra chanter , vanter mon nouvel être.

QUELLE gloire en effet , d'être selon ton cœur !
Dans l'erreur jusqu'ici tristement assoupie ,
Mon ame à son réveil chantera son bonheur.
Et ses chants instruiront , convertiront l'impie.

L'ALÉGRESSE & le zele animeront ma voix.
Sur mes levres alors tu mettras ta parole :
Je dirai tes grandeurs , tes bienfaits & tes loix ,
Et tu feras béni de l'un à l'autre pole.

QUE ton esprit divin ne m'abandonne pas !
Que son action jointe aux accords de ma lyre ,
Leur prête ce beau feu céleste & plein d'appas ,
Dont la chaleur pénètre , & dont le charme attire !

MAIS comment obtenir , à quel prix acheter
Ce pardon , ces faveurs , cette gloire où j'aspire ?
Quel sacrifice offert peut me les mériter ?
Que peut l'homme pour Dieu , hors ce que Dieu desire ?

ET que desire-t-il des malheureux humains ?
Un cœur humble & contrit : simple & facile offrande ,
La seule que sa grace a laissée en nos mains ,
Et pour notre salut la seule qu'il demande.

JE te l'offre , ô mon Dieu , ce cœur humble & contrit.
Et sans ta grace , aurois-je encor cet avantage !
Sur ton peuple appelé répands le même esprit !
Ta prédilection lui doit ce dernier gage.

INTRODUIS-NOUS enfin , vrais enfans d'Israël ,
 Dans ta Jérusalem , où tout plaisir abonde !
 Et nous admets au pied de ton trône éternel ,
 Sous lequel ne sont rien tous les trônes du monde.

PAISIBLES possesseurs de l'espace du tems ,
 Et nobles portions de ta divine essence ,
 Nos cœurs s'exhaleront en concerts éclatans ,
 Dignes de célébrer ta gloire & ta puissance.



C I N Q U I E M E P S E A U M E.

*Domine , exaudi orationem meam , & clamor
 meus ad te veniat.*

SEIGNEUR , je ne me suis jamais mis en priere ,
 Que mon cœur , aussi-tôt paisible & réjoui ,
 N'ait , du profond de sa misere ,
 Senti que tu l'avois ouï.

C'EST qu'une ame fidelle , ingénue , humble &
 franche ,

Te retrouve toujours , dès qu'elle rentre en foi.

Permits donc que devant toi

La mienne aujourd'hui s'épanche !

A LA tentation sans cesse elle succombe ;

Confuse , elle t'implore , & tu lui rends la paix.

Mais au premier choc elle tombe

Et retombe dans ses excès.

TREMBLANTE, elle ose encor te redemander grace,
Et quand elle craint tout de ton juste courroux,

Elle éprouve qu'envers nous

Ta bonté n'est jamais lasse.

MAIS t'implorer toujours, & te trahir sans cesse,
D'à plaindre que j'étois, c'est me rendre odieux.

Aussi ma dernière foiblesse

Me rend-elle un monstre à mes yeux.

MON découragement ne sauroit se dépeindre ;
Le pur amour en moi commence à chanceler ;

Ma foi vive, à s'ébranler ;

Et l'espérance, à s'éteindre.

VEUX-JE les ranimer : eh, qu'oses-tu prétendre ?
Crie au fond de mon cœur l'esprit noir & malin ;

Fils maudit, tu ne dois t'attendre

Qu'au sort de Cham & de Caïn.

PARJURE tant de fois, que veux-tu que t'accorde
Celui de qui si mal tu payas les bienfaits ?

Crois que pour toi désormais

Il est sans miséricorde.

L'EFFROI s'empare alors de mon âme abattue.
De là, le tentateur la pousse au désespoir ;

J'y résiste encore à la vue

Des bontés que tu m'as fait voir.

MAIS la source pour moi, peut-être en est tarie.
Je ne sens point la paix, présage du pardon :

Et dans un tel abandon,

Juge de ma triste vie !

LA plante à qui le ciel refuse la rosée ,
 Le fruit battu des vents au fortir de la fleur ,
 L'herbe sur la terre embrasée ,
 Perdant sa riante couleur :

LA feuille desséchée , & qu'au vent de son aile ,
 Le plus léger zéphyr fait tomber en passant ,
 De mon être languissant
 Sont une image fidelle.

PAREIL au pélican , foudieux , taciturne ,
 Et dévoré du soin des fruits de son amour ;
 Ou semblable à l'oiseau nocturne
 Qui meurt sans avoir vu le jour :

JE vis enseveli dans ma douleur extrême ,
 Desirant n'être plus , honteux d'avoir été :
 Existence , en vérité ,
 Pire que le néant même.

ET toutefois , Seigneur , oserai-je le dire ?
 Peut-être ma foiblesse eût dû moins t'irriter :
 Vois l'air infect que je respire ,
 Quels murs tu m'as fait habiter !

EST-ON incorruptible , au sein de la licence ?
 Les déserts me fauvoient de la contagion ,
 Tu m'amenes à Sion :
 Quel séjour pour l'innocence !

OUI , dans cette Sion jadis si renommée ,
 Maintenant un objet de haine & de dédain :
 D'abord l'honneur de l'Idumée ,
 L'opprobre ensuite du Jourdain.

SION , sur qui le feu se prépare à descendre !
 Ville , pour le scandale & les énormités ,
 Comparable aux deux cités
 Que tu réduisis en cendre.

JE t'entends ; je devois , en roi digne de l'être ,
 Sanctifiant le trône où tu me fis asseoir ,
 Par le bon exemple du maître ,
 La ramener à son devoir.

J'y montai , respirant mon salut & ta gloire ;
 Je t'en faisois ferment : mais de l'adulateur
 Le miel faux & corrupteur ,
 L'effaça de ma mémoire.

J'ENTENDS du haut des airs une voix qui m'appelle :
 Est-ce un maître implacable , est-ce un pere attendri ?
 Pourfuit-on l'esclave infidelle ?
 Rappelle-t-on le fils chéri ?

MA lyre qui perdit l'usage du cantique ,
 Pour ne descendre plus qu'à de lugubres sons ,
 Monte aux plus sublimes tons ,
 Et redevient prophétique.

TU me la rends , grand Dieu , cette flamme céleste ,
 Qui par ma bouche au peuple annonçoit l'avenir ;
 Mais c'est en ce moment funeste ,
 Pour achever de me punir.

SION , prosterne-toi : notre arrêt se prononce !
 O peuple déplorable ! ô roi trop criminel !
 Voici ce que l'Éternel
 Me dévoile & vous annonce.

TON fils vit, regne en sage, & meurt en idolâtre.
 Le sien, sur les conseils de jeunes dissolus,
 Fait de la Judée un théâtre
 De carnage entre les tribus.

DIX ont quitté Juda : Baal nous environne.
 Plus d'arche, plus de temple, au milieu des Hébreux !
 Un de tes derniers neveux
 Meurt captif à Babylone.

Ah, mes forces n'ont plus de quoi suivre les tiennes,
 Esprit-saint ! la douleur étouffe ici ma voix :
 Des fautes du peuple & des miennes,
 Jette sur moi seul tout le poids !

POUR me justifier, je te l'ai peint coupable ;
 Ils imitoient leur roi. Je les égare tous.
 Je suis le seul punissable :
 Frappe donc, & les absous.

JE te fléchis, grand Dieu ! mon cœur me le témoigne :
 De ta lumière en moi luit un plus doux rayon.
 Le tableau douloureux s'éloigne ;
 Le temple se rouvre à Sion.

L'ARCHE & les chérubins y reprennent leur poste.
 Nos Lévites, au pied des autels renaissans,
 Font déjà fumer l'encens,
 Et consomment l'holocauste.

JE vois enfin l'Agneau, dernier expiatoire,
 L'attente & le salut de tout le genre humain,
 De l'autel, montant à la gloire,
 Et nous en traçant le chemin,

DE la terre , Israël , tu couvres la surface !
 Sous ton nom rassemblés , les peuples & les rois ,
 Tous d'une commune voix ,
 Bénissent la loi de grace.

LES trônes d'ici-bas tomberont en poussière :
 Celui seul du Très-Haut sera toujours debout.
 Quels tems borneraient la carrière
 De l'Être qui de rien fit tout ?

POSTÉRITÉ , suivez , aimez la loi nouvelle :
 Un beau salaire attend quiconque s'y foumet.
 La gloire qu'un Dieu promet ,
 Ne fauroit qu'être éternelle.

SIXIEME PSEAUME.

De profundis clamavi ad te , Domine.

C'EST du fond de mon cœur , grand Dieu que je
 t'implore !

Du fond d'un cœur frappé d'un salutaire effroi ,
 Que le remords poursuit , que le regret dévore ,
 Et qui toujours espere en toi !

EXAUCES un moribond qui t'invoque & t'appelle !
 Des humains n'es-tu pas le pere en les créant ?
 Pour n'être qu'un objet de l'ire paternelle ,
 M'aurois-tu tiré du néant ?

REMETS-MOI sous ton aile , & deviens mon refuge !
 J'ai suivi le torrent d'un siecle vicieux :

Eh, qui de nous , hélas ! si tu n'es que son juge ,
Sera pardonnable à tes yeux ?

DIEU pardonne , dit l'homme , il connoît ma foiblesse.

Puis-je tant en avoir , qu'il n'ait plus de bonté ?
Sur ce principe , il s'ouvre & s'élargit sans cesse
Les routes de l'iniquité.

BIENTÔT devoirs , salut , tout sort de sa mémoire :
De ta grace il oublie & le prix & le don ,
Et la part qu'il avoit à l'éternelle gloire ,
Et la ressource du pardon.

DE l'inférieur abyme il voit enfin la flamme ,
Et la voit quand il touche à son dernier moment ;
Contrit moins qu'effrayé , pour lors il te réclame ,
Et te réclame vainement.

COMME il l'a commencée , achevant sa carrière ,
Sans amour , sans espoir , il n'a que des remords.
Ta clémence long-tems attendit sa prière :
Et ta justice est sourde alors.

TEL est le jour affreux , dont la nuit est suivie ;
Sur moi-même tel est le retour accablant :
Ainsi sur le tableau de ma coupable vie ,
J'arrête mes vœux en tremblant.

DÉJÀ mon âme est-elle une âme réprouvée ?
Perdrai-je , en la rendant , l'espérance & la foi ?
Non, Seigneur , ta parole est trop avant gravée ,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit : “ qu'Israël en repos vive & meure !

„ Mes bras lui sont ouverts en tout tems , en tout
lieu :

„ Que de son premier jour jusqu'à sa dernière heure ,
„ Il ait confiance en son Dieu.

„ S'IL a prévariqué , qu'il se repente , m'aime ,
„ Me remontre un cœur pur , tel que je lui donnai ;
„ Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même ,
„ Et tout lui sera pardonné. „

MOURANT dans cet esprit , dans cette confiance
Quand donc au tribunal je serai présenté ,
Que ta miséricorde y tenant la balance ,
Défame ta sévérité !



SEPTIEME PSEAUME.

Domine , exaudi orationem meam , percipe , &c.

NE laissez rien , Seigneur , prononcer à ma bouche ,
Qui ne vous plaise , ou ne vous touche !

Qu'absous & vous louant , ou pécheur , ou contrit ,
Je veille , me leve , & me couche
A la clarté de votre esprit !

POUR quelque jour serein , pour quelque nuit tran-
quille ,

Quand vous m'en voyez passer mille
Dans l'agitation , la langueur & l'effroi ,
Prêtez à mon ame débile
L'appui consolant de la foi !

SA vive & sainte ardeur, ou donne, ou rend à l'ame
Cette délicieuse flamme ,
Dont la chaleur allume en nous l'amour divin :
Unique bien que je réclame ,
Et qui remplisse un cœur humain !
INEFFABLE douceur , volupté que la grâce
Dénie à l'ame impure & basse ,
Qui des biens d'ici-bas fait sa félicité ,
Et préfère l'ombre qui passe ,
Aux trésors de l'éternité.
GRACE victorieuse , à toi seule j'aspire !
A des cœurs que ta voix inspire ,
Le monde n'offre plus d'intéressans objets ;
Et j'en donnerois tout l'empire ,
Pour le moindre de tes effets.
ACCORDEZ-MOI, Seigneur , cette faveur insigne !
En vos mains , pour m'en rendre digne ,
Je remets sans réserve ame , cœur , liberté :
Et tout entier je me résigne
A votre sainte volonté.
AINSI parle , ainsi pense un pénitent sincère.
D'abord en vous il trouve un pere ,
Et ce fils accueilli n'est que plus en faveur :
Fidèle un tems , il persévère ,
Et se soutient dans sa ferveur.
L'ESPRIT soumis combat contre l'esprit rebelle ,
Dissension continuelle.
Le monde d'un côté , de l'autre la raison !

Des sens enfin l'amorce est telle ,

Que l'ame reprend le poison.

SUR ce tableau naïf de l'humaine foiblesse ;

Seigneur , ayez les yeux sans cesse ;

De l'aveugle raison plaignez l'égarement ,

Et que jamais votre sagesse

N'entre avec nous en jugement !

A L'ÉCLAT des rayons du soleil de justice ,

Quel humain paroîtroit sans vice ?

Ah ! le plus juste , au jour dernier & solemnel

Peut-il songer , sans qu'il frémissé ,

Et sans l'attendre en criminel ?

QUE votre pouvoir donc nous protege & réprime

L'adversaire qui nous opprime ;

Et pour nous dérober à la séduction ,

Imposez au pere du crime

Le silence & l'inaction.

A ses ordres il a cent bouches de mensonge ,

Dont la subtilité nous plonge

Au fond du labyrinthe , & dans l'obscurité ;

Traitant vos vérités de songe ,

Et leurs songes de vérité.

LA nature , ont-ils dit , est notre unique maître.

Aux sens elle soumit notre Être ,

Pour montrer qu'elle étoit la premiere des loix.

Les autres , on peut les connoître ,

Ou les méconnoître , à son choix.

RÉVÉLATION , culte , écrits divins ; chimeres :

Artifices des premiers peres ,
 Par eux imaginés pour nous donner des fers !
 La raison , par nos ministeres ,
 Vient les ôter à l'univers.
 D'un coloris brillant ils dorent leurs blasphêmes.
 Ce n'est plus Dieu , c'est eux qu'on aime.
 Leur irréligion se donne un plein essor ;
 Eh ! l'Intelligence suprême
 Souffre qu'ils existent encor ?
 QUE d'un souffle au néant votre esprit les renvoie !
 Du salut éclairez la voie
 Qu'obscurcit l'épaisseur de leur essaim nombreux :
 Et ne nous laissez plus en proie
 A ces insectes ténébreux !
 OU si votre vouloir n'est pas de les détruire ,
 Qu'ils aillent achever de nuire
 Aux fils de Bélial , dévoués à l'erreur !
 Et que là même , en leur empire
 On les ait encore en horreur !
 ALORS Jérusalem , votre saint héritage ,
 Vous rendra librement l'hommage
 Que vous ont consacré l'amour & la raison :
 Et la vérité sans nuage
 Brillera sur notre horizon.
 Du flambeau de la foi nos routes éclairées ,
 Des ames long-tems égarées
 Dirigeront alors les pas irrésolus ,
 Vers les demeures desirées ,
 Que vous ouvrez à vos élus.

*Traduction d'une hymne en l'honneur de la
Vierge.*

CHASTES épouses du Sauveur,
Venez mêler vos voix à nos chants d'alégresse !
Peuple , accourez ; qu'une sainte ferveur
Fasse éclater , pour le Seigneur ,
Votre zele & votre tendresse.
De la souveraine des cieux
Célébrons le nom glorieux.
Que nos cœurs & nos voix s'unissent ,
Et que d'accens harmonieux
Ces voûtes saintes retentissent.
Du commerce sacré de son Esprit divin ,
Dieu venoit d'honorer Marie :
La grace avoit déjà renfermé dans son sein
Le Maître de la mort , & l'Auteur de la vie ;
Quand abandonnant Nazareth ,
Cette humble & grande Israélite ,
A qui Dieu même avoit daigné rendre visite ,
Fut visiter Élisabeth.
Bois , colline , vallon , montagne ,
Tout est franchi ; son cœur de rien n'est rebuté :
La charité la guide , & la foi l'accompagne.
Dieu , quel amour & quelle humilité !
Que cette faveur vous honore !
Heureuse Élisabeth , qu'il doit vous être doux

De voir ainsi venir à vous
 La mere de celui que votre cœur adore !
 Et vous vous étonnez encore
 De sentir votre fruit tressaillir dans vos flancs !
 De la grace qui vivifie
 Tels sont les effets tout-puissans.
 La céleste voix de Marie ,
 De ce précurseur du Messie ,
 Jusques dans votre sein vient d'émouvoir les sens ;
 Et prophete avant que de naître ,
 Cet enfant veut par un transport ,
 Vous annoncer à cet abord ,
 L'approche de son divin Maître.

C H O E U R.

Que dans les siècles à venir
 Tout notre sexe exalte & bénisse Marie !

M A R I E.

Louez mon fruit divin , ce digne fruit de vie ,
 Que vous ne pouvez trop bénir !

C H O E U R.

Femme , entre les femmes choisie ,
 Tout ce qui fut prédit , va s'accomplir en vous.

M A R I E.

Un Dieu sauveur par moi se communique à vous ;
 Et mon ame l'en glorifie.

C H O E U R.

Les peuples s'écriront , apprenant cet honneur :
 O mere incomparable , ô mere fortunée !

M A R I E.

M A R I E.

Je ne suis rien ; & le Seigneur ,
Dans mon abaiffement , ne m'a point dédaignée :
Voilà ce qui doit faire admirer mon bonheur.

T O U S D E U X E N S E M B L E.

Demeure parmi nous : affermis notre zele :
Viens , ne nous abandonne plus ,
Seigneur ; à tes peuples élus
Rends une vifite éternelle.

Lettre de M. TANNEVOT à M. PIRON.

J'E ne faurois , monsieur , me dispenser de vous féliciter fur l'édification que vous venez de répandre parmi les perfonnes attachées à la religion. On fent que le cœur parle encore plus que l'esprit , dans votre paraphrafe du *De profundis*. Vous y regrettez , avec énergie , un égarement de votre jeunefse : on pourroit dire , *felix culpa* ! Après une telle réparation , elle ne peut produire qu'un très-bon effet , partant d'un homme de votre mérite & de vos talens ; elle donne un démenti formel à ceux qui regardent aujourd'hui l'irréligion comme la pierre de touche du bel-esprit. Il est du bon air de mépriser toute religion révélée ; c'est une marotte pres-

qu'aussi nécessaire à un homme de lettres , que la politesse dans les manieres , & la propreté dans les habits à un homme du monde. Quiconque ne peut aller du moins jusqu'au doute , le mieux est pour lui de se sequestrer de la société. Cependant les déistes les plus savans & les plus subtiles , n'ont pu faire d'autre mal à la religion chrétienne , que de l'insulter par leurs railleries. Si nos esprits-forts savoient combien ils font pitié à des gens solidement instruits de ses principes , ils rabattroient beaucoup de leurs fastueux raisonnemens , qui ne sont au fond que de purs sophismes : ils ont un certain éclat ; ce sont de ces feux nocturnes qui égarent en éblouissant. Au surplus , monsieur , ces sentimens que vous témoignez dans ce que vous appelez le dernier enfant de votre muse (je lui souhaite , moi , bien de la postérité encore) , ces sentimens , dis-je , m'étoient déjà connus ; & vous me les exposez avec la même candeur , dans une promenade que j'eus l'honneur de faire avec vous aux Tuileries , il y a quelques années. C'est ce qui m'a rendu encore plus sensible à votre nouvelle poésie , & ce qui ne laisse rien à ajouter à la parfaite estime & à l'attachement respectueux avec lesquels je suis , monsieur , votre , &c.

T A N N E V O T.

Réponse de M. PIRON.

MA chrétienne & sincere palinodie , monsieur , après la fatisfaction de ma conscience , ne pouvoit m'en causer une plus sensible , que de m'avoir rappelé dans votre souvenir. Nos demi-beaux-esprits & nos quarts de philosophes , peuvent me ridiculiser tout à leur aise. Un suffrage aussi desirable que le vôtre à tous égards , & surtout pour l'ouvrage en question , acheve de m'en consoler pleinement. Rien n'est plus flatteur , dit-on avec raison , que les louanges de quelqu'un que nous en favons mille fois plus digne & plus couvert que nous. Qui ne connoît depuis long-tems , monsieur , vos vertus & vos talens ? Comment donc ne ferois-je pas touché de votre approbation ? Oh , qu'il fait bon avoir affaire aux bonnes ames , & quand sur-tout , comme la vôtre , elles sont douées des lumieres du solide & véritable esprit ! Votre indulgence pour ma foiblesse , va jusqu'à lui donner une douce épithete. Je regarde cette charitable absolution , comme un présage de la rémission d'en-haut ; elle m'en donne un avant-goût , dont je ne puis trop vous remercier : c'est un premier

fruit que je tire déjà de mon sincere repentir & de ma confession publique. Le second, c'est, monsieur, la bonne inspiration qu'à ce propos vous avez eue de m'adresser *le Philosophisme*, Je l'ai lu & relu avec un très-grand plaisir.

L'avertissement respire la mâle & sage éloquence des grands docteurs de la vérité. Vous gémissiez pathétiquement & pleurez, à bon droit, sur l'abomination de la désolation qu'annonce la philosophie moderne & diabolique, en versant, comme elle fait, le poison de l'indépendance & de l'irréligion dans le cœur de nos jeunes gens. Le tour que vous prenez pour foudroyer ces petits Capanées, est ingénieux ; & pour être enjoué, n'en est pas moins affomant : les vers, pour être aisés & naturels, n'en sont pas moins heureux, ni quelquefois moins sublimes ; je les relirai plus d'une fois encore. Je vous rends de très-humbles graces d'un pareil envoi ; & je finis, en vous priant d'être bien persuadé que vous avez en moi un serviteur très-respectueux, & un très-sincere admirateur. P I R O N.



PIECES

M Ê L É E S E N P R O S E .

LE CHIEN ENRAGÉ (*),

Conte.

DEPUIS que le loup galeux m'a fait donner la commission rogneuse du *chien enragé*, & qu'indiscrettement je me suis laissé donner d'avance, en paiement, un bel étui de chagrin, je n'ai ni digéré, ni dormi ; & je me suis creusé l'imagination jusqu'au centre, sans en avoir pu rien tirer qui vaille. Enfin je devenois pis qu'enragé moi-même, quand au moment où j'y pensois le moins, j'ai tout trouvé sous ma main. Ne dou-

(*) On m'avoit donné le titre tout nu de ce conte , pour voir ce que j'en ferois. On s'étoit imaginé que je m'en servirois contre l'abbé Desfontaines , avec lequel j'étois alors en guerre. Cela ne me vint point du tout dans l'idée , dirai-je heureusement ou malheureusement ? Quoi qu'il en soit , ce titre bizarre me fit imaginer cette folie plus bizarre encore que le titre.

tous plus que Martin n'ait cherché son âne étant dessus. J'étois dessus le mien, quand je le cherchois; & l'on en conviendra, lorsque je dirai que j'ai trouvé le chien enragé dans mon étui.

Je m'étois assoupi ce matin de tristesse, & ne songeant qu'à rendre l'étui que je ne rendrai plus, quand j'ai fait le rêve heureux qui m'acquitte, & qui fuit. Je tenois ce cher étui, & lui faisois mes tendres adieux : quelle a été ma surprise ! je vois tout-à-coup sous mes yeux, je sens dans mes mains sa peau lisse & luisante, se changer en peau de poule, & de peau de poule en gros chagrin brute & rude, à raper le cœur d'un pandoure comme une muscade.

Je lâche bien vite ce cuir affreux ; il s'étend, il se fait aussi large, aussi grand que l'étoit une peau de tigre, qui m'a servi un an de court-pointe : col, pattes, griffes, queue, tout cela se configure distinctement ; la tête se plante au bout où n'étoit pas la queue : après quoi tout cela s'arrondit, se grossit, s'entripaille, & se met sur pied. Finalement, je vois devant moi un animal complet & vivant, sous la forme d'un chien marin, qui ouvre une gueule armée de trois rangs de dents. On fait ce que me font les monstres ; on conçoit ma frayeur & ma joie ; j'ai eu une peur divine, & je me suis encouragé

à ne me pas enfuir, quand pour comble de plaisir & d'horreur, ce chien marin m'a parlé, & m'a dit : je suis le chien enragé dont on vous demande l'histoire ; on en est curieux avec raison. Les *cent & une nuits* n'en contiennent point de si merveilleuses : il n'est bêtes, ni gens, héros, paladins, demi-dieux, dieux tout entiers, qui aient eu de plus rares aventures, & qui aient fait de plus belles courses que moi ; puisque, avant que d'avoir été réduit comme je suis, à ne faire que le tour de votre étui, j'ai couru l'enfer, le ciel, la terre, la mer, & en dernier lieu, je ne fais combien de mains, pour tomber enfin dans les vôtres, d'où, selon bien des apparences, je ne fortirai plus.

Là - dessus, comme le monstre avoit beaucoup de choses à me dire, il s'est assis sur son derrière, vis-à-vis de moi, & a continué ainsi :

J'ai vécu du tems que les bêtes parloient, & bien avant celui des métamorphoses. Je suis né natif du Tartare : ma mere étoit une jolie Sibérienne, adorée de Proserpine, avec qui elle couchoit cent fois, contre Pluton une. Ce ne fut pas la faute de la reine des morts, si je vins au nombre des vivans ; car lorsque ma mere étoit en folie, elle étoit consignée, sur de graves peines, à toutes les filles d'honneur & à

toutes les dames du palais. Mais on ne s'avise pas de tout ; & pour une entrée qu'a chez nous la rage d'amour , combien n'a-t-elle pas de forties ? Ma mere s'échappa donc , & ne revint au logis qu'après s'être fatistaite , & bien matinée ; & par qui ? La belle demande ! y a-t-il à choisir où elle étoit ? Par le plus vilain individu de l'espece , par l'unique chien du lieu , par Cerbere.

La fureur de Proserpine , quand elle fut l'équipée , n'est pas imaginable. Les cris qu'elle poussa lors de son enlèvement , n'approchoient pas de ceux qu'elle fit à cette nouvelle. Ah , ma pauvre chienne , elle est perdue ! elle en mourra ! elle a cinq ou six matins à trois têtes. La pauvre déesse en faillit perdre la sienne. Pluton voulut partager sa douleur & ses inquiétudes ; il fit maison nette : il la caressoit , la rassuroit. Bonne tentative ! c'étoit bien se connoître en sentimens ! comme si les attentions d'un mari , d'un amant même , étoient un contrepoids au péril d'un chien , d'un chat , d'un singe ou d'un oiseau ! La tendresse d'une femme pour ces créatures-là , va plus loin que l'amour maternel , plus loin que l'amour-propre.

Il fallut pourtant prendre patience , & attendre les neuf semaines. Le terme arriva , & par bonheur pour la paix d'un des plus honorables

ménages de l'univers, ma mere chienna heureusement. Non-seulement je fus fils unique, mais je ne vins au monde qu'avec une tête.

Il est vrai que je naquis avec une rage infernale d'aboyer & de mordre, comme si j'eusse eu triple gueule & triple gosier; je faisois un tintamarre de diable en enfer. On n'y eût pas ouï Dieu tonner. Mes aboiemens continuels empêchoient également les trois juges de dormir à l'audience & d'y juger : ordre aux furies de me chasser. Elles me donnerent l'anguillade, & moi de gagner la porte; mon pere me laissa passer, je m'enfuis sur terre; voilà comme je montai ici-bas.

J'y trouvai bon maître. J'entrai chez le seul homme de bien qu'il y eût alors au monde. C'étoit Deucalion, homme simple, qui ne parloit ni du prochain, ni de l'état, ni de la constitution. Tout le reste menoit une vie de chien. Le ciel irrité lâcha les écluses, il laissa tout aller sous lui; cela s'appella le déluge. Mon maître & moi fûmes les seuls qui pûmes avoir un parapluie. De tous les animaux raisonnables, il ne resta que nous deux; tout le reste creva de la soupe aux chiens. Ainsi tout ce qui existe d'hommes & de chiens, est notre ouvrage à nous deux. Et combien, chacun dans notre espece, n'avons-nous pas fait de Césars & de Laridons!

J'ai pour ma part, entre mes Césars, le chien d'Ulysse, qui après vingt ans d'absence lui battit la queue le premier, & le reconnut même avant la fidelle Pénélope; le chien d'Hésiode & celui de Pyrrhus, qui firent prendre & reconnoître les meurtriers de leurs maîtres; le pieux Capparos, chien de garde du temple d'Esculape à Athenes, qui mérita pension viagere de la république, pour avoir poursuivi à grands cris un voleur de temples, pendant trois jours, & l'avoir fait prendre enfin sur cet indice; le joyeux chien de Tobie; celui de saint Roch; les braves chiens qui furent de moitié dans la conquête de l'Amérique avec les Espagnols; le fameux Suéning, chien d'Osten, roi de Suede, qui fut fait gouverneur de la Norwege par son maître, & en reçut les hommages; le chien du prince d'Orange, qui partage avec son altesse les honneurs du mausolée à Delft; mais mieux que tout cela, le petit chien perdu & si regrettable, le chien qui secouoit des pierreries; en un mot, tous les chiens qui ont brillé depuis celui de Céphale & la meute de Diane, jusqu'à Rocambole & Yon-Yon: tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais, si nous retournons la médaille, quel

horrible revers ! Je deviens chien doublement enragé quand j'y songe. Premièrement, le papa Cerbere ; ensuite les chiens enragés qui mangèrent leur maître à belles dents, parce qu'il avoit mangé des yeux la nudité d'une précieuse ridicule ; les infâmes chiens d'ambassadeurs qui compissèrent le palais de Jupiter ; les coquins de chiens qui s'étant endormis au capitolé une nuit d'affaut, laissèrent à des oies l'honneur de la journée ; les vilains petits Toutous qui gâtèrent la robe de Perin-Dandin ; le chien de chien qui fit ruer la mule de M. Grichard, & lui pensa faire rompre le cou ; le méchant chien du jardinier ; l'étourdi de chien à Brusquet, qui se laissa prendre au loup, dès la première fois qu'il fut au bois ; l'impertinent chien de Jean-de-Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle ; celui de M. de Rouffy qui, tout au contraire, depuis trois jours qu'on le chasse, ne parle pas de s'en aller. Que de rabat-joies pour l'amour-propre d'un premier pere ! Et bel exemple à tous les animaux qui auront la manie des longues lignées ! Remontons à moi tout seul, & laissons là ces races de chiens.

N'ayant plus sur terre ni filous, ni larrons, ni voleurs, ni brigands, ni procureurs, ni mendiants, ni bénéfices, & ne sachant plus, dans la

rage qui me tenoit toujours , après qui , ni quoi aboyer , je me mis à aboyer après la lune , & même avec une envie enragée de la pouvoir prendre avec les dents. J'y parvins une belle nuit , qu'en qualité de chien enragé , je courois les champs dans la Carie. Je surpris madame la Lune qui descendoit tout bellement & en catimini , chez le bel Endymion. Ah ! ah ! madame la fausse prude , je vous y attrape ,

A venir par un trou tout-à-fait obligeant ,
Faire mettre de l'huile à la lampe d'argent.

Je vous lui fais un charivari de chien , qui l'oblige à remonter bien vite sur son char. Pour le coup , je vous la prends , tout à mon aise , avec les dents , je la happe aux fesses , je lui fais là trous sur trous ; enfin je la mords si ferré , que ne pouvant lâcher prise quand je le voulus , elle me fit remonter , malgré nous deux , avec elle au ciel.

J'étois là assez déplacé , pour un chien enragé ; car le ciel , non plus que l'hôpital , n'est guere fait pour les chiens. Mais ma bonne étoile m'y fit trouver un puissant protecteur. Jupiter me voulut du bien d'avoir démasqué l'hypocrite , & d'avoir ainsi vengé le pauvre Actéon , neveu de sa chere & belle Europe.

Il me donna un très-bel établissement dans ses états. Il créa pour moi une nouvelle charge de constellation. Je fus canicule ; je remplis très-bien mon poste , & je fis là fort bien mon devoir de chien enragé. On fait quelles furent mes funestes influences , & quelles sont encore celles dont j'ai imprégné cet endroit du ciel , qui a gardé mon nom. Mais c'est peu d'influer , pour qui veut trouver à mordre. Mais qui mordre ? L'homme & moi , nous étions trop loin l'un de l'autre pour cela. Je m'ennuyois fort d'enrager à vuide , quand un jour (jour unique dans l'histoire du ciel) voilà le charriot du soleil qui me passe presque par-dessus le corps. Il rouloît avec une rapidité inexprimable ; un jeune insensé , fort embarrassé de sa petite figure , étoit sur le siège , & tiroit comme tous les diables la bride aux quatre chevaux qui avoient pris le mors aux dents. On fait le train que , sans être enrages , les chiens de village font après une chaise de poste , quand ils la voient passer : figurez-vous si je fis un beau tapage ! Je sautai aux roues , aux chevaux , & enfin aux jambes du cocher , justement à l'instant que la foudre l'abattoit. Je ne démordis point : de façon que je fus après patatras ! Voilà mon chien & son cocher qui dégringolent dans l'embouchure de l'Éridan.

Comme il n'y a pas loin d'une embouchure à la mer, & que la mer est un séjour de requise, pour ceux qui ont mon indisposition, je ne fus pas fâché, après ma chute, d'aller mon chemin & de gagner pays. Je coulai jusqu'au fond du golfe Adriatique. J'y prends des eaux depuis des milliers d'années, & cela ne fait à ma rage que de l'eau toute claire : tout ce que m'a fait la mer, c'est que de chien terrestre, infernal & céleste que j'avois été, je suis devenu chien marin; mais toujours chien enragé comme auparavant, & même plus enragé que jamais, mordant tout, par-tout & à tout; si bien qu'enfin, sur les côtes de Marseille, j'ai mordu malheureusement à l'hameçon d'un maudit pêcheur qui a vendu ma peau, dont on a fait ce que vous avez vu. Le monstre, à ce dernier mot, ouvrit une grande gueule à très-mauvaise intention, quand sa destinée, ou plutôt mon réveil, l'a rappelé à son dernier être : il s'est raplati, ratatiné, rétreci, radouci, rabougri, relissé & remis sous la jolie forme du petit étui mignon que j'ai bien gagné, comme on voit; car en vérité, c'est bien chanté pour un aveugle, & sur-tout pour un pauvre aveugle qui n'a plus que du cidre en cave (*).

(*) *Nota.* Cette folle production fut insérée avec plusieurs autres, dans le *recueil de ces messieurs*. La

collection étoit terminée par la critique de chaque pièce ; & on en avoit chargé l'illustre auteur d'*Acajou*, génie ardent, tranchant, jugeant d'emblée, prononçant haut & bref, oracle, en un mot, & pour ses raisons (moitié fausse modestie, moitié vraie présomption) disant aux gens : *je suis primesautier*. Y aller du premier saut, ce n'est pas toujours franchir le fossé ; on y reste quelquefois. Le préambule de sa critique burlesque achève son portrait. *Vous voulez absolument, monsieur, savoir mon sentiment sur l'ouvrage que vous allez donner au public ; le voici : Il sera d'autant plus désintéressé que je ne connois pas un des auteurs ; mais je suis dans une si grande habitude de faire des critiques, que je n'ai pas besoin de lire l'ouvrage, les titres me suffisent. . . .* Après avoir parlé des différentes pièces du recueil, il parle ainsi de la polissonnerie du chien enragé : *J'aime le morceau du Chien enragé : il y a de l'esprit & point de raison. Voilà ce qui fait les bons ouvrages.*



LA MALLE - BOSSE,

Nouvelle nuit de Straparolle,

LES spectacles finissoient : on étoit au mois de décembre, & l'on venoit de donner au théâtre françois la premiere représentation d'une comédie de M. de la Chaussée. L'auditoire éploré s'écoulant à grands flots dans la rue, donnoit du nez dans une averse qui tomboit depuis un quart d'heure. L'obscurité étoit des plus épaisses : l'air retentissoit du claquement des fouets de cent cochers, de leurs cris scandaleux, & du nom des laquais de toutes les provinces du royaume. Des torches sans nombre s'agitoient au milieu des airs qu'elles empestoient, & ne représentoient pas mal celles qu'en ce moment les furies du Parnasse secouoient au fond du cœur palpitant de l'auteur, encore incertain de son sort. Cependant de jeunes calotins, graves arbitres des réputations littéraires, la plupart en rabats & en manteaux courts, à travers les timons de cent carrosses ébranlés, à droite comme à gauche, franchissoient gaillardement le ruisseau devenu rivière, pour voler aux opinions chez Procope, & pour y prononcer souverainement : bref, pour
mettre

mettre fin à ce long préambule, qu'on ne voit que trop imité d'après celui du roman-comique, il étoit huit ou neuf heures du soir, & l'on fortoit par une grande pluie en hiver, de la comédie françoise ; quand un cavalier, connu dans le monde sous le nom de Similor, n'ayant pour tout abri que les ailes très-molles d'une espece de chapeau, & dansant les olivettes entre les roues & les gouttieres, à la lueur des lampes de boutique, fut arrêté par une vieille racoleuse de Cythere, au détour de la rue de Buffi.

Mon gentilhomme, lui dit-elle, une jeune brune, grande, bien faite, bien en gorge, & belle à ravir, du reste chantant comme les fées, & qui n'est enrôlée que d'hier, vous attend ici près, chez elle, au coin d'un bon feu, & dans l'humeur où vous la voudrez. C'est à côté d'un excellent traiteur : suivez-moi ; vous aurez du plaisir ; & foi de femme de bien, vous n'aurez aucun lieu de vous en repentir.

Similor est un des esprits foi-disant forts, libres à l'excès, & qui, pour se laisser aller à toutes sortes de foiblesses en pleine sécurité, tâchent de s'élever au-dessus de tout ce qu'ils appellent préjugés ; légère espece de philosophes dont ce siècle regorge, apôtres zélés des loix de la nature, qu'ils croient sans corruption ; lesquels

enfin, sous prétexte d'un amour passionné pour la vérité, osent la rechercher par-tout, excepté où elle se trouve, & où sa pure & vive lumière les éclaireroit sur la vanité de leurs recherches. C'est ce caractère imprudent qui, dans tous les différens âges de la vie, maintient l'homme dans l'âge malheureux qui méconnoît la crainte.

Tel est le personnage que raccrochoit la subdélégée de la Fillon. Ce n'est là rien moins qu'un *Joseph* : d'ailleurs la nuit, le froid, & la pluie qui redoubloit, tout cela joint à son mauvais génie, l'engagea pour une première fois de sa vie peut-être, à tenter pareille aventure. Un être pensant, se disoit-il à lui-même pour sa justification, n'en fauroit trop voir, ni trop exercer sa raison & ses raisonnemens, fût-ce au milieu des plus grandes folies, & des vices même.

Il se jeta donc, avec cette femme, à la merci du premier fiacre qui dans la bagarre se trouva là sous leurs mains, & qui, après trois grands quarts d'heure de blasphèmes & d'embarras, les descendit enfin à quelques trois cents pas de là dans un troisième étage, au commencement de la rue de Seine.

La dupe eut à peine un pied dans la chambre, qu'une mademoiselle Manon, très-jolie en effet,

& assise devant un bon feu , bien nécessaire à sa parure élégante & légère , accourut à lui les bras ouverts , en l'apostrophant des doux noms de *poulet* & de *roi*. Similor eut d'abord l'œil ébloui d'un minois , d'une gorge , & d'un tour de visage à piquer des *Roberts d'Arbriffels*. Peu s'en fallut que , malgré l'horreur du lieu , il ne se sentît le cœur ému de quelques sentimens un peu délicats. Cette émotion naissante ne dura que le tems d'un éclair ; il se la reprocha sur-le-champ , se souvint qu'il n'étoit là que par curiosité philosophique , & se débarrassant de la belle assez dédaigneusement , s'alla jeter dans une chaise longue , qui sembloit attendre là le premier venu dans la place d'honneur.

Par ma foi , s'écria-t-il , en homme qui ne philosophoit guere relativement à l'intérêt de ses passions , il faut l'avouer , quoi qu'en veuillent dire les libertins ! non , les bienséances , la modestie & la pudeur ne sont point des chimères : elles sont pour nous un bien très-réel , & le plus vif assaisonnement que la délicatesse pouvoit mettre à la volupté. Je n'en veux d'autres preuves que celles-ci. Avec une fois moins de charmes que n'en voilà , je le sens bien , le sourire obligeant d'une femme comme il faut , seroit seul mille fois plus attrayant pour moi , & m'in-

téresseroit mille fois plus qu'une faillie si vive & si prévenante.

Par ma foi, s'écria aussi Manon de son côté, en se remettant à sa place, vis-à-vis de son cavalier, c'est bien rentrée de pic noir ! & dis-moi, mon brave, d'où viens-tu donc, pour nous conter de si graves fornitures ? De la comédie française, je gage. Tiens, tiens, si tu aimes tant les sentences, les maximes & les moralités, prends-moi cet écran, & t'en donne à cœur joie. Tu en trouveras là de meilleures, & de plus neuves que dans aucune pièce du jour.

Pauvre malheureuse, lui dit Similor, un peu surpris de cette jolie vivacité, tu me fais vraiment pitié ! A l'esprit que tu montres, ainsi que sur ta physionomie, je juge que tu pourrois bien mériter un meilleur sort : mais laissons cela. Prends ces deux louis, dit-il, en les jetant sur une table, & donne ordre seulement au souper. Après cela mange, bois, chante, extravague, à toi permis ; mais laisse-moi moraliser ici tant qu'il me plaira, & que chacun fasse son métier.

Eh pourquoi, monsieur, répondit-elle froidement, aurois-je moins que vous le droit & le don de moraliser ? Est-ce à titre de sage que vous vous en réservez le privilège exclusif ? Qui de nous deux l'est ici le moins, voyons, ou vous

qui m'y venez chercher de propos délibéré, ou moi qui n'y suis bien qu'à contre-cœur? Cela dit, elle tourna tristement la tête d'un autre côté, poussa un soupir, & se tut.

Ce raisonnement assez sensé, déconcerta l'être pensant. Un sombre silence & le mauvais maintien s'emparèrent de la scène; & l'argent restoit sans maître, si la dame du logis, rentrant à propos, ne l'eût pris pour aller donner ses ordres. Ils furent exécutés diligemment. En peu de tems le souper fut apprêté & servi, sans que cependant il se fût rien passé au coin de la cheminée, que de très-sérieux, & qui ne permette à l'imagination du plus honnête lecteur de suivre la mienne, & de se transporter pour un instant sur les lieux.

Similor avoit déguisé ce moment d'embarras, sous un faux air de rêverie & de distraction. L'air mortifié de Manon, le peu qu'elle avoit dit, & son silence lui inspirèrent pour elle une sorte de considération momentanée, qui lui faisoit méditer ses propos. La vieille prit les cartes, & remêla le jeu par des discours plus de saison, qui, secondés de la bonne chère & du vin, remirent insensiblement les choses sur le bon pied, & dans une position plus vive & plus naturelle. L'homme à bonne fortune devint plus

liant, Manon plus gaie : il se dit quelques folies ; sans qu'il s'en fit aucune ; on pria la belle de chanter ; & quoiqu'elle se sentit fort bien en voix, elle ne se le fit point redire : elle y consentit sur-le-champ, & choisit très-ingénieusement dans l'opéra d'*Armide*, cet endroit de l'acte IV, scène 2 :

Voici la charmante retraite

De la félicité parfaite :

Voici l'heureux séjour

Des jeux & de l'amour.

Jamais dans ces beaux lieux votre attente n'est vaine :

Le bien que vous cherchez se vient offrir à vous.

Et pour l'avoir trouvé sans peine ,

Devez-vous le trouver moins doux ?

Voici la charmante retraite , &c.

Quinault & Lulli, en chantant le palais d'*Armide*, avoient-ils en vue le troisième étage d'une maison de la rue de Seine ? A Dieu ne plaise que je me l'imagine ! On ne peut rien ici toutefois de mieux adapté pour le local : l'allusion est exacte au dernier point. On ne sauroit me le nier, ni que Pégase innocemment porte ainsi quelquefois une selle à tous chevaux.

Ces paroles galantes, animées d'une voix touchante, d'une jolie figure & d'une physionomie spirituelle, acheverent enfin de tourner

tout de bon Similor du côté des bonnes manières. Petite folle, lui dit-il d'un ton tout-à-fait radouci, tu fais trop que, d'emblée, ces fortes d'endroits où nous sommes, quelles que soient les beautés qui s'y rencontrent, n'inspirent guère la galanterie qu'à des fots. Je n'en suis pas un : oublie donc, & pardonne-moi, de grace, l'accueil un peu défobligeant que je t'ai fait. Touche là : nous voilà bons amis, & je te vois à cette heure tout d'un autre œil.

Manon se prêta, comme elle le devoit, à ce petit raccommodement ; & le nouvel ami reprenant la parole, continua ainsi : divertissons-nous. Écoute, & te fais à ma façon. Tu n'es pas sans avoir lu les *Contes de la Fontaine* ? Non, vraiment, répondit Manon. Te souviendrais-tu, poursuivit Similor, de celui de la *Courtisane amoureuse* ? Très-bien. Je l'ai présent, repliqua-t-elle. Eh bien, reprit le galant, amusons-nous à jouer une comédie. Joue ici le rôle de Constance, & je me charge, moi, de celui de Camille : tu m'entends bien ? Fort bien, tout des mieux ; vous n'êtes pas dégoûté. Camille est un bel indifférent, dont les rigueurs réduisent Constance aux premières & dernières avances : attendez, avant que je joue son rôle, que j'aie autant d'expérience qu'elle, pour que le

vôtre vous fasse autant d'honneur & de plaisir qu'il en fit à Camille ; & vous attendrez long-tems , continua-t-elle d'un air mortifié , car je ne m'y sens guere de disposition. Hélas , lui dit Similor , animé de plus en plus , je fais bien , ma pauvre enfant , que le plus souvent on ne se choisit point son état ; que celui d'honnête femme & le tien sont quelquefois bien involontaires. Aussi t'ai-je rendu presque d'abord ; comme tu viens de voir , la justice de te croire digne d'une meilleure destinée. Oh ça , conte-moi donc , là , tout naturellement tes petites aventures. Je suis tout prêt à te croire , & à te secourir. Pourquoi menes-tu la vie que tu menes ? Parle-moi franchement : qu'est-ce qui t'y a réduite ? Hélas , répondit-elle , en devez-vous douter un instant ? Ce qui , je crois , y réduit mes pareilles pour la plupart : la profonde misère. Pauvre fille , reprit le philosophe attendri , tu n'auras pas de peine à me le persuader ! Qui fait mieux que moi , combien la bonne ou mauvaise fortune influe sur les mœurs ? Que moi , dis-je , qui fais profession de sentir & de penser plus & mieux qu'un autre ? Que moi , l'anatomiste & le peintre éternel du cœur humain ? Aussi , lisez mes écrits : (car , à ce propos , il est bon que vous sachiez , mademoiselle , avec qui vous

êtes ; vous voyez en moi quelqu'un que vous avez lu , & peut-être admiré plus d'une fois) qu'on lise , dis-je , mes vers , ma prose , qu'on m'entende parler : les termes de vice , vertu , cœur , esprit , crime , innocence , coupable & vertueux , brodent mes hémistiches , enflent mes périodes , & me remplissent la bouche : ils ne me quittent point ; ils font continuellement au bout de ma plume , & sur le bord de mes lèvres. Mais c'est assez raisonner , & trop parler de moi : ne songeons qu'à rire , qu'à boire , & qu'à nous aimer. A ta santé, Manon.

La vieille prit le tems qu'il buvoit , pour saisir son tour à parler.

La misère , dit-elle , où nous tombâmes , fut si grande & si subite , qu'il n'y eut pas moyen de nous reconnoître , ni de nous tirer autrement d'affaire , ma niece & moi ; car je vous découvre ici le comble de cette misère , mon cher monsieur , en vous avouant que je suis la tante de cette petite malheureuse : & là-dessus , elle se mit à pleurer d'assez mauvaise grace. Quelqu'autre qui auroit la rage de description , détaillant la chose dans le menu , vous diroit :

Que sur son nez , sa prunelle éraillée

Versoit des pleurs , dont elle étoit mouillée (*).

(*) Vers tirés de *l'Enfant prodigue*.

Mais dans une composition qui doit être d'un style enjoué, je ne veux rien peindre que de comique & d'agréable : & ceci ne feroit ni l'un ni l'autre.

Et quel étoit votre état, demanda Similor ? Un bon état vraiment, dit la tante. Nous faisions un négoce dont nous subsistions fort joliment, moi, cette nièce que vous voyez, & son pauvre frere un fort honnête garçon, qui depuis est au diable-vauvert, à courir le loup-garou. Et qui vous a fait discontinuer ce négoce, poursuivit notre homme ? Une persécution la plus opiniâtre & la plus cruelle du monde, répondit la vieille. Des saisies, des amendes, des emprisonnemens ; que fais-je ! tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus ruineux pour des gens de commerce. Ah ! je crois vous entendre, continua Similor, dites la vérité ; ne vendiez-vous pas de la contrebande ? Mais c'en étoit si vous voulez, répondit-elle, & ce n'en étoit pourtant pas non plus. Ce n'étoit ni sel, ni tabac, ni toiles peintes, ni rien qui fit tort aux fermiers-généraux ; c'étoit de beaux & bons livres fabriqués dans le royaume, bien moulés, faits comme les autres, & peut-être mieux, hormis pourtant, il faut tout dire, qu'il y manquoit un peu de veau par-dessus, & deux ou trois lignes qui

sont à la fin des autres, signées de je ne fais qui, & qu'on ne lit jamais. Après cela, dans le vrai, vous m'en croirez si vous voulez, je n'y entendois pas plus malice que l'enfant qui vient de naître : je ne fais pas seulement ma croix de par Dieu.

Oui, oui, dit Similor, je vous devine, & de reste : vous étiez des libraires ambulans. Justement, mon cher monsieur, interrompit la babillarde. Eh oui, poursuivit l'autre, prenant un air grave qui tenoit déjà de la sévérité, cela veut dire que vous jouiez sur le théâtre de la librairie des rôles à manteaux : en bon françois, vous étiez des colporteurs. Vous y êtes, reprit la bonne femme sans prendre trop garde à la morgue du renard, auquel elle se confessoit. Mais comme vous savez, monsieur, en tous métiers il est d'honnêtes gens qui les gâtent. Il y a colporteurs, & colporteurs : nous étions des forts, & des plus distingués ; & je désire bien qu'on me montre un de ces livres, un peu passables, vendu depuis quinze ou vingt ans, qui ne soit sorti de mes mains : aussi, vous dis-je, nous nous tirions fort joliment d'affaires, moi, ma niece & son frere. Ah, le bon tems sur-tout que c'étoit du vivant de

ce gros abbé , (a) qui demeuroid près d'ici ! La peste ! un grand latin celui-là ! Tout un chacun en disoit pis que pendre. Non pas nous vraiment ! tout au contraire , & avec raison : car devant Dieu soit son ame , il étoit pere nourricier de M. Chaubert (b) , & de tous nous autres. Dis donc , Manon , t'en souvient-il de ses *lettres philosophiques* (c) , de son *préservatif* (d) , de sa *lettre à Uranie* (e) ? Hem ! comme ça se vendoit ? Mon Dieu , ma tante , répondit Manon , vous vous beloufez tout net. Ces livres-là , tout au contraire , venoient de quelqu'un que nous n'avons jamais vu , ni connu , & qui en vouloit mortellement à notre gros abbé. Cet auteur-là , souvenez-vous-en bien , avoit un émissaire qui n'étoit ni gros ni gras , & qui ressembloit à l'abbé comme une latte ressemble à un boulet de canon. Je crois que tu as raison , dit la vieille : mais toujours ce qu'il y a de bien certain , c'est qu'il y faisoit bon dans ce tems-là ; que ces brochures-là faisoient bien aller la timbale , & que

(a) Desfontaines , qui demeuroid alors dans la petite rue des Marais.

(b) Le libraire qui vendoit ses feuilles.

(c) *Lettres philosophiques* , } ouvrages qui se ven-
 (d) *Le Préservatif* , } doient sous le man-
 (e) *Épître à Uranie*. } teau.

si cela eût duré, tu aurois encore ton innocence, comme moi. Mais, monsieur, ce pauvre cher abbé n'eut pas les yeux fermés, qu'il nous fallut aussi fermer boutique. Cependant nous nous échappions, & nous vivotions tout doucement du débit des nouvelles ecclésiastiques, & d'autres pareils brimborions, quand il s'est avisé de paroître un maudit chiffon (le diable en emporte cent fois l'auteur !) qui a achevé de renverser la marmite. Je ne fais ce qu'il y avoit dans cette brochure, contre un monsieur de la cour qui a pris la mouche; mais il l'a si bien prise, a tant manœuvré, tant couru, tant tracassé, tant fait enfin des siennes, en donnant la chasse au corps des colporteurs, qu'il nous a tous exterminés. C'est une vraie désolation. Figurez-vous, mon brave monsieur, que de misère ! Il a fallu que les uns se fissent mendiants, d'autres soldats, d'aucuns filoux. J'en connois qui, de désespoir, se sont fait auteurs. Pour mon neveu, il continue le métier; mais Dieu fait quel risque il court ! Je ne jurerois pas qu'il ne fût à l'heure que je parle, fouetté, marqué, & aux galeres. Et nous qui sommes restées seules sur le pavé, sans savoir où donner de la tête, vous voyez où nous en sommes. Il falloit vivre, *item*; & quand on ne fait pas ce qu'on veut,

dame, on fait ce qu'on peut. Voilà toute notre histoire : à votre avis , monfieur , fommes-nous à plaindre ?

A plaindre ? s'écria Similor , qui plein d'indignation , mais piqué de curiosité , l'avoit écoutée impatiemment jufqu'au bout : non certes , vous n'êtes point à plaindre , mais dignes bien plutôt de pis que vous n'avez. Juſte punition d'un mauvais métier , dont ont pâti mille gens qui valoient mieux que vous fans comparaifon , & que vous n'avez jamais plaints. Subiſſez la peine du talion. Vous viviez du déshonneur des autres : vous vivrez du vôtre déformais.

Ce retour de mauvaife humeur devoit & alloit vraifemblablement rebrouiller Conſtance & Camille. La courtiſane amoureuſe reprenoit déjà ſes airs de fierté ; & ſon amant n'étoit plus guere en train de ſon rôle , quand la porte s'ouvrant avec grand bruit , un nouvel acteur entrant tout effoufflé , changea la ſcene. C'étoit un jeune gail-lard , aſſez mal dans ſes nippes , & dont le défordre joint à ſon air effaré , n'annonçoit pas le meilleur fils du monde.

Ma foi , chere tante , dit-il , en jetant une eſpece de malle ſur la table , je viens de l'échapper belle ! J'étois à couvert dans un nid à rats , au fauxbourg S. Marceau : on a ſu m'y relancer ;

Les mouches volent dans le quartier ; & je donnois comme une grue dans les filets , si de charitables voisins , comme je rentrois chez moi , ne m'eussent couru au-devant , pour m'avertir du danger où j'étois. J'ai bien vite rebrouffé chemin , sans quoi je ferois à cette heure fort mal à mon aise , dans un cul-de-basse-fosse. Ayez la charité de me donner le couvert , en attendant que je trouve où me loger , & que je désorienté l'escouade.

Tandis que le jeune homme parloit , Similor l'examinait attentivement , & son fourcil se défronçoit à mesure qu'il l'examinait. La sérénité qui renaissoit sur son front , paroissoit mêlée d'un profond étonnement , lequel enfin se termina par un grand éclat de rire. Je ne vois pas , monsieur , lui dit le nouveau venu , ce qu'il y a de si plaisant dans ce que je viens de dire , pour en rire comme vous faites. Mon cœur , lui dit Similor , en tirant une brochure de sa poche , ne feriez-vous pas l'énorme bossu qui me vendit hier ce livre , au sortir de l'opéra ? Je ne le nie pas , repartit le neveu ; je vous crois trop galant homme pour me vouloir dénoncer. A Dieu ne plaise ! dit Similor : mais quel est l'habile opérateur qui vous a , d'un jour à l'autre , si bien extirpé la loupe effroyable qui vous couvroit l'omoplate ? Indiquez-le-moi , en faveur d'un

médecin (*) de mes amis , qui , tout favant qu'il est , n'a pas apparemment ce beau secret-là ; car il ne manqueroit pas de s'en servir pour lui-même. C'est moi , monsieur , répond le colporteur , qui viens de faire cette belle & prompte opération , tout-à-l'heure en montant l'escalier. Tenez , voilà ma bossé , continua-t-il en montrant la malle , qu'il avoit jetée en entrant ; & voici la clef. Ouvrez , choisissez , achetez , je vous mets à même ; & puisque j'y suis aussi , trouvez bon que je m'accommode pareillement. Disant cela , il s'assit à table.

Similor , qui n'aimoit guere moins l'abaissement de ses contemporains que son élévation , & qui savoit que par ses menées l'une & l'autre envoient pour quelque chose dans les brochures du jour , se fit un vrai régal du passe-tems qui se présentoit ; & le colporteur aussi de son côté , pressé par un besoin aussi naturel pour le moins , & qui voyoit devant lui de quoi le satisfaire , en profita , visitant aussi curieusement tous les plats , que l'autre inventorioit exactement la malle ; & tous les deux donnant à l'envi leur coup de dent à leur façon.

Le premier livre qui tomba sous la main de

(*) Le docteur Procope.

Similor, fut le *Recueil de ces messieurs*. Recueil de miseres ! dit-il ; ces prétendus messieurs étoient de grands fous , qui n'avoient guere d'affaires : je n'excepte que le dernier (a), qui a si bien parlé contre la raison , & juge tous les autres sans les avoir lus , comme il l'assure très-sagement lui-même. Celui-là du moins n'a perdu de tems , ni n'en a mal employé , que le peu qu'il lui a fallu pour prononcer à la boulevue , comme il a fait , & comme il fait sur ceci , & sur toute autre chose , en battant les gens & la campagne. Qu'est-ce que ceci ? *Les fêtes rou-lantes* (b).

Autres impertinences qui ne valent pas le papier à sucre qui les couvre , & mille fois moins encore la peine que je pris de les lire dans le tems ! Ajoutez au néant de cela , que c'est une injustice criante. De quoi se moque-t-on ? Ces fêtes font tout l'honneur possible au magistrat qui les imagina. Les cinq chars ne valent-ils

(a) Duclos.

(b) *Les Fêtes rou-lantes*, ou *les regrets des petites rues* ; brochure satyrique de 1747 , contre le prévôt des marchands , dans le goût *des étrennes de la saint Jean*, & *des bals de bois* , au sujet d'une réjouissance publique , qui consistoit en cinq chars de triomphe de Bacchus , de Cérès , de la Gloire , de l'Hymen & d'Apollon : vin , viande , filles & musique.

pas bien les cinq carrosses d'ambassadeurs , dont il n'en faut qu'un pour faire bâiller tout Paris ; & la bonne-chère par-dessus le marché , n'est-ce donc rien ? On ne fait ce qu'il faut à ces diables de badauds ; ils ne sont jamais contents , quelques efforts qu'on fasse pour leur plaire. Amusés , fêtés , régalez , il leur manque toujours quelque chose. Vous pousseriez la galanterie jusqu'à les mener en lieux pareils à celui-ci , qu'ils y demanderoient encore des sentimens. . . . Oh , oh ! continua-t-il , passant à une autre brochure , voici qui m'a bien la mine d'un bon libelle diffamatoire dans toutes les formes.

Oraison funebre de l'abbé Desfontaines , où l'on s'est interdit le privilege de mentir.

La peste ! je serois bien fâché d'être le héros d'une pareille piece d'éloquence , & pour deux bonnes raisons. La première , dit le colporteur , se devine aisément : c'est qu'il faudroit , 1^o. que vous fussiez mort : passe pour celle-là ; elle est valable. Mais pour l'autre , telle que je me l'imaginais , je veux dire , qu'on dit du bien ou du mal , ma foi cela ne me feroit ni froid ni chaud , & partant je ne m'en soucierois guere. Doucement , doucement , notre ami , dit Similor : vous ne savez pas , comme un homme de mon état , ce

que c'est que d'avoir maille à partir avec la postérité. S'il est fâcheux, comme vous en convenez, de mourir une fois, vous conviendrez qu'il l'est encore plus d'en mourir deux : & il ne faudroit qu'un placard comme celui-là, sur la tombe d'un illustre, pour le désimmortaliser tout net; ou qui pis est, pour immortaliser ses sottises; car à qui n'arrive-t-il pas d'en faire!

Lisez, lisez cette feuille, lui dit le marchand, en lui montrant du doigt une brochure; elle vient de bonne main, & on la dit plaisante. Je n'entends rien au titre, dit Similor.

Mémoire pour Janotus de Bragmardo, contre la faculté.

Qu'a-t-il voulu dire? Tout ce que j'en fais, dit l'autre, c'est que cela roule sur la querelle ridicule & sans fin, des médecins & des chirurgiens. Ah! c'est assez, dit Similor: je suis au fait, & le mémoire est sans doute pour les chirurgiens. Je n'aurois jamais deviné, dit le colporteur, ne sachant pas plus le latin qu'un chirurgien, que Janotus de Bragmardo voulût dire l'amphithéâtre de saint Côme. Du reste, à ce que j'en ai ouï dire, le mémoire n'est ni pour l'un, ni pour l'autre parti. On daube également tous les deux. Il n'y a pas de mal à cela, repliqua Similor. On

ne fauroit trop se jeter sur la fripperie des gens , dont le métier est de s'égayer sur notre peau. On ne leur nuira jamais tant qu'ils nuisent aux autres. Leur rage de détruire va , comme on voit, jusqu'à se vouloir entre-détruire eux-mêmes. En puissent-ils venir à leur honneur ! c'est peut-être là l'intention de leurs juges. Qui fait si leur lenteur à décider ce procès n'est pas un effet de leur sagesse , & de leur amour pour le bien public ; car assurément , quand les médecins & les chirurgiens cherchent à se détruire, c'est la précieuse occasion , où rien ne feroit mieux que de les laisser faire : & qui les y peut mieux aider que ces lenteurs de la justice ?

De ce beau propos , il trouva bientôt de quoi passer à d'autres qui étoient plus de son ressort. Voici , dit-il , un titre qui ne me plaît point.

*Transmigration des beaux-esprits de France
en Prusse.*

TRANSMIGRATION ! Transmigration n'est pas là le mot propre. Pour parler correctement , il ne falloit mettre que colonie. Transmigration ne se dit que du transport de toute une nation expatriée par la force du conquérant ; & pour un bel-esprit ou deux au plus , que nous a ravis la cour de Berlin , il nous en reste au moins

trente-huit de bon compte. Il faudra le dire à l'auteur , qui d'ailleurs ne me paroît pas un sot ; car l'ouvrage finit par une assez bonne épigramme ; il la lut , & la voici :

La France au roi de Prusse.

Prince ambitieux , arrête !
 Pourquoi cette incursion ?
 Et d'une juste conquête ,
 Passer à l'invasion ?
 Reprends à ta fantaisie
 Et garde la Silésie ;
 C'est ton droit que tu poursuis :
 Mais d'où vient , roi téméraire ,
 Nous enlever Maupertuis ,
 Et la moitié de Voltaire ?

Il est vrai qu'il n'y a pas de conscience à cela , disoit Similor en riant : du reste , continua-t-il sérieusement , me trompois-je dans mon calcul , quand je disois tantôt , pour un bel - esprit ou deux , que nous enleve la cour de Berlin ? L'enlèvement , vous le voyez , se réduit à un & demi tout en gros. . . .

Mais en voici bien d'une autre : il faut l'avouer , la gaité françoise est inépuisable en bagatelles : c'est dommage qu'elle ait renoncé au vrai comique.

Les amours de milady Melpomene , & de milord Amphigouri ; nouvelle galante.

La belle union ! il n'est pas difficile de voir que c'est une pasquinade contre le tragique empoulé , qui succede à celui de Corneille & de Racine , & contre notre nouveau goût pour le théâtre anglois. Il y auroit bien des choses à dire pour & contre l'amphigouri : quant à notre goût nouveau pour le théâtre anglois , la plaisanterie feroit très-injuste ; dans l'épuisement où se trouve le nôtre , c'est une mine de diamans pour lui ; & sans parler de *Venise sauvée* , & de toutes les belles suivantes qu'elle eut & qu'elle aura , on seroit bien surpris , si je révélois tout ce que depuis douze ou quinze ans notre cothurne doit à celui-là. Un mémoire exact , bien dressé là-dessus , feroit rougir plus d'un spectateur qui raille peut-être , & qui pourtant en a profité à son insu. Voici apparemment le second tome :

Thalie sur le retour , & dans la haute réforme , sous la direction du R. P. de la Chaussée.

Je n'ai rien à dire à ceci , dit Similor. Il est vrai que depuis quelque tems , cette pauvre Thalie prend un étrange visage. Qu'elle eût donné dans

le sérieux & la morale, à la bonne heure. Le tems du génie est passé : tout le bel-esprit imaginable peut ne pouvoir mener au beau naturel : laissons-lui ou pardonnons-lui la métaphysique : il faut bien, comme disoit tout-à-l'heure la bonne tante, que tout le monde vive ; & quand on ne fait pas ce qu'on veut, faire ce qu'on peut. Mais qu'elle donne dans l'itos & le pathos, c'est un égarement, une usurpation intolérable. La pauvre tragédie, telle qu'elle est devenue, n'avoit pas déjà nos larmes si fort à sa disposition, sans que sa friponne de sœur vint encore dimer sur sa récolte. Ce fera sans doute ici que la petite niece aura pris le trait qu'elle m'a décoché en entrant, quand elle m'a présenté l'écran.

Suivez, monsieur, suivez, interrompit le colporteur, en lui montrant une brochure *in-4º*. couverte de papier marbré : voilà qui va avec les deux précédentes que vous venez de voir. C'est un assortiment. Les trois ne se séparent point. Similor ouvrit, & lut :

Apollon Pantin, & les Muses Pantines, ballet neuf. La musique est de MM. Innocent & Charivari, & les paroles d'un je ne sais qui.

Coïonnerie ! fadaïses ! dit-il en jetant la bro-

chure au loin. On voit bien d'où cela part : c'est de quelque malheureux poète lyrique qui n'aura obtenu pension, place, ni cordon.

Oh, pour cette feuille sur laquelle vous portez la main, dit le colporteur, elle est seule de sa bande. Diable, elle a fait un beau bruit, celle-là ! Elle nous coûte cher ; c'est elle qui m'a fait endosser la bosse. Similor ayant lu les premiers mots du titre :

Discours prononcé à la porte de l'académie.

Au feu ! au feu ! s'écria-t-il. Et sur-le-champ il y jeta la feuille qui flamba, & se consuma en un clin d'œil, sous la pincette qu'il tenoit appuyée dessus. Eh, morbleu, monsieur, quelle rage vous tient ! s'écria le colporteur : que faites-vous ? Je fais justice, dit Similor, & j'extermine un écrit qui déchire un homme d'honneur, respectable à mille égards, & qui doit être cher à tous les amateurs du bon & du beau. Respectable tant qu'il vous plaira, dit le colporteur en furie : ma feuille me l'étoit encore plus ; il n'en existe peut-être plus que celle-là. Tant mieux ! disoit Similor ; vous me comblez de me le dire : j'en suis ravi pour ce grand homme, & je lui ferai ma cour de ma bonne action, à la première rencontre. Je n'ai que

faire à tout cela, repartit le colporteur, d'un air menaçant : je me foudrie bien que vous fassiez votre cour à mes dépens. Vous venez de me brûler pour dix francs de marchandises ; j'en ai refusé encore aujourd'hui un gros écu , & ventre-bleu. . . Pas tant de bruit, dit Similor , & un peu de prudence. Vos cris pourroient nous attirer ici la présence d'un commissaire, qui, ce me semble, est plus à craindre pour ces dames, & pour un drôle de votre espece, que pour un homme tel que moi. Après tout , je suis équitable : vous me dites que c'est le dernier exemplaire. . . Oui, monsieur , ou que le diable m'emporte. A la bonne heure. Tenez, voilà un demi-louis : soyez aussi content que moi. Cette petite branche du rameau d'or ramena, pour une troisième fois, la paix dans ce véritable antre de la discorde ; mais ce ne fut pas pour long-tems.

Chacun reprit ses fonctions ; & Similor ouvrit une nouveauté qui avoit pour titre :

Almanach du diable, pour l'année 1747.

La piece, suivant la méthode & le style des almanachs ordinaires, débutoit par annoncer les éclipses, & l'on y lisoit :

« Il y aura cette année, sur l'horizon du faux-

„ bourg Saint - Germain , une éclipse du bon
 „ goût. Elle arrivera le 18 janvier 1747 , & elle
 „ fera totale , avec demeure dans l'ombre. Son
 „ commencement fera à la première représen-
 „ tation d'une pièce nouvelle , & finira à sa pre-
 „ mière lecture. „

Cette raillerie univoque & mordante , qui tom-
 boit à plomb sur un assez bon auteur , & sur ses
 partisans , remit Similor en belle humeur : & le
 livre qui suivit celui-là l'y maintint , mais sur
 tout un autre ton ; c'étoit :

*Nocrion , ou histoire véritable & merveilleuse d'un
 prodige arrivé à l'endroit d'un nommé Fotz ,
 muet du sérail d'Ispahan , qui avoit subite-
 ment recouvré l'usage de la parole.*

Oh , voici à coup sûr de la gravelure , & des
 godrioles ! Il ne faut pas être grand forcier , pour
 comprendre qu'un muet , sorti de si bon lieu ,
 & dont la langue se dénoue , ne soit grand ba-
 billard , & n'ait de belles choses à dire. L'au-
 teur est un grand mal-adroit , s'il n'a pas bien
 édifié sur un si beau fond. L'ami , je veux pren-
 dre un Fotz. Prenez , monsieur , vous êtes à
 même. Combien ? Tant. Oh , c'est trop , dit Si-
 milor ! Allez , allez , je suis au fait de cette mar-

chandise-là, comme vous, depuis le tems que je m'en mêle pour mon compte : prenez ; voilà plus qu'il ne vaut. Que cela soit dit, vous n'en aurez pas une obole par-delà. Il jeta ce qu'il voulut, prit un Fotz, l'empocha, & continua son inventaire. La dernière pomme de discorde attendoit ici notre curieux. Le fond de la malle étoit occupé de tous les exemplaires d'une première édition du livre intitulé :

Nouveau supplément du dictionnaire de Moréri.

Jusques-là il n'y avoit rien de frappant ; mais ce qui piqua l'attention de notre homme, c'est l'année de l'impression : elle étoit de MDCCCI. Un supplément de Moréri en l'année 1801 ! s'écria Similor, battant des mains : *si non vero, bene trovato !* bon cadre à jeter de belles vérités aux nez des vivans, supposés morts alors ! Il ne cessoit de se récrier sur la commodité de ce plan ; & pour démontrer qu'il étoit très-ingénieux, il dit vingt & vingt fois qu'on le lui avoit volé. Ensuite, ayant parcouru des yeux la première page, & grommelé à demi-voix quelques lignes de l'avertissement, ce fut bien autre chose : mais, mais je ne m'en puis taire ! mais comment donc, voilà du neuf, du gentil, du léger, de l'heureux, du fin, du délicat ! Ce ne fut jamais là de la

drogue à vendre sous le manteau. Cela mérite , je ne dis pas privilege & permission seulement , mais récompense & pension. Je garantis à ce seul endroit , corps pour corps , une approbation , que dis-je , une acclamation générale : je voudrois l'avoir fait. En effet , tel étoit le début de cet avertissement :

“ Ce supplément contient les articles de tous
„ les hommes plus ou moins illustres qui ont
„ paru , depuis les dernières éditions de Mo-
„ reri , jusqu'à la présente année séculaire 1801 ,
„ c'est-à-dire , jusqu'à une partie du glorieux
„ regne de Louis XV , assis sur le trône , dans
„ le sein d'une paix profonde , & de son auguste
„ famille , qu'il a le bonheur de voir multipliée
„ jusqu'à la cinquième génération , &c. „

Similor s'informa du tems qu'il y avoit que cette nouveauté paroissoit. On l'assura qu'elle n'avoit pas encore été mise en vente , & qu'il voyoit là tous les exemplaires , qui n'excédoient pas le nombre de deux cents. Oh , parbleu ! cela fera fortune ; j'en réponds , car j'en dirai du bien : je prétends même faire plus : j'aime le roi : on ne l'ignore pas , après tant de témoignages éclatans que j'en ai donnés à sa convalescence. Il verra ce livre demain : demain je vole exprès à Versailles , & perce le petit couché ; je veux y

lire cet endroit-là à sa majesté : on peut compter là-dessus.

Le supplément étoit écrit en style de dictionnaire, avec simplicité & précision ; mais cette précision & cette simplicité étoient justement le tour ingénieux qui donnoit une certaine force aux traits dont l'ouvrage étoit parsemé : & de ces traits malins , les noms omis n'étoient pas les moins piquans. Tel avantageux de nos jours qui, pour quelques foibles productions heureuses, en ce siècle de bagatelles, s'érige dans ses rêves un trophée chez M. Titon, devoit, selon l'esprit de ces omissions affectées, se voir déjà en 1801, placé au rang des noyés. Du reste, ce livre, ainsi que de vives railleries, contenoit aussi, & avec raison, de très-justes éloges. Par exemple, Similor qui eût désiré n'y trouver que le sien, eut le chagrin, en se cherchant sous le *si*, de rencontrer dans sa route au *sa*, celui d'un autre, dont la longueur l'impatienta furieusement pendant le cours de quinze ou vingt feuillets. A l'article de *Saxe* (*Maurice comte de*) maréchal de France, on y détaillait les qualités éminentes de ce grand homme, & l'auteur s'étoit donné ses aises, en écrivain supposé du siècle futur, & qui n'avoit par conséquent plus de loix à prendre que de la vérité, ni plus rien à démêler avec la modestie du héros.

Similor espérant qu'on n'auroit pas plus ménagé la sienne, se hâta d'avoir le nez sur l'encens, & parvint enfin à son article. Heureusement on ne l'avoit point omis : il n'eut garde de s'en étonner ; mais voici ce qui l'étonna bien :

“ Similor (*Matthieu*) écrivain superficiel &
 „ fleuri, qui brilloit encore vers le milieu du
 „ dernier siècle. Ses ouvrages nombreux alors,
 „ & dont il ne nous reste plus que des fragmens,
 „ durent leur peu de vogue à l'étrange activité
 „ qu'il eut de son vivant, à leur procurer des
 „ suffrages. Il fut s'introduire chez les grands &
 „ s'insinuer chez les femmes, qui distribuoient
 „ alors les honneurs du Parnasse ; il déprimoit à
 „ demi-mot les bons poètes, exaltoit effronté-
 „ ment les mauvais, & foudroyoit nombre de
 „ prôneurs. Il faisoit composer, & composoit
 „ lui-même ses éloges que, par des envois ano-
 „ nymes, il faisoit ensuite insérer dans les feuilles
 „ périodiques, dont la capitale & les provinces
 „ étoient alors infectées. Tout ce manège ne le
 „ sauva pas d'un grand discrédit, & même de
 „ son vivant. Il n'étoit presque plus mention de
 „ lui sur la fin de sa carrière : de là vient qu'on
 „ ne fait pas précisément où, quand, ni com-
 „ ment il mourut. Les uns veulent que ce fut à
 „ la première représentation de sa dernière pièce,

» où il expira subitement avec elle sur le théâtre ;
 » sur quoi même ils rapportent cette épitaphe :

Ci gît Similor , qui sur terre
 A remboursé maint camouflet ,
 Et qui , par messieurs du parterre ,
 Fut tué d'un coup de sifflet.

» D'autres le font mourir tout naturellement ,
 » dans son lit , d'une attaque d'apoplexie , cau-
 » sée par un embonpoint excessif. C'est au savant
 » continuateur de l'abbé d'Olivet , à nous dé-
 » brouiller cette anecdote , & à constater lequel
 » de ces deux faits est le plus vrai & le plus vrai-
 » semblable ».

Sa surprise & sa rage furent telles qu'il en pensa
 tomber évanoui , & en quelque sorte vérifier
 ainsi d'avance la première de ces deux opinions.
 Il se remit & se posséda , roulant dans sa tête dif-
 férens moyens pour empêcher ce livre de voir
 le jour. Son premier dessein fut de payer toute
 l'édition ; il en demanda le prix : on lui dit cent
 pistoles. L'avarice effrayée lia les mains à l'or-
 gueil mortifié , pour les délier à l'artifice. Le
 plus simple eût été , sans faire mine de rien ,
 d'aller chez le commissaire , & de faire mettre
 la main sur le collet du colporteur & sur la malle ;
 mais son objet étoit d'anéantir exactement les

deux cents exemplaires ; & ce n'étoient pas là de ces fortes d'effets saisis , ni de ces dépôts sacrés , dont rien ne fort jamais des greffes. Ne voulant donc s'en fier qu'à lui seul , il s'y prit autrement.

Il commença , pour mener à bien son projet , par se bien rassénérer , prendre & payer deux exemplaires , bien refermer la malle , & rendre la clef. Ramenant ensuite un léger sourire sur le bord de ses dents , il se rapprocha de la table , reparla du voyage de Versailles , & de sa protection , refit sa cour à Manon , sonna le Champagne , & le versa gaiement à profusion.

Quand ses fumées eurent achevé de mettre la bonne compagnie sur le bon ton : Mon camarade , dit d'un air enjoué Similor au colporteur , ma foi , plus je vous examine de pied en cap , plus je me reproche d'avoir hier eu la berlue , en ne voyant pas que votre bosse en étoit une postiche. Et à quoi cela devoit-il se voir , dit le colporteur ? A vos gras de jambes , reprit Similor , à cette face de jubilation. Belle rêverie , repliqua l'autre ; d'imaginer qu'il y ait des jambes & des visages particuliers pour les bossus ! N'en doutez pas , Similor ; tenez , examinez-moi bien , vous verrez en moi , de la tête aux pieds , un homme vraiment taillé pour arborer la bosse

avec

avec succès ; elle m'ira , comme de cire. Je veux vous en donner le passe-tems , & que vous me l'essayiez.

L'épreuve parut divertissante : on y taupé , on lui applique très - correctement la bosse sur les épaules ; il se la fait attacher par-dessous le juste-au-corps , & l'on éparpille galamment sa perruque naissante , par-dessus la convexité. Cela fait , il se présente au miroir , comme feroit un abbé qui sort de sa toilette , se promene avec toutes les graces d'un bossu ; se carre , se tourne à droite , à gauche , se tord le col à se regarder à la glace : Eh bien , monsieur , eh bien , mesdames , suis-je bien ? Comment me trouvez-vous ? Voilà , voilà ce qui s'appelle un bossu.

Tous , de se récrier qu'il étoit à peindre , qu'il étoit visiblement fait pour être bossu , tortu , tout ce qu'il voudra : on lui bat des mains , on crie *vivat*. Il s'égaie tout de bon , & comme par enthousiasme , il folâtre : on creve de rire : il danse , il fait la cabriole ; & faute le bossu ! Jamais Polichinelle ne fut si fêté , si claqué , si brillant. Jamais scène si folle ne se joua sur le théâtre de la folie.

Cependant M. le colporteur fessoit son Champagne , en grivois qui profitoit d'une bonne aubaine. Rien n'étoit plus naturel que des besoins qui l'obligeassent à sortir. Aussi rentroit-il pour

la troisieme ou quatrieme fois , quand à son tour Similor , qui crut avoir assez préparé le moment pour enlever la malle , s'écria qu'un enfant en pleurerait , & courut à la porte , le cœur épanoui d'une joie secrete , à l'approche d'un dénouement heureux. Mais quel coup de théâtre pour les lecteurs ! & quel coup de foudre pour le pauvre diable !

Tout en ouvrant la porte , il se vit l'estomac pointé par deux ou trois hallebardes que lui présentèrent autant de gens à moustache , suivis d'un commissaire , & un exempt. Ah , chien de bossu , lui cria l'exempt , en lui serrant la gorge , nous te tenons donc enfin ! Ah ! tu paieras les peines que tu nous donnes depuis si long-tems ! en prison ! Messieurs , messieurs ! cria de son mieux celui qu'on étrangloit , vous vous méprenez indignement. Entendons-nous , songez bien à ce que vous faites. Nous y songeons très-bien , dit le commissaire , en se rengorgeant , & d'un ton de fausset : vous êtes bien celui que nous cherchons , & vous n'êtes pas fait de façon qu'on s'y puisse méprendre : au châtelet ! M. le commissaire , dit Similor , en se rengorgeant de son côté comme il put , vous vous trompez , vous dis-je , je ne suis pas plus bossu que vous. C'est aussi , reprit l'homme de robe , un faux bossu que

nous cherchons : ne vous faites pas mettre les menottes : obéissez de bonne grace à justice , & marchons. Similor outré , & se déboîtant en fureur , jeta la malle à son maître , en disant aux autres : tenez , tenez , voilà votre bossu. Celui-ci lui rejeta la bosse , jurant qu'il n'y prétendoit rien ; qu'elle étoit bien à lui. Tous deux pelotoient & se la renvoyoient à grands coups de pieds , avec les meilleures raisons qu'ils pouvoient imaginer. Me serois-je avisé comme un sot , disoit le colporteur , de vouloir faire le bossu avec cet air joufflu , & ces jambes-là ? Ne voit-on pas clair comme le jour , que c'est un déguisement assorti à la figure de cet homme-là ? Qu'il répliqué à ceci. Similor resta un moment interdit de se voir battu de ses armes. Le commissaire qui n'étoit rien moins qu'un Salomon , pour démêler le vrai possesseur de la bosse , las de sa perplexité : ça , ça , marchons , dit-il , voilà bien des raisons ! Toutes les bosses du monde & tous vilains cas sont reniables , on le fait bien , & tout ceci ne finiroit pas. Qu'on les mene tous deux au cachot : le fait s'éclaircira là tout à loisir.

Similor consterné , comme on peut se l'imaginer , en envisageant le mauvais tour qu'on donneroit à une pareille aventure , obtint enfin , par larmes & par prières , un moment d'entre-

tien secret avec le commissaire & l'exempt. Étant donc passé avec eux dans une chambre voisine, il s'y nomme, & fait un détail circonstancié de ce qui venoit d'arriver. Il n'en étoit pas mieux; & toute son éloquence échouoit, sans une cinquantaine de pistoles qu'il avoit heureusement sur lui : il les jeta sur une table verte. A l'harmonie d'une si belle péroration, M. le commissaire baissa son fausset d'un ton, & l'exempt s'humanisa. Ils se parlerent à demi-voix, pour se concilier sur le renvoi de leur fuite, & promirent à Similor de lui rendre bon compte des exemplaires qui l'intéressoient si fort. Bref, ils lui montrèrent un petit degré dérobé qui descendoit dans la petite rue des Marais. Il l'enfla bien vite, & regagna de même son logis, laissant tout le monde extrêmement satisfait d'avoir eu, avec son souper & son argent, une comédie si plaisante, dans un tems où il y en a si peu.

Car il est tems enfin de mettre mon lecteur au fait, en lui disant que, depuis la rencontre de la vieille, jusqu'à l'entier dénouement, tout ne fut qu'un jeu concerté par une bande de colporteurs, qui avoient de justes raisons d'en vouloir à Similor (autre matière à une nouvelle nuit de *Straparole*). Niece, neveu, tante, archers, commissaire, exempt, tous n'étoient que-

de faux personnages, qui de longue main s'étoient distribué les rôles, & avoient su ajuster la scène au théâtre, selon les différentes circonstances; & les fréquentes sorties du colporteur, après le vin de Champagne, avoient servi à faire les derniers arrangemens.

Après deux ou trois jours, il en revint bien à Similor des soupçons qu'il voulut éclaircir; mais en vain : on retrouva bien le théâtre, mais les acteurs étoient disparus. Il ne put plus douter qu'il n'eût été joué; & cette découverte de sa part, auroit manqué à la pleine vengeance des rieurs. Depuis ce tems, il ne voit passer malle ni bosse, qu'il ne lui souvienne de la malle-bosse.



 ANECDOTE SUR ÉRIPHILE,

*Tragédie de M. DE V**.*

LA tragédie d'*Eriphile* étant tombée à la seconde représentation, M. de V** la retira pour y faire des changemens; mais en attendant il voulut soutenir l'attention du public, & l'entretenir de lui, dans une lettre anonyme, adressée au *Mercur*, où, faisant passer en revue ses chef-d'œuvres précédens, & même son *Eriphile*, il se déclaroit nettement le seul génie universel & supérieur en tous les genres. Thiriot, son fidele truchement, fut le porteur de cette lettre, & la fit insérer dans le *Mercur*: elle révolta les honnêtes gens. J'adressai aussi-tôt une lettre charitable sous le nom de M. de V**, à M. de la Roque, auteur du *Mercur*; la voici :

*Lettre de M. DE V**, à M. DE LA ROQUE,*
auteur du Mercur.

DE grâce, monsieur, s'il vous survient encore à mon sujet, des apologies de l'espece de celle que vous venez d'insérer dans votre dernier *Mercur*, faites mieux vos réflexions, & ne vous y trompez plus, ou communiquez-les moi. Celle-

cî me désespere ; votre religion surprise a cru un éloge ce qui n'est qu'un vrai libelle. Avez-vous pu prendre ainsi le change ? L'excès des louanges y laisse voir à plein l'ironie, où elles paroissent malheureusement prodiguées de bonne foi : l'erreur grossière de celui qui les donne mal-à-propos , jette sur celui qui en est l'objet , je ne fais quel ridicule , tel que celui qui me désole & m'indispose contre lui , tout peu garant qu'il soit des bévues de l'encenseur outré. Les gens s'imaginent que nous ne rabattons rien des flatteuses hyperboles de notre fût admirateur. On s'abuseroit ici terriblement sur mon compte : j'en rabats plus que personne. Publiez-le bien , monsieur ; m'enviant une douce illusion que je ne me fais point , qu'arrivera-t-il ? Ce qu'il arrive aux autres en pareille conjoncture ; on veut les remettre à leur place ; l'humeur insensiblement s'en mêle ; la justice passe les bornes , glisse à la raillerie , & de la raillerie à des imputations déshonorantes. Par exemple , monsieur , faute d'avoir annoncé de qui vous tenez cette maudite lettre , on se plaît à m'en croire l'auteur ; moi qui pense si modestement de moi , on veut que cette apologie tiennne plus de l'aveuglement de l'amour-propre , que de l'excès d'une amitié mal entendue : le joli rôle que je joue alors dans les esprits ?

V** se prôner lui-même *ex cathedra* ! « L'il-
» lustre & le seul poète épique de l'Europe ; le
» premier tragique , sans contredit , pour l'har-
» monie & la précision ; l'historien le plus in-
» génieux & le plus élégant de son siècle , fu-
» périeur à Vertot , à Saint-Réal ; l'unique parmi
» les anciens & les modernes , qui ait excellé
» en tant de genres ; un génie sans pair , un
» prodige , un phénix ». Il n'y a pas là une
ligne qui ne doive révolter , & qui ne révolte
ceux qui me veulent sincèrement quelque bien ,
soit qu'ils me croient ou non l'auteur d'une pa-
reille caricature. J'en demande réparation. Ces
contre-vérités sont des injures , & m'en attirent.
Votre phénix , au dire de quelques gens , peut-
être aussi mal intentionnés que celui qui leur
donne le ton , n'est que la corneille de la fable ;
& je suis en butte aux railleurs , si vous ne vous
hâtez , monsieur , de publier mon désaveu de
tout ce qu'on a avancé là sur mon compte. Je ne
saurois trop le répéter ; de pareils portraits ne
peuvent partir que de la plus folle imagination
ou de la plus noire malignité ; & mes soup-
çons tombent sur cette dernière. Relevez-moi ,
s'il vous plaît , au plus tôt de votre faute inno-
cente , dont je suis encore plus innocemment
la victime. L'éloge outré qu'on fait de ma mal-

heureuse *Eriphile*, & mes plaintes doivent vous éclairer; & vous engagent, en conscience, à prendre mon parti avec chaleur. Notifiez bien tout ceci: on dit que l'ombre d'*Amphiaraüs*, & les cris d'*Eriphile* derriere le théâtre, quand on l'y tue, sont des hardiesses neuves, qui ont réussi par l'extrême sagesse avec laquelle elles sont amenées: contre-vérité évidente & grossière.

J'accuse justement ces hardiesses de ma chute: elles exciterent la risée, & du parterre ignorant, & des gens sensés. Pour moi, les huées m'éclairerent; & j'ai si bien conçu que j'avois trop hasardé, qu'à la seconde & dernière représentation, je supprimai les cris d'*Eriphile*, & qu'à la rentrée, je compte bien supprimer encore l'ombre d'*Amphiaraüs*, dans l'espoir pourtant d'y avoir accoutumé & d'en faire usage ailleurs. Et que penser du choix malin qu'on a fait de ces lambeaux de ma piece, pour les vanter comme les plus beaux endroits? Par exemple, la tirade sur la vanité des hautes naissances, qu'on fait bien que j'aurois consacrée, si j'en avois eu une: croit-on que j'ignore que les vingt vers qu'elle contient, si j'eusse eu de la force & de la patience, devoient tout au plus en tenir quatre; & que c'est un lieu commun trop froid & trop usé, pour soutenir le pléonasme

& l'amplification ? Avec le tems je parviendrai peut-être au laconisme : je désespère seulement de parvenir à l'invention. Mais laissons là ma tragédie : ma grande faute est de ne l'avoir pas annoncée comme l'essai d'un jeune homme nouvellement sorti de rhétorique , & digne en cela de quelque indulgence , en faveur de tant d'ouvrages déjà publiés en si peu de tems.

Venons à ma trop heureuse *Henriade* , que cette indulgence n'a que trop favorisée. Je vais bien désarmer le peu d'envieux que m'a suscités son succès prématuré , & dont je ne me glorifierai jamais. L'aveu coûte un peu trop à l'amour-propre , pour ne pas mériter qu'on ne le défigure point du masque de fausse modestie. Je déclare donc ici , & le déclare bien sincèrement , que cette *Henriade* n'est encore qu'une bâtisse ébauchée , & masquée d'un vaste échafaudage^{de} charpente , qui est & fera long-tems encore sur pied , avant que l'édifice mérite le beau nom d'épopée. La partie un peu plus achevée que les autres , & qui donne au tout son nom , par une espece de *synecdoque* , est une galerie ornée de différens tableaux , grands & petits , accrochés au hasard , passablement coloriés , & copiés d'après de bons originaux connus de tout le monde. Des morceaux d'histoire , des passions personifiées , des portraits de famille , le tout entre-mêlé

de vieilles sentences & de maximes , telles qu'on en voit qui tapissent les murs de nos capucins ; voilà tout le tissu du grand œuvre : il n'y a de poétique dans tout le reste que les décombres du *Temple de l'amour* , dont les fondemens & l'édifice , posés par Clément Marot , viennent d'être complétés par Saint-Didier. Je ne puis dissimuler ce qui ne se voit que trop : je n'ai eu qu'à regratter , comme à ma *Galerie* , ce que j'avois fait sur le *Catholicon d'Espagne* , & les *Mémoires de Sully* ; cruel ministre , fin courtisan , mauvais citoyen , attentif aux droits du maître moins mille fois qu'aux siens propres qui en dépendoient ; fanatique de sa croyance ; & l'ennemi juré , le persécuteur & continuel antagoniste du sage cardinal d'Osset , à qui , malgré lui , nous devons l'heureuse réunion de Henri IV & du saint-siège , source de la postérité de ce prince. Ai-je espéré que ces imitations se déroboient aux yeux des lecteurs clair-voyans ? Cela est-il vraisemblable ? Loin donc d'accepter jamais sur cet essai le titre de seul poète-épique de l'Europe , je ne me croirai jamais auteur , & moins encore un poète qui ait fait un poème épique , ni dramatique , tant que , dans ces sortes d'ouvrages , je n'aurai pas eu l'art d'attacher par le neuf & par l'intéressant , & tant que chez moi la poésie

ne l'aura pas emporté sur le mécanisme de la versification. En un mot, V** ne fera qu'un rimeur, tant qu'il ne commencera pas par valoir un Fénelon. Quelques réminiscences, un peu d'esprit des vieilles, idées du dictionnaire de Richelet, arrachent des vers de la plus petite cervelle; mais ce ne fera point de poésie. Un œuvre vraiment poétique, est un bel ensemble, aux parties duquel ont également contribué la solidité du jugement, la vivacité du sentiment, le feu de l'esprit, & les ressources d'une brillante & féconde imagination. Trois dons de la nature, où je reconnois que le génie de feu la Motte puisa cette universalité que je lui dispute & que m'alloue l'écrit dont je me plains. Faut-il qu'à ma honte, je voie arracher ainsi la barbe au *lion mort*! Ne laissez plus parler, s'il vous plaît, de ce grand homme, à mon occasion, sans lui rendre l'hommage que je lui dois, & que je lui voue. Ayez toujours le contraire pour suspect: je n'espère pas le valoir de ma vie. Ses odes balancent celles de Rousseau; ses épîtres, celles de Boileau; ses opéra, ceux de Quinault. Ses réflexions sur la critique & le *Traité du sublime*, sont au-dessus de tout ce qu'ont écrit en ce genre les anciens & les modernes; ses tragédies sont pleines de pathétique; il y a plus d'esprit & de

difficultés vaincues dans son *Iliade*, que dans tout le poëme de *la Ligue*. Pour les *Fables*, celles de la Fontaine ne les égaleront jamais du côté de l'invention, de la concision, de la morale, & du style. Il laisse bien au-dessous de lui tous ceux qui ont osé courir la même carrière; & même le bon la Fontaine, qu'on auroit déjà oublié, si, par une vieille habitude, il ne se retrouvoit pas entre les mains des bonnes & des enfans, seuls lecteurs dignes de lui. Ce n'est ni par envie, ni par amour-propre, que je parle ainsi de la Fontaine, puisque je n'ai jamais fait ni pu faire de fables, quoique j'aie tenté tous les genres; mais celui-ci est trop mesquin pour établir une réputation.

Que la lettre, monsieur, que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, me lave à jamais du parallele qu'on fait dans celle qu'on vous a écrite à l'occasion d'*Eriphile*, des mes maîtres & de moi, d'*Inès* & d'*Eriphile*, des *Révolutions de Suede* & de *Charles XII*. Je ne me flatterai jamais de faire oublier Saint-Réal & Vertot; je les tiens déjà pour bien vengés par vos lecteurs intelligens: car j'entends appeller par-tout mon histoire *une gazette fleurie*, & ma *Henriade* *une mauvaise histoire rimée*. En cela je trouve encore le mépris plus mesuré que les éloges dont m'a-

fassinent vos honnêtes pourvoyeurs. Ayéz donc la bonté, monsieur, de divulguer dans le *Mercur*e prochain, l'hommage sincère que je rends à la triste vérité. Vous tranquilliferez une ame en peine; c'est en tirer une du purgatoire, pour ne pas dire d'un enfer: j'en conserverai la reconnoissance d'un prédestiné, & je prierai pour le succès de vos veilles & de vos écrits, & pour la continuation du privilege du *Mercur*e en votre faveur. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je fis tenir cette lettre à M. de la Roque, alors auteur du *Mercur*e; mais il eut la simplicité d'en envoyer une copie à M. de V**, pour favoir, avant de la publier, si elle étoit véritablement de lui. La réponse fut que, s'il s'avisait de la publier, il lui feroit ôter le privilege du *Mercur*e. Cette lettre néanmoins courut en manuscrit; & au moment même où elle avoit le plus de vogue, je me trouvai avec M. de V** dans les foyers, à l'instant où, sans qu'il y eût de sa faute, je venois d'être cajolé du parterre, qui n'avoit pas encore le noble usage de crier *l'auteur! l'auteur!* M. de V** vint à moi les bras ouverts, en me disant: *ce que j'aime en vous, c'est la franchise avec laquelle, au milieu des applaudissemens, vous avouez les défauts de votre piece.* Ah! monsieur, lui répondis-je, il

„ me feroit bien de manquer de modestie , après
„ le bel exemple que vous nous en donnez
„ dans votre seconde lettre au Mercure ! „ *L'im-*
bécille ! s'écria - t - il en me repoussant , *ne me*
croit-il pas encore l'auteur de cette lettre ?



Lettre à M. l'abbé Raynal , auteur du Mercure.

J'AI vu le tems , mon cher abbé , que vous
m'aimiez un peu ; ce tems feroit-il passé , & sa
trace à tel point effacée , que vous ne prissiez
plus nul intérêt à ce qui me regarde , & que
vous ne m'eussiez pas plaint dans les disgraces
accumulées qui m'ont accablé tout à la fois ?
Je ne le crois point , & je me suis en secret flat-
té plus d'une fois dans mes afflictions , de la
part que vous y preniez. Vous ne pouviez les
ignorer. Les plus indifférens les publioient , en
y compatissant. La cour & la ville en étoient.
Elles y ont subvenu , par pure commisération
pour l'homme de bien , dans la douleur & dans
l'oppression. Vous auriez bien voulu , sachant
ce qu'ils savoient , pouvoir ce qu'ils pouvoient.
Leur secours vous aura tranquillisé sur mon
compte. Instruit donc de mes tristes aventures ,
voilà tout ce qu'ici je vous en dirai ; & je ne

puis mieux vous désemuyer, que de vous confier celle qui vient de m'arriver : la plus imprévue, la plus douce, & la plus agréable du monde pour moi.

Je reçus avant-hier un billet anonyme, par lequel on m'avertissoit de me trouver aujourd'hui sans faute, à telle heure, en telle rue, chez M. Doyen notaire, que je n'avois nullement l'honneur de connoître, & qui me diroit de quoi il étoit question. Je n'y ai pas manqué : je m'y suis rendu ce matin tout bonnement, mais non sans quelque petite émotion, assez naturelle à l'approche du dénouement de ces sortes d'assignations mystérieuses, & toujours un peu suspectes avec quelque espece de raison. Vous allez voir en effet un coup de théâtre tout des plus frappans, & qui n'est pas du nombre des événemens aussi rebattus que ceux qui partent tous les jours de nos imaginations poétiques sur la scène. De l'espece dont il est, je doute fort, quoique dans le siècle des plagiaires, qu'il ait fréquemment les siens sur la scène de ce monde. Nos auteurs, sur-tout, & l'opulent V** même le premier, tout plagiaire que Dieu l'ait fait, ne s'aviseront guere ici de l'être : avançons.

M. Doyen m'attendoit. Il m'a reçu très-poliment, & m'a fait asseoir. Ensuite il m'a fait lec-

ture

d'un contrat de rente de 600 livres, ma vie durant, pour une somme de 6000 livres que j'ai, dit-on, comptée en louis d'or & d'argent, qui, je vous jure, ne m'avoient pas sali les mains. Vous concevez bien, monsieur, le déluge de questions où naturellement ont dû se répandre ma surprise & ma vague reconnoissance. Mais point de nouvelles. L'homme public a fait sa charge. Le silence étoit un article exprès & capital de ses instructions. Son rôle est fini : le mien commence; & c'est à moi, maintenant, de découvrir à qui je dois cette générosité, ou de mourir à la peine. Malheureusement pour moi, ce n'est ici rien moins que matière à monitoire, & toutefois ce devrait bien, ce me semble, en être une. La chaire de vérité ne servira-t-elle donc qu'à scandaliser du récit des faits & gestes du scélérat ! Et la publication d'un vertueux guet-à-pans, tel que celui-ci, n'édifieroit-elle pas pour le moins autant que le meilleur des prênes sur l'amour du prochain ? Mais enfin, ce n'est pas l'usage : il faut donc avoir recours à vous, monsieur ; secondez-moi, de grace, dans la recherche que je fais, pour pouvoir adresser ce que j'ai sur le cœur, directement à qui le mérite. Les soupçons de mes connoissances sont, là-dessus, sans mesure & sans nombre ;

ils s'étendent jusqu'à messieurs V** & C**, repentans du mal qu'ils m'ont fait. Enfin, je ne fais que penser. Faites voir, s'il vous plaît, cette lettre à un personnage de votre connoissance, très-répandu dans le monde, qui veut tout favoir, comme grand novelliste de son métier; qui parvient à favoir tout; qui dit ensuite tout ce qu'il fait, & par-delà. Vous en êtes extrêmement bien voulu: il jamera, fera jaser; & de bouche en bouche, il n'est pas que quelqu'un ne vienne à révélation. Ce personnage est le public: & moi j'ai l'honneur d'être très-particulié-ment, monsieur, votre, &c.

A Paris, ce 15 septembre 1750.

CHACUN faisoit son chemin :

L'un ici, l'autre à Berlin;

Moi seul je restois au Tartare.

Un cœur grand & généreux,

M'en tire & me rend heureux :

Ma fortune est la plus rare.

De Dieu c'est être ici-bas

(On ne m'en dédira pas)

Une image bien sensible,

D'être, de gaité de cœur,

Non-seulement bienfaiteur,

Mais bienfaiteur invisible.

Lettre à M. Clairaut , lors de son voyage au Nord.

Je l'avoue, mon cher monsieur, c'est fort mal fait à moi, d'avoir tant tardé à vous tenir la promesse que je vous avois faite de vous écrire. J'ai péché, & me confesse d'avoir non-seulement manqué à l'amitié, mais même à l'humanité : car, encore qu'un poëte n'ait pas grand'chose d'intéressant à dire à un géometre, les riens de son ressort auroient toujours été quelque chose, pour d'honnêtes & pauvres chrétiens.

RELANCÉS comme vous, sous un ciel ennemi,
Où le soleil n'échauffe & ne luit qu'à demi;
Tombeau de la nature, effroyables rivages (*),
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages.

On est sobre, malgré qu'on en ait, en tems de famine; & M. de Maupertuis même, quelque délicat que soit son bel esprit, auroit passé, peut-être avec plaisir sa grosse faim, sur les balthivernes que je vous aurois mandées. Mais depuis un an, tous les jours, je ne fais pourquoi ni comment, je remets à demain. Les jours se sont pousés les uns les autres; & de demain en

(*) Vers de la tragédie de *Gustave*.

demain celui-ci est arrivé tout doucement : ainsi , peu s'en seroit fallu , si je n'y eusse pris garde , que tout doucement vous n'eussiez passé & repassé les mers , tout doucement toisé & retoisé les extrémités du ciel & de la terre , & tout doucement appris ce que toute la savante antiquité ignora , sans que j'eusse su vous amuser de quelques jolies inutilités. Que faisois-je donc de si important pour moi , ou pour les autres , qui m'empêchèt d'exercer cette œuvre de miséricorde , pendant que vous vous occupiez si tristement & si utilement pour votre gloire , pour celle de la nation , & pour l'instruction générale de l'univers ? Ce que je faisois ? Je ne faisois rien , ou pour parler plus juste , je faisois des riens , & peut-être moins que des riens. Je faisois (*) une comédie , & la faisois encore si mal , qu'elle n'a pu parvenir à l'honneur d'être du moins sifflée du public , faute d'avoir pu obtenir cette petite satisfaction de messieurs les comédiens , qui tout d'une voix viennent de la refuser.

EN quel désert éloigné ,
Et sous quel antre sauvage ,
Cacher un infortuné ,

(*) *La Métromanie.*

Tout d'une voix condamné
 Par un tel aréopage ?
 Exilé du sacré vallon ,
 Et déchu pour jamais des honneurs du Parnasse ,
 Indigne d'approcher des enfans d'Apollon ,
 Et de me présenter même aux yeux du Lapon ,
 Où me cacher dans ma disgrâce ?
 O mers , profondes mers , dont le fier Aquilon
 A pétrifié la surface !
 Gouffre où naquit Borée , engloutissez Piron ,
 Et le cachez sous votre glace !
 Tandis qu'ainfi que des héros ,
 Revenus de dessous la dernière des zones ,
 Les Maupertuis & les Clairauts
 Recevront ici des couronnes.

Cependant , comme on est toujours de bonne composition avec soi-même , j'ose vous dire que je ne m'accuse d'autre tort , que d'avoir voulu trop éviter le froid & le plagiat. Il en a résulté que j'ai tourné toutes mes facultés du côté de l'invention. Le neuf a tout déorienté une judicature qui n'est guere éclairée que de la jurisprudence des arrêts du parterre : & quand le cas est nouveau , adieu la boussole. Comment opiner ? L'exclusion est de droit chez de tels juges. J'ai beau m'en trouver mal ici : je courrai le même risque tant que je composerai. J'ai tort ,

ou j'ai raison ; & prenons que j'aie raison : ce sera quelques milliers de vers qu'il pourra m'en coûter ; mais pour mes milliers de vers , j'aurai droit de peſter. Si noſſeigneurs les bateleurs m'en euſſent voulu croire , nous aurions riſqué une premiere audience au grand tribunal ; mais le ſoin d'un écu , plus circonſpect parmi ces ſages que ne l'eſt notre petit amour-propre chez nous , en a autrement ordonné. La politique de leur gouvernement préférera toujours au vol de l'imagination , le pas grave & peſant de ces communes (*) judiciaires , de ces maigres pédans , qui ne haſardent rien au-deſſus de leur petite portée & de celle du vulgaire , qui influe ſur la recette , & dont toutes les honnêtes & froides productions ne reſpirent que la douceur des mœurs , & font crever d'ennui les bonnes gens qui avoient donné leur argent pour s'amuſer , plus que pour s'édifier. Le beau , c'eſt que du creux de ce mortel ennui , c'eſt à qui ſe fera gloire de claquer des mains en enrageant. Il s'agit d'honneur , de vertu & d'humanité : que l'auteur en ait , ou n'en ait pas plus que l'auditeur , celui-ci ſe fera-t-il faute de l'applauſſement , non plus que l'autre de l'éta- lage ? Oh que non ! les libertins du plus bas aloi clabaudent leur approbation , comme un certi-

(*) La Chauffée , & tant d'autres.

cat de mœurs & de goût. Des fots de leur
trempe les écoutent, les croient, & courent ap-
plaudir comme eux, par hypocrisie, où, du tems
de Moliere, on n'alloit applaudir que par plai-
sir. J'aime à battre un peu la campagne avec
les génies vastes : mais ne la voilà que trop bat-
tue : revenons. La mauvaise humeur me fascine
peut-être la vue, ou peut-être ai-je dit la triste
vérité ; car en effet :

Ce goût, du bon goût l'assassin ,
Ce goût, qui sur la scène est maintenant en vogue ,
Transfigure Thalie en pesant pédagogue ,
Et Melpomene en capucin.
La belle humeur de chez l'une est bannie ,
De chez l'autre la dignité :
Sentences, lieux communs, portraits en quantité ,
Tout rebattu, rien d'inventé ,
Toujours la même litanie.
A cette froide & maudite manie ,
Glaciale monotonie ,
Dont le théâtre est infecté ,
Je pense qu'avec vous, Phébus a transplanté
Le mont Parnasse en Laponie.

Attendons donc que votre retour nous ramene
les muses, pour nous en rapprocher. C'est une
impatience que partage avec moi toute la nation
sans en excepter le prince.

Peut-il se trop intéresser
A la fin d'un fameux voyage
Entrepris en son nom , pour le faire passer
Et l'éterniser d'âge en âge ?
De votre succès important
L'empereur sera moins content ,
Quand au bout de l'an qui s'écoule
Se voulant couronner à neuf ,
Il faudra qu'au lieu d'une boule ,
Il prenne pour cimier un œuf.

Et encore un œuf applati. Il n'y a que M. & madame Clairaut qui se soucient , on ne peut moins , que la terre soit ovale , ou ronde. Ils ne se sentent aucune entraille pour cette grand-mère. Tout ce qu'ils en ont ne se remue que pour leur cher fils , qui est allé au bout du monde , pour le plaisir du roi : & à quel bout du monde ? Encore si c'étoit à celui où est allé M. de la Condamine ? Il y fait bon & chaud : mais au cercle polaire , où l'on grelotte , même en y pensant. Aussi leurs deux cœurs font , à proprement parler , deux vraies aiguilles aimantées , continuellement dirigées de votre côté. Je crois bien que le tracasserie domestique , joint au tourbillon des petites lubies maternelles , font quelquefois nord-ester ou nord-ouester madame Clairaut : mais pour M. votre père , son aiguille ne décline pas d'un point.

Et l'ourse , moyennant cela ,
 Dès que vous eûtes fait une premiere lieue
 Du côté d'où nous est venu monsieur Gedda (*);
 L'ourse , dis-je , dès ce tems-là ,
 Occupoit trop le cœur de votre bon papa ,
 Pour n'être pas pendu nuit & jour à sa queue.

Ce n'est pas que l'on n'ait tout tenté pour lui faire diversion. Hier encore, jour du mardi gras, votre bonne mere fit de lui sa poupée de toilette : elle l'habilla en belle dame. Elle l'emprisonna, de la ceinture en-bas, dans un vaste panier, qui faisoit de ses deux pieds le centre d'un grand cercle : elle lui mit sa plus belle robe sur ses épaules, & couronna de dentelles & de rubans une tête hérissée comme la vôtre, des principes d'Euclide & d'Archimede. Somme totale, elle fit de la figure entiere du savant géometre, une espece de cône ambulant, qui monta chez moi. Certaine teinte de mélancolie qui tenoit bon contre un si burlesque appareil, achevoit de peindre le philosophe un peu furanné, en une prude parfaite : & moins sa personne se prêtoit à cette mascarade forcée, plus le masque se complétoit. Après que j'en eus ri ce qu'il en falloit, cette perfection me donna la con-

(*) Ambassadeur de Suede.

fiance , & l'envie d'en faire part au public. Je le menai en beau & plein midi , à visage découvert , aux Tuileries , pour y prendre ensemble du café sur la terrasse , au conspect public. Nous y en primes , & nous revînmes chez nous , sans que sa barbe de trois jours ni sa mauvaise contenance assez gauche , nous eussent attiré le moindre cri des poliçons , ni l'attention des passans ; encore que nous en rencontrâmes plus d'un qui m'arrêta , & qui le connoissoit. S'il joua bien son rôle , sur-tout aux Tuileries , ce ne fut pas sans avoir eu bien des distractions , capables de tout gâter , si je n'eusse eu le soin continuel de lui dire à l'oreille : *Memento , homo , quia mulier es.* Car buvant son café en plein air , assis à un guéridon , il s'avisa de rêver , & de calculer à part lui , de pas en pas , l'espace qu'il y a de Tornéo , où vous êtes , chez la Lacroix , où nous étions. Pendant l'opération , pour me donner le change , il poussa le jeu de l'éventail qu'il tenoit , jusqu'à déchirer tout le papier , casser tous les petits bâtons , & ne laisser entiers que les deux montans , arrêtés en bas par les deux boutons : de sorte que , de fracture en fracture , à la fin l'éventail avoit pris dans sa main la forme d'un compas. Telles jadis à la cour de Lycomedes , les quenouilles

devenoient des piques entre les mains d'Achille. Madame Clairaut, dont les nippes n'avoient que faire aux spéculations de la géométrie, m'a fort grondé de l'avoir laissé faire ; comme si les poètes n'avoient pas aussi leurs distractions : voyez à quelles absences expose la vôtre.

Repassez donc au plus tôt l'onde,
Et vite revenez-vous en,
Fils de la meilleure maman
Et du meilleur papa du monde.
Revenez, des Lapons grognant le baragouin,
Au foyer paternel reprendre votre coin,
Pour y jouer, pendant le cours de votre vie,
Du privilege heureux que tout menteur envie
A quiconque vient de bien loin.

R É P O N S E.

A Tornéo, le 6 mai 1737.

IL y a long-tems, monsieur, que j'aurois eu l'honneur de vous écrire, si je n'avois pas cru qu'un géometre, que vous devez déjà avoir trouvé ennuyeux, ne manqueroit pas de vous le paroître encore beaucoup davantage, ayant été un an à la glace, au cercle polaire : mais puisque vous avez bien voulu tant faire que de me donner des marq. de votre souvenir, je

ne ferois me dispenser de vous en remercier , quelque mortification que puisse recevoir ma vanité , de voir ma froide lettre entre les mains de la vivacité même. Je prends mon parti là-dessus , & rejette tout sur la géométrie , & les glacons du pays que j'habite. Qui plus est , si vous ne vous trouvez pas assez ennuyé de ma lettre , je vous dirai que j'espère bientôt vous ennuyer de ma personne : car toutes nos opérations sont faites , & nous n'attendons plus que le dégel , pour partir de Tornéo : on dit qu'il commence , & qu'il pourra s'effectuer dans un mois ou deux : pour moi , il y a si long-tems que je n'ai vu d'eau , que je ne crois plus au dégel ; & Paris me paroît un pays extraordinaire. S'il est vrai , comme on dit , qu'il n'y ait point gelé cette année , je ne fais si nous pourrons nous y raccoutumer. D'ailleurs , de beaux esprits , des spectacles , des promenades ; qu'est-ce que tout cela , quand on a vu , comme nous , des Lapons , & des Lapons à Pello , extrémité septentrionale de notre degré ? Là , nous avons vu le pays dans son beau. Nous avons vu les Lapons qui se tiennent toujours vers le fond du nord , tant parce que les Suédois les ont chassés peu à peu , que parce que leurs rennes y vivent mieux : ils viennent ici faire leur commerce pendant l'hiver : ils étoient arrivés

long-tems devant nous à l'auberge; enforte qu'il y avoit à craindre que ces gens-là, qui ne font pas grande façon, n'eussent pris les bons logemens; & quand ils les auroient quittés par politesse, je ne fais ce que nous en aurions fait, parce qu'ou a été un Lapon, on s'en apperçoit long-tems après, tant par l'odorat que par de vilaines démangeaisons. Mais ces gens-là ne savent ce que c'est que d'habiter des maisons: ils se tiennent toujours en plein air; une peau de renne étendue sur la neige, leur sert de lit. Lorsqu'ils ne font pas en voyage, ou dans l'hiver, ils font plus voluptueux: ils ont une espee de tente, ronde en-bas, & pointue en-haut, d'une toise de rayon tout au plus, faite de branches de sapin, entourées d'une méchante couverture de grosse laine, dans laquelle ils demeurent dix ou douze, sans s'incommoder. Leur habillement consiste en une piece d'étoffe de la même nature que leur tente: cela ne sort jamais de dessus leur peau. La fumée pour leurs tentes, & la sueur pour les vêtements, ont soin de rendre très-proprement ces étoffes-là noires: ce qui n'étant pas relevé par la blancheur des personnes, fait des Lapons un peuple aussi loin des ramonneurs, que ceux-ci le sont des petits-maitres. J'en pourrois bien plus dire, si je voulois vous plus ennuyer. Leur

musique, par exemple. Je fus éveillé une nuit par leurs chants, & fus obligé de sortir, pour pouvoir m'afflurer par mes yeux que c'étoient des voix humaines : mais je bavarde toujours malgré, &c.



Lettre d'un Savoyard à un de ses amis, au sujet de la tragédie de Pyrrhus, & de sa critique.

MONSIEUR, vous ne pouvez concevoir le plaisir qu'a fait ici la lecture de *Pyrrhus* au peu d'animaux raisonnables que nous sommes au pied des Alpes. Nous nous demandions ce qu'étoit devenu l'illustre M. de Crébillon. Il ne descendoit plus sur l'arène, & le cirque n'étoit ouvert depuis long-tems qu'à de nouveaux athlètes qui s'efforçoient à l'envi de le faire oublier. Mais ce que le tems ne pourra faire étoit-il en leur puissance? *Alphonse*, *Hérode* & *Cambise* éloignoient peu de nos mémoires *Atrée*, *Palamede* & *Rhadamiste*. Le triomphe des nouveaux venus ne servoit qu'à faire dire : *Tu dors, Brutus!*

Cependant la palme s'enlevoit. Un jeune combattant, devant qui l'on ne se présentoit plus, étendoit déjà la main pour s'en emparer, quand

Pyrrhus a paru. En voyant revenir M. de Crébillon sur les rangs, je m'imagine voir le vieil Entelle qui se leve lentement du milieu des Troyens interdits, & qui jette son ceste aux pieds de Darès. Ce jeune rival, orgueilleux de ne s'en plus voir, se faisoit du prix du vainqueur. Il voit, il entend tomber le ceste formidable. Il recule; Entelle se dépouille :

*Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
Exuit, atque ingens media consistit arena :*

Ille pedum melior motu, fretusque juvena ;

Hic membris & mole valens.

Vous m'écrivîtes à la sortie du spectacle; & comme vous êtes poète & gaïcon, souvenez-vous que vous me mandâtes que nos montagnes avoient dû retentir du bruit des applaudissemens. Jugez par-là de l'impatience que vous nous donnâtes de voir *Pyrrhus*. Il faut que M. de Crébillon soit un homme bien désintéressé de plus d'une manière, pour n'en avoir pas plus pressé l'impression. Nous languîmes dans l'attente deux ou trois mois; il vint enfin, nous lûmes, & nous admirâmes.

Nous l'admirâmes, & nous l'admirons. Cela ne s'accorde pas avec ce que dit un critique : qu'il doute que M. de Crébillon ait été bien con-

seillé de faire imprimer sa tragédie. Que pense-t-il encore de l'extravagance du libraire qui s'en est chargé, & de la tolérance du magistrat qui souffre que ce marchand, non content d'en avoir déjà débité deux ou trois mille exemplaires, se moque du public au point d'oser travailler, comme vous me le marquez, à une seconde édition? Ne pourrions-nous pas savoir qui est cet homme devant qui tant de monde a tort? Pourquoi la lettre est-elle anonyme? Il est toujours glorieux à un nom de paroître sur un écrit raisonnable. Il n'y a que les billets doux & les libelles qu'on ne doit point signer : prend-il sa lettre pour l'un ou l'autre? Peut-être auroit-il peu risqué de se nommer : il est de certains noms qui ne décelent jamais ceux qui les portent. Notre critique avoue qu'il n'est pas poète, & sa prose nous met dans l'embarras de savoir quel titre lui donner. Quel style, bons dieux! & M. de Crébillon va faire encore comme il a toujours fait, rire & se taire. En vérité, notre critique a raison de dire que cet homme-là n'a pas de considération pour le public, & qu'il ne lui témoigne point de reconnaissance. Si-tôt qu'il en a les suffrages, il les emporte, & le voilà parti. Qu'on donne après, tant de démentis qu'on voudra à son bienfaiteur; l'ingrat lui laisse démêler la fusée; il a son compte,

&

& se moque du reste. Je crois bien qu'il entre dans tout cela tant soit peu de mépris pour les agresseurs. Sa muse est une trop grande dame pour s'abaisser à quereller des servantes. Quelque juste que soit ce mépris, nous y perdons trop pour ne lui en pas vouloir mal. Rome ne dédaigna pas de déployer ses aigles contre Spartacus. Je le punirai bien : je parlerai pour lui ; aussi bien je conçois quelque chose de plaisant dans la lutte d'un petit Savoyard comme moi, avec un mirmidon du Parnasse. C'est un combat de pygmées que nous donnerons au public, pendant que la massue d'Hercule se repose.

Le premier reproche, & celui sur lequel on appuie fréquemment, est l'obscurité. Je vous prie d'envoyer à M. de Crébillon, pour première pièce justificative, le certificat suivant :

Je soussigné MARTIN CABOCHE, Savoyard de nation, certifie m'être senti l'esprit élevé & le cœur attendri à la lecture de *Pyrrhus*. A***
ce ** septembre 1726. CABOCHE.

Et pour valider ce certificat, j'y joins l'autre ci-inclus des notables du lieu, qui témoignent que je suis dans mon bon sens, afin qu'on ne me croie pas un fou, capable de me récrier sur les onzième & douzième chapitres du second livre de Pantagruel.

Non, monsieur, la pompe du galimatias ne me débauche point. *Une obscurité respectable* ne fera jamais mon admiration. Il ne me vient point d'émotions du pays des chimères ; & dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais pleuré que je n'aie su pourquoi. Ce que notre critique nous dit de votre badaud de parterre, nous surprend fort. Il faut être dans le pays des modes, pour ajouter foi à une pareille nouveauté. Quoi, ce parterre est aujourd'hui si benin que de prendre sur lui les fautes d'un auteur ? Quand il se trouve quelque chose d'inintelligible dans un ouvrage d'esprit, le public admire toujours par provision ; & l'auteur en est quitte par un *soit plus amplement informé*. Si le portrait est fidèle, c'est une bonne commodité pour le peintre, il fait bien d'en profiter. Mais je ne vois pas que M. de Crébillon ait eu besoin de cette aveugle indulgence. Levons de dessus l'œil du critique, une taie qu'il prend pour un brouillard dont les objets sont enveloppés.

Il commence lui-même son discours par la faute dont il est le faux délateur. Tout ce que je puis comprendre dans un exorde si embrouillé, c'est qu'il admire la générosité de M. de Crébillon, d'avoir adressé sa tragédie à un homme disgracié. De là il prend occasion, sans que ni

lui , ni moi , nous sachions trop pourquoi , ni comment , de parler des pauvres poètes , comme d'animaux très - monstrueux & fort peu ragoûtans dans la société. A vous le dé , messieurs les monstres , vous êtes bons pour vous défendre. Je ne me mêle que de mes affaires. J'admire *Pyrrhus* , on le critique , c'est mon opinion qu'on attaque , & je la soutiens.

Je suis fâché qu'on nous amuse à l'épître dédicatoire , où l'on se plaint de trouver le *style des oracles*. Le style épistolaire a permission d'être mystérieux : la scène est entre deux amis ; & ce n'est pas une chose bien décidée , qu'en ce cas le public en doive avoir la clef : il est bien décidé que dans celui dont il s'agit , le public ne la doit point avoir. Tout ce que M. de Crébillon lui veut apprendre , c'est qu'il a beaucoup d'amitié , d'estime , de respect , de vénération , pour celui à qui *Pyrrhus* est dédié. De pareils sentimens dans le cœur d'un homme illustré par son esprit , d'un homme avéré connoisseur en grandes qualités , supposent clairement tout ce qu'il vouloit dire , & tout ce qu'un ordre modeste & précis lui faisoit taire. *Multa paucis*. Le censeur est un homme d'esprit , qui savoit très - bien que penser de tout cela ; & s'il veut parler de bonne foi , il avouera qu'il reproche plutôt à

M. de Crébillon de n'avoir pas fait une faute ; que d'en avoir fait une.

Au reste , je n'avois pas encore vu un ouvrage de cette nature , discuté jusqu'à l'épître dédicatoire ; l'appétit strident du censeur devoit pénétrer jusqu'à l'approbation , & mordre un peu sur sa politesse hors de saison. Il y auroit eu du moins une remarque raisonnable dans la brochure ; car (ceci soit dit en passant) il ne feroit pas si déraisonnable qu'on croiroit bien , de railler un peu le style doucereux des approbations modernes. Les approbateurs sont , à ce que je crois , des gens graves , commis uniquement pour examiner si les mœurs ne sont point blessées dans un ouvrage offert au public. Ils doivent dire simplement oui ou non. On ne leur demande pas ce qu'ils en pensent d'ailleurs ; & ce n'est que sur ce qu'on ne leur demande pas , qu'ils prononcent à présent. Cette gentillesse est contre les regles du juridique & du sérieux. C'est mettre des pompons à la coëffure de Thémis. Que diroit-on d'un magistrat chargé d'informer des mœurs d'une femme qui feroit ainsi son rapport à la cour ? *Messieurs , j'ai fait l'enquête des mœurs de madame une telle : je vous assure qu'elle a de beaux yeux , la gorge appétissante , la peau douce , &c. &c. Je crois qu'elle vous fera plaisir.*

Venons à la pièce. Notre censeur dit, tout en entrant, qu'il n'y voit goutte. Il ne faut pas s'étonner s'il a fait tant de faux pas. Mais à qui la faute? Voici huit ou dix vers-luifans, jetés dans la première scène, qui répandent assez de lumière. Écoutons, c'est Glaucias qui parle :

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asyles.
O mon fils! cher espoir, malheureux Illyrus!
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure & le père homicide.....
..... Traître Néoptolème!

Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même.....?
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Æacide?
Abandonnerez-vous son fils infortuné?.....?
Non. Il ne mourra point.

Je vois déjà dans cette scène, qui est très-courte, que Pyrrhus est fils d'Æacide, dont Néoptolème est le meurtrier; que Glaucias est un bon roi qui protège Pyrrhus contre le cruel qui le poursuit; que ce protecteur généreux est réduit à cette fâcheuse alternative, ou de perdre son fils Illyrus, ou d'abandonner ce Pyrrhus, dont il a juré d'être l'éternel appui; que

le moment fatal de s'expliquer est arrivé ; qu'il conserve Pyrrhus , & qu'il sacrifie son fils. J'apprends tout cela dans cette petite scène, *qu'un homme de beaucoup d'esprit*, dit notre critique, *a lue deux fois sans pouvoir comprendre sur quoi portoient les exclamations de Glaucias*. Cela seroit particulier , que les confins de la Savoye fussent devenus le pays de la pénétration.

Que d'intérêts différens animent déjà la scène ! Que de mouvemens la terreur & la pitié préparent visiblement à mon cœur ! Ce commencement , soutenu d'une mâle éloquence , renferme un germe tragique , d'où je m'attends à voir éclore mille événemens , dont le pressentiment déjà me charme & m'attache.

La seconde scène vient promptement achever de m'éclairer sur tout le reste. Je fais que Glaucias est roi d'Illyrie ; que Néoptolème est usurpateur de l'Épire ; qu'Illyrus est son prisonnier ; qu'il ne veut lui donner la liberté qu'en échange de Pyrrhus ; que ce Pyrrhus est élevé comme fils de Glaucias , & qu'il se méconnoît lui-même sous le nom d'Hélénus ; que Lyfimachus , ami commun des deux rois , leur ouvre Byzance , où se passe la scène , pour y traiter ensemble dans une sûreté mutuelle ; que le tyran vient de remporter une dernière victoire qui lui hausse le ton

sur les conditions du traité ; & qu'enfin cet Illyrus & ce Pyrrhus , qui doivent être le salut ou la perte l'un de l'autre , sont rivaux , & tous les deux également épris des charmes d'Ericie , fille du cruel Néoptolème.

Tant de ressorts nécessaires pour mettre en branle une si belle & si grande machine , ne sont pas faciles à arranger dans un petit espace. M. de Crébillon n'auroit peut-être pu tenter d'y réussir , sans donner dans le *brevis esse laboro* d'Horace. On voudroit que la fable du poëme eût pu s'exposer dans les vingt premiers vers. Je gagerois bien pour M. de Crébillon , qu'il eût souhaité qu'elle eût pu tenir dans le premier hémistiche. Mais cela ne s'est pu , non plus qu'en vingt vers. *Tant pis* , vous diront froidement ces messieurs , *ne choisissez que des sujets où cela se puisse*. A ce compte on auroit laissé dans le néant bien des miracles de l'art , qu'ils admirent eux-mêmes ; à la vérité , parce que les auteurs sont morts.

Notre aristarque , à la troisième scène , dit qu'Hélénus y tombe des nues , & qu'on ne fait quelle raison l'amène là. Je crois l'avoir découverte en lisant la scène précédente , où Glaucias dit à Androclide :

Néoptolème a craint que , fier de mon absence ,

Ce héros n'entreprit de surprendre Byzance ;
Enfin il a voulu qu'il me suivit ici.

Et dans un autre endroit de la même scène :

Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre ;
Le soleil va bientôt se montrer à nos yeux. . . .

Apparemment le soleil est sur l'horizon , voilà ce qui aura fait que Pyrrhus est venu. Quelle obscurité !

Il poursuit ses remarques , & trouve que ces deux vers dans la bouche d'Hélénus parlant de Pyrrhus :

Peut-il être en ces lieux si voisin d'un perfide ,
Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide ?

portent trop de lumières dans son esprit ; & qu'avec la bonne opinion qu'il a de lui-même , il doit se croire Pyrrhus dès qu'il fait ce Pyrrhus à Byzance. Voici un homme qui fuit les lumières où elles sont , pour les aller chercher où elles ne sont pas. On ne me démontrera point que ce soit une nécessité bien indispensable que Pyrrhus nous joue ici le mauvais tour de se reconnoître si-tôt , sur les plus simples conjectures. Si Illyrus pénètre mieux & ne s'y trompe point , comme on l'objecte , c'est que tel est le bon plaisir de l'au-

teur , avec permission du bon sens & des vraisemblances. Et de plus , il arrive tous les jours que nous voyons plus clair dans les affaires d'autrui que dans les nôtres.

Ericie , scène 5 , acte I , dit à Hélénius , qui l'aborde galamment au passage , qu'elle va au temple y prier les dieux pour la paix ; mais on prétend que cette pauvre princesse n'est qu'une hypocrite qui cherchoit réellement Hélénius pour lui parler d'une entrevue avec Néoptolème. Sur quoi fondé , juge-t-on si témérairement de la dévotion d'Ericie ? Sur ce que dans le cours de cette conversation imprévue , il lui échappe de dire , en parlant de son pere :

Ce prince vous demande un moment d'entretien.

J'ose vous en prier.

Que cela prouve-t-il ? Le milieu d'un entretien n'a le plus souvent point de relation avec le motif qui l'a fait ouvrir. Sur cette supposition frivole , on se hâte de conclure qu'*Ericie est une insensée de se retirer sans avoir tiré parole d'Hélénius qu'il verra Néoptolème*. Son excuse là-dessus porte condamnation contre la fausse idée qu'on a conçue d'elle en entrant. Elle part sans tirer cette parole , parce qu'elle n'est point venue pour cela. Le hasard & la politesse ont lié de part

& d'autre un entretien dont Hélénius se sert pour faire une déclaration hardie d'amour pour elle, & de haine pour son pere. N'ayant rien de décent ni d'agréable à répondre, elle continue son chemin vers le temple; & loin de desirer ni de devoir ménager l'entrevue qu'elle étoit venue, dit-on, proposer, elle prouve par ces paroles pleines de crainte, qu'elle ne vouloit ni n'en devoit rien faire :

Mon pere veut vous voir : quels que soient ses des-
seins ,

Vous savez peu fléchir , seigneur , & je vous crains.
Daignez vous souvenir que ce prince est mon pere.

Une fille qui craint une entrevue où l'on peut insulter un pere qu'elle aime , n'est ni tenue ni tentée de la ménager.

Et l'on demande après cela comment la nouvelle qu'apporte Éricie à Néoptolème de l'amour qu'Hélénius a pour elle , a pu remplir l'intervalle du premier acte. *Elle a eu*, dit-on, *du tems de reste avant que ce premier acte finit ; Illyrus & son frere ont assez occupé la scene depuis que la princesse est sortie.* Tout ceci fait justement notre compte. C'est qu'Éricie n'est pas allée d'abord à son pere en quittant Hélénius. Elle est entrée au temple, ainsi que nous avons dit; & comme

une vertueuse princesse, y a fait d'assez longues prieres. De là elle est revenue au palais, où, en fille bien née, elle a fait confidence à son pere des discours qu'on lui a tenus, pour qu'il en fasse son profit.

Mais voici la grande objection avec laquelle on croit sapper les fondemens de l'édifice. *Il pose entièrement, dit-on, sur le pouvoir conservé à Néoptolème, de disposer du fils de Glaucias, même dans le lieu du congrès.* On croit ce fondement *ruineux*, & par conséquent tout l'édifice écroulé.

Quelle est, demande-t-on, cette disposition absolue du sort d'Illyrus ? Le privilege inhumain, se répond-on sur-le-champ, *de le faire mourir à son gré ; (à son gré)* veut dire où, quand & comment il plaira. Là-dessus le critique fait son plan. Il s'échauffe sur sa chimere, crie au meurtre ! au viol ! & met le feu sous le ventre aux dieux hospitaliers. Que ne laisse-t-il répondre ceux qu'il interroge ? Il épargneroit ses poumons.

On ne donne point ici de privilege inhumain à Néoptolème, en lui laissant la disposition d'Illyrus dans le lieu même du congrès. Le privilege de cette disposition ne s'étend qu'à lui conserver là, comme ailleurs, ses droits de maître & de possesseur sur son prisonnier. Je suis sûr

que M. de Crébillon n'a jamais pensé qu'il pût ofer fouiller impunément le palais de Lyfima-chus du sang d'Illyrus. Néoptolème en effet ne dit pas un mot qui marque un dessein formé de commettre cet attentat. Tout ce qu'il dit de plus positif & de plus terrible sur le sort de ce prince infortuné, se réduit à ces deux vers adressés à l'obstiné protecteur de Pyrrhus :

Hé bien , vous pouvez donc , au sortir de ce lieu ,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

Hé bien , vous gardez Pyrrhus , & moi je garde Illyrus. S'il plaît à l'amour paternel de Glaucias , à la sensibilité d'Hélénus , au désespoir d'Illyrus , de nommer l'esclavage , *périr , mourir , être immolé* : ce sont des termes figurés qui conviennent à l'excès de leur douleur ; & quand il faudroit même prendre ces termes dans leur sens propre , cela ne prouveroit rien. Néoptolème en effet nous est donné comme un barbare , capable de pousser la vengeance jusques-là : il est bon même que l'imagination du spectateur accepte cette idée sans restriction , pour rendre les choses plus intéressantes. Oui , le tyran fera mourir Illyrus ; mais qui vous dit que ce soit à Byzance , ni qu'il songe à violer l'asyle ? Il aura tout le tems & le pouvoir de se

fatisfaire plus loin ; il ne veut pour le présent que *disposer*, qu'être le maître de son prisonnier : le droit des gens l'en a mis en possession par le fort des armes ; il en veut faire un échange avantageux. Le traité se propose dans une ville où un autre que lui commande. Il y mène ce captif, dont la rançon lui doit acquérir une usurpation à jamais tranquille. Ce captif approchera d'un pere & d'un frere entreprenant. Néoptolème veut qu'on lui garantisse son butin : on le fait. Le pere arrive à Byzance, & va s'aboucher dans le palais de Lyfimachus avec Néoptolème,

Qu'on laisse cependant disposer de son fils.

Rien n'est si juste, si simple, si naturel. Et c'est là toutefois cette *idée neuve*, cette *idée extraordinaire*, idée qui choque toutes les idées communes. Voilà ce fait si singulièrement imaginé, qu'il en faut apporter au critique une invincible raison, à peine de nullité. Et remarquez, continue-t-il tout triomphant, que nous n'aurions pas, sans ce mauvais vers-là, la tragédie de Pyrrhus. Est-il possible que cette supposition chimérique n'ait pas fait tomber la plume de la main de M. de Crébillon ? Pouvoit-il, sans se décourager à tous momens, poursuivre un ouvrage dont il voyoit naître toutes les plus belles

parties d'une faute à laquelle on ne sauroit donner un nom ? J'ai trouvé le nom qu'il lui faut ; ce nom doit bien étonner le censeur emphatique ; c'est , *inutilité*. Oui ; ce vers , loin d'être une pierre fondamentale de l'ouvrage , n'a pas seulement l'honneur d'en être un ornement superflu. Le fait est fondé sur un droit si commun , si clair & si connu , qu'il se devoit sous-entendre. C'est une peccadille que je prends la liberté de remarquer dans un ouvrage respectable ; mais on me pardonnera en faveur de la confusion que cette remarque donne à celui qui vient d'en faire une si hardie & si mal fondée.

*Verum ubi plura nitent in carmine , paucis
Offendar maculis.*

Qu'on ne soit donc plus surpris si Néoptolème souffre qu'Illyrus aille & vienne librement dans le palais , *sans rien craindre de la tendresse de Glaucias & de l'impétuosité d'Hélénus*. Son indulgence n'est point imprudente dès que l'asyle est inviolable : & la même raison qui s'oppose à sa cruauté dans cet asyle , le rassure contre les tentatives que voudroient faire Hélénus & Glaucias. Ajoutons même qu'Illyrus a toujours des gardes , & que cela est expliqué.

Au reste , les conférences permises entre le

pere & le fils , cachent une finesse de conduite , qui a passé la pénétration du censeur. La politique de Néoptolème n'a garde , en ces conjonctures-ci , d'éloigner le fils du pere. Cette vue est un aiguillon qui ne donne point de relâche à l'amour paternel. Le spectacle d'Illyrus dans les fers , livre un combat continuel à la fidélité incorruptible de Glaucias , & peut faire courir toute sorte de risque à Pyrrhus. M. Racine que le critique ne hait point , a mis en œuvre le même artifice dans son *Andromaque* , quand Pyrrhus envoie cette princesse inflexible vers son fils Astianax :

Allez , madame , allez voir votre fils.

Peut-être en le voyant , votre amour plus timide

Ne prendra pas toujours sa colere pour guide ;

Pour savoir nos destins , j'irai vous retrouver :

Madame , en l'embrassant , songez à le sauver.

La critique du second acte commence par une plainte assez nouvelle , & très-plaisante en son espece. On trouve à redire que les maximes qui sont dans la bouche du tyran , ne soient propres qu'à s'insinuer dans les cœurs déjà tous corrompus ; mais qu'elles soient incapables de faire impression sur les honnêtes gens. Cela veut

dire qu'il faut que M. de Crébillon apprenne à les mieux corrompre une autre fois , & à ne plus s'amuser à besogne faite. Un moment après , la mauvaise humeur se jette d'un autre côté. *Néoptolème est un scélérat qui parle avec trop de vraisemblance , & qui étale trop vivement le système de sa politique ; & de présenter des scélérats comme des gens persuadés que le vice & la vertu ne sont que des chimères , cela révolte les esprits bien faits.*

Le scélérat qui distingueroit l'un de l'autre , me révolteroit bien autrement. Sa volonté déterminée au mal , qu'il connoîtroit comme tel , me le feroit voir avec bien plus d'horreur. Il me feroit en exécution , au lieu que je puis tolérer celui-ci comme un insensé. Mais le comble de l'indécence , de quelque façon qu'on peigne la scélératesse , feroit d'y donner des couleurs séduisantes ; ce feroit traiter la matière un peu trop en maître ; cela ne donneroit pas de bonnes idées de l'intérieur d'un poète. M. de Crébillon ne connoît du crime que la définition : il sent que cela suffit pour en détester la pratique. Il veut communiquer l'horreur qu'il en a ; il y parvient simplement par la seule image.

La satire s'égaie sur le commencement de la
deuxieme

Scène du deuxième acte. Elle rit d'y entendre les premières nouvelles de la victoire, apportées au vainqueur par le vaincu, & d'y voir, dit-elle, *les fuyards plus diligens que les couriers*. Laissons-la rire un moment; c'est une enfant qui rit de la poupée qu'elle s'est faite. Disons-lui maintenant que le début de Glaucias peut ne pas être prononcé, ni reçu comme une nouvelle, mais comme un aveu généreux & touchant dans la conjoncture. Voilà la pauvre petite poupée désagencée : l'enfant ne rit plus. Elle gronde à présent de ce que la scène d'Hélénus & de Néoptolème (qu'il faut qu'elle admire en enrageant) est arrivée trop tard; ce malheureux délai gâte tout.

Il peut y avoir à la vérité un quart d'heure au plus, en comptant le premier intervalle, que Pyrrhus devoit avoir envie de parler à Néoptolème. Le critique, très-vif de son naturel, pendant l'entre-acte & les deux ou trois premières scènes du nouvel acte, a eu une impatience inconcevable de voir arriver cette scène. Il ne comprend pas ce qui peut retarder si long-tems le naturel ardent de cet amant passionné; & là-dessus un docte précepte sur la nécessité de presser l'action des personnages introduits. Vive l'érudition bien placée!

Comme l'objection est des plus graves & des plus sérieuses, ramassons toutes nos forces pour y faire une réponse bonne, forte & solide.

Il est vrai que les acteurs sont tous dans un même palais. Pourquoi donc ce retard d'un quart d'heure? Voici la raison que j'en ai découverte après une profonde méditation.

Byzance est une ville maritime de la Thrace, près le Bosphore, qui fut bâtie par Paufanias, roi des Spartiates, en 5337 du monde, 663 avant Jésus-Christ; comme on bâtissoit alors des temples de quatorze lieues de long, on édifioit aussi des palais qui avoient de vastes enceintes, jusqu'à renfermer des forêts où l'on s'égaroit. Tel étoit le palais de Lyfimachus : Hélénius aussi prit la poste, en quittant Ericie pour arriver à l'appartement de Néoptolème, & ne mit pas un demi-quart d'heure à faire une bonne demi-lieue dans la cour. Malheureusement il trouve Néoptolème parti pour la salle de la conférence. Il tourne bride, pique des deux (suivez bien), a le bonheur de ne point rencontrer d'embarras, & se trouve de retour deux minutes avant le quart d'heure expiré, & justement comme Glaucias & Néoptolème finissoient leur entretien. Comme il vouloit un tête-à-tête, & qu'il entendoit encore parler le tyran, il n'entra pas

d'abord ; mais s'appercevant que ce n'étoit qu'un monologue , il l'interrompit sur-le-champ , & ils s'expliquerent. Et le critique appelle cela faire envisager Hélénius sous l'idée d'un homme froid & indolent : ma foi , ma foi , voilà un quart d'heure qui n'est pas mal employé. Il étoit difficile de presser davantage l'action ; mais il y a par-tout des fâcheux ou des contre-tems. Comment faire ?

Néoptolème ayant vu l'indifférence de Glaucias sur le sort d'Illyrus , a soupçonné que ce prince , au lieu d'être le fils du roi d'Illyrie , pourroit bien être ce Pyrrhus qu'il cherche avec tant d'ardeur : soupçon suscité très-ingénieusement , pour être une source féconde d'incidens nouveaux , & de grands sentimens entre les deux princes.

Le tyran voyant entrer Hélénius , qu'il croit instruit des secrets de son pere , s'imagine avoir trouvé les moyens de s'éclaircir.

Mais je vois Hélénius :

J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

Il se flatte que ce jeune prince , emporté par sa passion , paiera d'une indiscretion le don qu'on va lui faire de sa maîtresse à cette condition. Il ne va pas au but de plein saut. Après un éloge

flatteur, il tourne adroitement l'entretien sur l'amour qu'on dit qu'il a pour la princesse. Hélénius l'avoue : Néoptolème la lui présente avec le trône de l'empire. Mais voyant par la réponse d'Hélénius, qui rejette bien loin l'offre du trône usurpé, que les choses ne se disposent pas bien à sa fantaisie, il s'aigrit. Le prince réplique avec encore plus de hauteur; le pere d'Ericie s'explique nettement :

Je demande Pyrrhus, ma fille est à ce prix:

Hélénius regarde avec horreur un bonheur qu'on met à des conditions odieuses, & s'emporte dans son indignation contre le tyran, qui furieux, & n'attendant plus rien d'un homme tel qu'Hélénius, se satisfait de son premier soupçon, l'adopte dans sa rage, pour une preuve assurée, & en parle sur ce ton à Hélénius, qui d'abord très-étonné, s'écrie :

Qui, lui Pyrrhus, seigneur? mais non; songez-y bien..

Néoptolème interrompt, en achevant de lui confirmer la chose, avec un laconisme mystérieux, mais foudroyant, & s'en va.

Rien de mieux préparé, de mieux conduit, de plus noble, ni de plus intéressant. Mais le critique nous conte la chose autrement, & vou-

lant tirer sur cette scène , à quelque prix que ce soit , la ridiculise en la défigurant.

Il a donc soin de dire d'abord , non pas que *Néoptolème soupçonne* , mais *qu'il ne doutoit point* , sur l'indifférence de Glaucias , que le prince d'Illyrie ne soit le véritable Pyrrhus. Sur ce mensonge , on prend droit de comparer le personnage du tyran dans cette scène , à celui d'un homme fait , qui se joue d'un enfant représenté , dit-on , par Hélénius , à qui , en ce cas , on ne tiendrait effectivement que de longs discours inutiles , & qui finiroient par une puérilité impertinente ; mais la position du fait est vicieuse. Néoptolème n'est point sûr ; il soupçonne.

Mais je vois Hélénius :

J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

Mes soupçons , l'expression est univoque. Pour Hélénius , il le qualifie , à la fin , de *stupide* , *d'esprit bouché* , *qui donne tout à travers dans le panneau*. Il ne dit pas un seul mot qui marque le moindre doute ; il ne lui vient pas seulement dans l'esprit , que *Néoptolème veuille le tromper*. C'est en imposer au lecteur , bien hardiment. Que signifie donc ce vers plein de surprise & de réflexion :

Qui , lui Pyrrhus , seigneur ? mais non , songez-y bien...

Ces points, qui marquent un discours coupé, supposent une foule de doutes que Néoptolème éloigne par une interruption brusque, & dont l'obscurité affectée, mais menaçante, laisse tout croire au généreux Hélénius, en lui faisant tout craindre pour le malheureux Illyrus. Je ne fais rien dans le monde littéraire au-dessus du critique inutile, si ce n'est le critique injuste, qui est au-dessous du rien; ou le critique imposteur?

Cette dernière qualité répand dans l'ouvrage que je détruis, mille choses qui me donnent le droit de ne vouloir plus répondre en détail. Laissons aussi l'ennuyeuse discussion des endroits de cette tragédie, pleins de ce qu'on appelle *sentimens*, où le censeur affectant de ne point sentir comme les autres, veut jeter une obscurité, & des ridicules qu'on n'y verra jamais. Je ne me charge plus de redresser les torts que voudront faire la malice & l'inattention. Que ce soit désormais l'affaire des lecteurs sages de *Pyrrhus* & de sa critique. Il me suffit à moi, qu'après l'exactitude de mes réponses, on ne puisse pas m'accuser d'avoir recours à la commodité des négatives, & des répliques vagues: on voit trop bien que c'est un fardeau que je dépose, & non pas une épine que je m'arrache. Je me soucie peu de courir péniblement une longue

carrière, au bout de laquelle je ne trouverai d'autre gloire que celle d'avoir pensé comme tout le monde.

C'est dans cet esprit que je laisse à défendre la deuxième scène du troisième acte aux amateurs du vrai, du beau, du grand ; & que je mets aussi la quatrième sous la protection de ceux qui se plaisent à voir la belle nature dépouillée du faste de l'héroïsme outré.

Mais je demande hautement justice du mépris qu'on ose faire de la scène excellente, où Glaucias paroît entre son fils, & celui pour qui ce fils est immolé. Quels mouvemens d'admiration & de pitié ne naissent pas dans le cœur, à l'aspect de ce père, aussi généreux qu'infortuné ! quand, en présence de celui qui ne fait pas encore que c'est à son salut qu'on sacrifie, il prononce cet arrêt de mort à son fils :

Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi ;
Je ne suis pas le sien , & ta vie est à moi.

Glaucias est un barbare , un pere dénaturé , dont les entrailles ne s'émeuvent point. Comment trouve-t-il donc le secret de me les émouvoir à moi , qui ne suis point pere ? Si ce précepte est sûr ,

Pour me tirer des pleurs , il faut que vous pleuriez

quel est le cœur qui ne s'est pas senti vivement ému, quand on a vu les dernières tentatives qu'a faites ce roi généreux sur l'impitoyable Néoptolème ? Peut-on rien de plus touchant que ces dernières paroles, pleines de tendresse & de grandeur, quand il veut fléchir le tyran qui le quitte, sans daigner l'écouter ? Relisez ces vers, & ne vous attendrifiez pas :

N É O P T O L È M E.

Vous m'entendez, seigneur. Adieu : point de traités,
Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

G L A U C I A S.

Ah cruel ! arrêtez ! Puisqu'il vous faut un gage ;
Si c'est peu de ma foi , prenez-moi pour ôtage !
Je suis prêt de vous suivre en ces mêmes climats ,
Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
Si ce n'est pas assez de vous céder un trône ,
Prenez encor le mien , & je vous l'abandonne ;
Mais ne réduisez point un prince vertueux
A trahir en Pyrrhus son honneur & ses dieux !
Quand je reçus ce prince échappé de vos armes ;
Son berceau fut long-tems arrosé de mes larmes :
Je regardai Pyrrhus comme un présent divin ,
Que le ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein ;
Enfin , Pyrrhus m'est plus que si j'étois son pere ,
Je répondrois aux dieux d'une tête si chere.
Les sermens les plus saints ont répondu de moi ,

Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi :

Il n'est fils , ni sujet , que je ne sacrifie

Au soin de conserver sa déplorable vie.

N É O P T O L E M E.

Hé bien , vous pouvez donc , au sortir de ce lieu ,

Aller dire à ce fils un éternel adieu .

G L A U C I A S.

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière ,

Je me suis abaissé jusques à la prière ;

Mais c'est trop honorer un lâche tel que toi ,

Que de lui témoigner le plus léger effroi.

Je brave ta fureur , si tu braves ma plainte :

Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.

Délivre ou perds mon fils , je le laisse à ton choix ,

Et je cours l'embrasser pour la dernière fois :

Oui , barbare , je vole à cet adieu funeste.

Mais toi , tremble en songeant au vengeur qui me
reste.

A genoux , profane accusateur ! à genoux devant
le génie sublime , contre qui vous vous soule-
vez ! voilà du naturel & de l'élévation ! J'ignore
les rudimens de l'art ; mais je couronne le poète ,
dès qu'il me communique son enthousiasme. A
cela je le reconnois divin.

Suivons ce malheureux pere , & voyons les
derniers adieux qu'il fait à son fils. Fils digne
de son sang , fils magnanime , dont la seule

crainte, en ce moment fatal, est d'avoir mérité cet abandon par quelque faute qu'il ignore. Voici ce qu'aux tendres regrets d'Illyrus, Glaucias répond tout en larmes, en le serrant dans ses bras :

Illyrus, mon seul bien & mon unique espoir !
Ah, si c'est ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuse point une preuve nouvelle !
Viens, mon fils, dans les bras d'un pere infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné ;
Viens te baigner des pleurs qui couleront sans cesse,
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse !
Mon fils, je t'aime encor, tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop, pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,
Outragent plus que moi, le sang & la nature ;
Mon cœur, de ses retours n'est que trop combattu,
Et je n'ai plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguste vieillesse,
Aide-moi de mon sang à dompter la foiblesse :
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi,
Je ne suis pas le sien, & ta vie est à moi.
Fais voir par les efforts d'une vertu suprême,
La victime au-dessus du sacrifice même.
Adieu : sois généreux autant que je le suis ;
Te pleurer & mourir, est tout ce que je puis.

Et ses entrailles ne sont point émues ! ce n'est

là qu'un pere barbare & dénaturé, qui oublie son sang ! On oppose, à Glaucias l'Agamemnon de M. Racine. Le roi d'Argos avoit bien à faire à ces disputes, pour se voir humilier par le roi d'Illyrie, non pas pour l'élégance des discours, encore moins pour la sagesse de ses démarches. Le machiniste est trop versé dans le *machinisme tragique*, pour donner prise là-dessus. Mais pour la qualité de l'héroïsme, celui de Glaucias est fort supérieur à celui d'Agamemnon. Le pere d'Iphigénie n'est qu'un glorieux, qui de son propre aveu sacrifioit sa fille en partie à son ambition.

Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur,
Cès noms de roi des rois & de toute la Grece,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

Et Clytemnestre le lui fait bien dire, quand il
envoie Iphigénie à l'autel.

.... L'amour d'un frere , & son honneur blessé ,
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé ;
Cette soif de régner , que rien ne peut éteindre ,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir & vous
craindre ,
Tous les droits de l'empire , en vos mains confiés ,
Cruel , c'est à ces dieux que vous sacrifiez !

Cette foiblesse qui déshonore Agamemnon , à grand besoin , pour être supportable , de ses irrésolutions qu'on nous vante ici. Mais à qui Glaucias sacrifie-t-il uniquement son fils ? A l'honneur , à la sainteté des asyles , à la religion des sermens. Sacrifice épuré de toutes passions , de tout intérêt particulier. Plus le prêtre est impitoyable , plus le sacrifice est méritoire. Rien n'est précieux à Glaucias , dans un malheur où il ne voit de ressource que dans le parjure. La nature même se tait devant sa vertu ; & la critique osera se faire entendre !

Respirons ; le censeur se repose , la scène de la reconnoissance a le bonheur de lui plaire. Il l'admire sans ironie ; & c'est apparemment là qu'il a trouvé *de ces certaines lueurs qui*, à l'entendre, *échappent à M. de Crébillon malgré lui, & qui font juger qu'il ne tiendrait qu'à lui de mériter les suffrages qu'on lui refuse.* Car voilà les louanges de ces messieurs ; toujours le petit correctif à côté. L'encens leur coûte trop pour le donner pur. Ils nous prient cependant *d'être assurés qu'ils se sentent dans la disposition de louer avec plaisir ce qui leur paraîtra digne de louanges, comme de censurer avec franchise ce qu'ils croiroient digne d'être repris.* Mais quoi qu'ils disent , ils vous servent la coloquinte à

pleines corbeilles, & fans mélange ; pour le miel, vous ne l'aurez qu'à leche-doigt ; ils vous le distillent goutte à goutte, & toujours frelaté.

Le quatrieme acte profite encore de la foiblesse du critique, qui n'a pas bien repris ses forces. Il se contente de dire en gros, *que cet acte est le plus mauvais de tous, parce qu'il arrête l'action ; & que ce n'étoit pas la peine de faire un acte avec si peu d'étoffe.* Il n'en fallut pas tant à M. Racine pour faire une piece entiere. Il s'agit ici de la séparation éternelle de Pyrrhus & d'Ericie : séparation en ceci, plus intéressante que celle de Titus & de Bérénice, parce qu'elle est accompagnée d'un incident de grande importance, c'est de la métamorphose d'Hélénus en Pyrrhus aux yeux d'Ericie. La tendresse de l'amante n'en fera pas quitte pour les derniers adieux. Cette princesse va favoir encore, pour surcroît de malheur, que son pere doit être le bourreau de son amant ; que ce cher Hélénus est le malheureux Pyrrhus, du sang de qui Néoptolème est altéré : l'action n'est pas si arrêtée, comme on voit ; ni l'acte si mal étoffé qu'on le veut faire croire. Pour moi, je soutiens que c'est celui qui fait le plus d'honneur au génie de M. de Crébillon, & qui doit faire aussi le plus de plaisir aux gens de goût. Il amene avec lui sur

la scène cette heureuse variété, qui fait si bien ranimer l'attention. Tout a changé de face ; il semble qu'on rentre dans une seconde action, sans que l'auteur ait donné la moindre atteinte à l'unité. Le principal acteur est renouvelé : Hélénius est devenu Pyrrhus. Les esprits sont occupés d'une vive curiosité : l'intérieur du héros va s'ouvrir & se déployer : on verra comment il se rendra digne de son nouvel être. Ce n'est plus enfin ce jeune impétueux qu'emportoient à tous momens l'impatience & le courage.

C'est Pyrrhus : c'est le fils & le rival d'Achille.

C'est un héros confondu de honte & d'étonnement : d'étonnement d'être Pyrrhus, & de honte en songeant à ce que Glaucias a fait, & à ce qu'Illyrus alloit faire pour lui. Un flegme altier se saisit tout-à-coup de ce caractère bouillant. Pyrrhus devient maître de lui, dès qu'il se connoît la victime à qui le coup est destiné. Il s'y dévoue pour s'acquitter envers ses bienfaiteurs : la reconnoissance, ou plutôt le noble orgueil de ne le céder à personne en grandeur d'âme, étouffe dans ce cœur courageux jusqu'au desir de la vengeance. Il envoie dire au tyran qu'il va lui livrer Pyrrhus.

C'est dans cette terrible circonstance qu'Ericie le voit , & qu'elle apprend qu'il est Pyrrhus. Cette reconnoissance se fait de la façon du monde la plus belle & la plus nouvelle.

E R I C I E.

Vous allez , dites-vous , livrer un malheureux ,
 Sans cesser d'être grand ni d'être généreux ?
 Ah , je vous reconnois à cet effort suprême !
 Justes dieux ! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

P Y R R H U S.

Oui , madame , c'est lui C'est ainsi qu'Hélénus
 Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus ,
 Qui sous ce triste nom ne craint point de paroître ,
 Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

Franchement , tout cela me paroît assez beau pour mériter une critique plus en forme. Mais ce que j'en dis s'appelle montrer d'un peu plus près les raisins au renard , & les lui tourner du côté le plus mûr. Je suis bien fâché d'avoir dit tout-à-l'heure que cet acte étoit le meilleur de la piece ; c'est ne pas profiter du beau jeu qu'on me donne : le plus bel éloge que j'aurois pu faire de tout l'ouvrage , eût été de dire , comme le critique , que c'en étoit là le plus mauvais.

L'on me demande à présent ce qui remplit l'intervalle du quatrieme au cinquieme acte.

Mille choses : Glaucias découvre à Illyrus qu'Hélénus est Pyrrhus : il trouve ensuite Hélénus qui cherche Néoptolème sans en rien dire. Glaucias qui s'en doute , le veut amuser , & Hélénus a mille peines à s'en débarrasser. Ericie d'un autre côté , prépare ce qu'elle doit dire à Néoptolème pour le pouvoir attendrir. Pendant ce tems-là les gens du parti disent que le cinquieme acte ne vaudra rien : Caulin mouche les chandelles pour éclairer Ericie qui vient chercher son pere sur le théâtre , où il la rencontre un moment après. Ah , l'incommode chose que les rigoristes ! ce sont des gens qui ferment les yeux & se bouchent les oreilles , & puis après qui veulent tout savoir.

La critique se réveille au cinquieme acte , & se frotte les yeux pour s'aiguïser la vue :

Réveillez-vous , belle endormie ,
 Réveillez-vous , car il est tems ;
 Je vois finir la tragédie ,
 Sans voir encor de mécontents.

Comment donc , tout se passe à merveille !
 L'auteur franchit impunément cet écueil ; le dernier vers est enfin prononcé. Quel tintamarre ! comme on bat des mains ! on recommence. Hé quoi ! pour une troisieme fois ? *Bats donc , par terre*

terre, bats ! Attendez , messieurs les critiques , nous jaserons tout-à-l'heure, quand on aura battu une quatrième fois. Dieu merci, voilà la dernière décharge ; c'est un mauvais moment de passé : causons maintenant. Comment trouvez-vous ce dénouement ? Cette conversion subite de Néoptolème , qu'en dites-vous ? N'est-elle pas d'une impossibilité morale ? Quand ce seroit celles qui se font à la fin de *Polyeucte*. Quoi ! parce que la générosité de Pyrrhus est un miracle, il plaira à M. le poète que ce miracle en engendre un autre. *L'admirer*. Voilà un *l'admirer* qui est admirable. Hé si donc ! admire-t-on comme cela tout d'un coup des vertus parce qu'elles passent l'imagination ? *Il falloit conserver le sentiment, & l'exprimer d'une autre manière, en le développant peu à peu. Il auroit donné plus de vraisemblance au changement qui se fait dans le cœur de Néoptolème.* Vous avez raison. Bientôt il viendra nous servir du sublime en monosyllabes. Il s'imagine avoir assez préparé ce mouvement imprévu , en faisant dire à son Néoptolème :

Où suis-je ? Quel transport de mon âme s'empare ?

Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare ?

A l'aspect imprévu de cet audacieux !

Et en le jetant dans une profonde méditation

Tome VII,

D d

pendant le cours de trois grands vers ; mais cette préparation vaut autant que la justification de cette hardiesse qu'il renferme dans ces sept vers après son *l'admirer* :

Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire ,
 Le malheur rend souvent le crime nécessaire ;
 Et le penchant des cœurs ne dépend pas plus d'eux ,
 Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
 C'est dans le sang des rois que j'ai puisé la vie ;
 Mais quand je serois né des monstres d'Hircanie ,
 D'un trait si généreux j'aurois été touché.

Tout cela va fort bien : oui , il devoit être touché ; mais il ne devoit pas exprimer en poste son sentiment. Il devoit , comme vous dites , le développer peu à peu. Tenez , j'aurois voulu , par exemple , quand Glaucias lui a dit :

Il se livre à tes coups ! que veux-tu ?

qu'il répondît : ce que je veux ? ... Hé mais , je veux. ... je veux. ... je veux , ma foi , je veux l'admirer.

Je n'aime point non plus à le voir devenir honnête homme : cela *dégrade un scélérat* ; après l'avoir haï pendant toute la pièce , cela me fait enfin parvenir à le mépriser. Il devoit admirer Pyrrhus , & s'en tenir là. Ne peut-on être touché d'un grand exemple , sans se plaire à l'imiter ?

Bien de l'estime pour vous ; un grand regret de vous avoir ôté votre pere & votre empire ; mais je ne puis vous rendre celui-ci non plus que celui-là : tant de repentir qu'il vous plaira , mais point de restitution. Voilà comme fait un scélérat qui l'entend.

Et le mariage de Pyrrhus avec Ericie , qu'en dirons-nous ? Plaît-il ? Les bienfaisances ne sont-elles pas là bien observées ? Voilà justement le mariage de Rodrigue & de Chimene. Il y a bien , si voulez , une petite différence. L'époux est là le propre meurtrier du pere de l'épouse ; & ce n'est ici que l'épouse qui se trouve fort innocemment la fille du meurtrier du pere de l'époux. Mais tout cela ne fait rien. C'est Rodrigue & Chimene , vous dis-je. Oui , Chimene & Rodrigue tout pur. Le voilà dans le cas du grand Corneille. En vérité , cet homme-là fait des fautes d'écolier.

Je vous avoue que je me lasse à mon tour d'être l'apologiste d'une chose applaudie avec tant d'éclat. Finissons par quelques réponses à l'examen de la versification ; & pour avoir plus tôt fait , servons-nous , comme notre critique , de la synecdoque , & prenons une partie pour le tout. De cinq actes , il n'en examine qu'un ; je ne leverai de même qu'un cinquieme sur ses observations.

D d ij

... : ... *Œ crimine ab uno ,*

Disce omnes.

J'ai rempli mon devoir. Dieux ! remplissez le vôtre.

Vous fûtes les garans des sermens que je fis :

Sauvez-moi du parjure , ou sauvez-moi mon fils.

Les dieux , dit-on , sont témoins , Œ non pas garans des sermens. Voilà encore M. de Crébillon dans le malheureux cas du grand Corneille :

Souverains protecteurs des droits de l'hyménée ,

Dieux garans de la foi que Jason m'a donnée !

Androclide dit en ouvrant la seconde scène :

Seigneur , un fort plus doux n'a pas servi le zèle

D'un sujet malheureux , &c.

On demande ce que signifie *un fort plus doux* dans la bouche d'Androclide , qui n'a rien dit encore. Non , mais il vient d'entendre Glaucias qui lui a dit , en le voyant entrer :

Eh , que viens-tu chercher en ces funestes lieux ,

Près d'un roi le jouet du fort injurieux ?

Androclide répond :

Seigneur , un fort plus doux n'a pas , &c.

Si c'eût été là le style des oracles , ils eussent été bien exposés à des démentis.

Pyrrhus , avec le jour , près de moi doit se rendre.

Je donne à deviner ce qu'on a repris dans cette élocution. Je vais le dire mot à mot , à condition qu'on m'exemptera d'y répondre.

“ *Ne diroit-on pas que Pyrrhus & le jour*
„ sont deux personnes qui doivent se trouver au
„ lever de Glaucias ? On pourroit dire : il vient
„ avec l'aurore , parce que l'aurore est personni-
„ fiée , & le jour ne l'est point. „

Qui fit à l'univers , dès l'âge le plus tendre ,

Par un nouvel Achille oblir Alexandre.

Mettons , dit-il , cette phrase en prose : qui fit ,
dès l'âge le plus tendre , oublier Alexandre à l'u-
nivers par un nouvel Achille. Il ne comprend pas cela. Je crois pourtant le *mécanisme tragique* plus propre à décorer les pages du dictionnaire néologique , que cette phrase que nous entendons fort bien en Savoye. Oh , le chagrin me prend ! Il entre un peu de passion dans mon fait ; & vous m'allez blâmer ; n'importe : la franchise & la raison conduisent ma plume , & je veux me satisfaire.

Dites-moi de bonne foi , que veulent dire ces critiques froides & pédantesques qu'attire inmanquablement après soi un ouvrage applaudi ? Que la censure attaque un écrit dont les erreurs sont

d'une sérieuse conséquence pour le public & pour la postérité; qu'elle redresse les ouvrages d'érudition, de dogme, d'histoire & de pareille espèce : à la bonne heure. Mais que des esprits mécontents, *pour être*, disent-ils, *utiles au public*, viennent le démentir sans cesse & le troubler dans ses plaisirs, en chicanant des auteurs dramatiques qu'il approuve : à quoi bon ? *Pyrrhus* est généralement admiré. Beaux sentimens, grandes images, bonnes maximes, situations ravissantes : tout ce qui charme dans le tragique, y abonde. Que prétend faire un critique, avec des observations pointilleuses, dont on le dispense ? Ces espèces de gens-là s'introduisent dans un festin pour incommoder les conviés, pour y dégôûter d'un mets excellent, sur lequel elles s'attachent, & pour ne s'y repaître souvent que de la fumée des viandes. L'utilité publique : le beau prétexte ! Laissons pour un moment la cause de M. de Crébillon, qui se passera bien de notre appui ; & supposons qu'un tragique ait été trente ans un auteur obscur & un mauvais versificateur, un critique osera-t-il nous promettre de le rectifier ? Disons plus, osera-t-il nous soutenir en face qu'il en ait l'intention ? Lui ! vouloir perfectionner quelqu'un ? Lui, de qui un ouvrage parfait seroit le sup-

plice ? Il s'en garderoit bien. Il faudroit ne voir que des admirateurs & se taire : les fautes qui se trouvent dans un bel ouvrage, sont tout ce qui le lui rend supportable. Elles sont le repos de son cœur. Quoi ! la mouche voltigera une heure autour de ce beau corps, sans pouvoir trouver une petite égratignure où se reposer ? Ah, quelle fatigue ! Si nous ne trouvons pas à nous placer à notre aise, faisons du moins comme les cousins ; posons-nous au hasard : on nous chassera sur-le-champ, mais nous aurons du moins fiché l'aiguillon.

Ainsi raisonnent les esprits de critique : car ils ont beau dire, l'aigreur & l'amertume percent toujours chez eux. Écoutez-les dans leur exorde, *ils vont se renfermer dans les bornes & de la retenue & de la politesse*. On fait serment d'avoir un respect sincère pour l'auteur qu'on attaque. C'est le style de la première page. Tournez le feuillet ; le parjure & l'ironie sont au revers. Tel est le procédé du censeur qui vient de prononcer sur *Pyrrhus*. Qui pourroit excuser la dureté de ce reproche injuste qu'il fait à M. de Crébillon ?

« Il semble que, pour faire valoir votre bel-
 „ esprit, vous preniez plaisir à choquer les idées
 „ communes. Si vous introduisez un scélérat,

„ vous ne manquez pas de le prendre sous votre
 „ protection. „

Le serpent n'est assurément pas là caché sous l'herbe. Est-ce là cet homme *en garde contre les traits qui échappent dans un écrit polémique*, & qui veut se renfermer dans les bornes exactes de la politesse ? Le trait que je cite passe assurément un peu l'impolitesse & la raillerie. Je ne dis rien de la vérité qui n'est pas moins blessée que les bienfaisances ; car enfin voyons cette protection déclarée qu'accorde l'esprit de M. de Crébillon aux coupables infortunés qu'il introduit.

Atrée reste frappé de la *fatale* imprécation de Thyeste : Ægypte est massacré : Rhadamiste périt : Sémiramis se tue. Voilà des gens mal protégés. L'on nous donne une longue définition de la bonne tragédie , donnons-en pour remerciement , une très-courte de la bonne critique. Le critique doit être réservé , véridique , infaillible. Avois-je tort de dire un peu plus haut , *que nous voyons plus clair aux affaires d'autrui qu'aux nôtres ?*

M. de Crébillon n'introduit le crime sur son théâtre , que pour mettre mieux la vertu dans son jour. C'est un peintre ingénieux , qui dans *un jugement de Paris* distribue son sujet de façon que les beaux visages de Junon , de Pallas & de Vénus sont opposés à l'égide où l'on voit

la face affreuse de Méduse. Si les yeux se fixent un moment avec horreur sur celle-ci, c'est pour de là passer avec plus de plaisir à la vue des trois beautés qui font le principal objet du tableau.

Le génie de notre auteur moderne s'est sauvé de la contagion. Il n'est pas à l'affût d'un petit tour léger, ni d'une phrase gentille & fleurie. Il a de la force & de la majesté, de l'audace & de l'élévation. Il s'ouvre des routes inconnues à la médiocrité. L'aigle perce la nue : le public ravi éclate en applaudissemens. A ce bruit glorieux, on voit sortir du fond de son antre obscur ,

La maigre dame au teint livide & blême ,
 Aux deux yeux creux , au visage effaré ,
 Au cœur infect , qui , bourreau de lui-même ,
 Nourrit l'aspic dont il est dévoré.

L'envie jette un triste regard sur le char de triomphe ; elle tire un serpent de son sein, le lance au milieu d'une troupe de gens qui attendent la mort de M. de Crébillon pour l'admirer. Ils courent aussi-tôt flétrir de leur souffle envenimé les fleurs dont les chemins étoient parsemés. Leurs cris confus veulent étouffer des acclamations qui les assassinent. *Cet homme que vous couronnez, a trop ensanglanté ses exploits.* Tournons la tête, & répondons à ce cri plus ordinaire que les autres.

Faire ce reproche à M. de Crébillon, c'est rapprocher le tragique à la tragédie. Le sang n'a pas coulé sur la scène : il n'y devoit point couler. C'est une règle trop essentielle de son art en France ; il s'y est conformé : mais en est-il une pour la force & pour le choix des images ? Le chemin du sublime est escarpé ; il faut de la vigueur & de la hardiesse pour y parvenir : & quand le poëte s'est soumis à des bienfaisances , qui dans le fond sont arbitraires , il est libre d'ailleurs , & n'a plus d'autre maître que son effort. Celui de M. de Crébillon le mène aux sources de la terreur ; il y puise , & nous la répand au fond du cœur : mais pour en adoucir les impressions , il les accompagne toujours des mouvemens de l'admiration & de la pitié. La tendresse fraternelle , réveillée dans le cœur de Thyeste , & la généreuse compassion de Plysthenes marchent sans cesse à côté des fureurs d'Atrée. Si la barbarie du persécuteur m'indigne ou m'épouvante , le courage & la magnanimité des malheureux me touchent en même tems , & me relèvent le cœur. Après tout , la cruauté est une chose journalière & concevable , dont la peinture arrête médiocrement. Ce qui me frappe uniquement & ce qui m'occupe le plus , c'est la noblesse & la fierté furnaturelle des victimes. Enfin , il s'agit de sa-

voir ce que l'ouvrage a fait sur moi ; j'ai pleuré ; j'ai frémi , j'admire : il a vaincu.

Allons plus loin , & parlons librement. Un poète n'écrira-t-il que pour son siècle & que pour sa nation ? Il n'y a point de terme ni de borne à son art. L'enthousiasme embrasse tout l'univers & tous les tems. Les goûts ont leur durée & leur enclos. Il plaît à l'urbanité françoise aujourd'hui de se révolter contre ce qui lui paroît trop terrible sur la scène : rien n'est plus possible un jour que le contraire. N'a-t-on pas admiré les Catons galans & les Brutus damerets ? On ne veut plus en entendre parler. Pourquoi le François , devenu de plus mâle en plus mâle , ne prendroit-il pas un jour le goût des Grecs , à qui nous ne rougissons pas assurément de ressembler ? Euripide & Sophocle , les deux colonnes de la tragédie , ont exercé des cruautés abominables sur le théâtre d'Athenes. Ils vivent malgré cela depuis 3000 ans. Si l'humanité dans cet art est une perfection , j'en promets 6000 à M. de Crébillon , qui est beaucoup moins cruel que ces tragiques. En un mot , la poésie n'est qu'une peinture : il y a de l'injustice & de l'enfance à se plaindre du trop d'effet qu'elle produit sur nous. Si les fantômes de l'art vous épouvantent , fuyez les chef d'œuvres des grands

peintres, & n'osez plus regarder la défaite de Maxence, ni le massacre des innocens.

Mais non ; ces fantômes sont, malheureusement pour vous, des fantômes brillans, qui charment plus qu'ils n'épouvantent. Ils ont emprunté l'éclat durable des astres ; & leur splendeur sera dans tous les tems le plaisir des cœurs & des yeux. Mais comme il est des oiseaux nocturnes qui détestent la clarté du jour, il est aussi des génies dévoués aux ténèbres de l'oubli, dont les yeux ne sauroient souffrir un phare allumé sur le temple de Mémoire. Rappelions-nous l'esprit qui les anime, & laissons tomber des reproches qui ne sont que sur le bord des levres. L'accusé n'est que trop bien justifié dans le fond de leur cœur, où ils rient de la simplicité du peu de gens qu'ils persuadent : car si la bonne foi, si l'amour pur de la vérité, si un desir sincere de louer & de blâmer à propos, régloit leurs discours, les mêmes voix qui fulminoient contre les catastrophes sanglantes, applaudiroient aujourd'hui au dénouement pacifique. Vous qui vous êtes plaint d'avoir cru voir ailleurs les crimes protégés, paroissez donc satisfait de voir ici ces vertus couronnées. Daignez admirer tout haut les vertus dont la tragédie de *Pyrrhus* nous offre tant de rares & de

parfaits modeles. Vous n'en dites pas un mot, & vous êtes sans passion ? Non, vous avez la fureur aveugle de désapprouver. Donnez donc au moins un air de solidité à vos critiques, & ne vous en tenez pas à charger d'épithetes outrées les héros d'une piece. L'un est un fou, l'autre un stupide ; celui-ci un écolier, celui-là un boucher : hé si, laissez ce style aux misérables parodies, à ces farces monstrueuses, dont la foire & les Italiens font quelquefois leur ressource aux dépens du sens commun. Toutes ces fades plaisanteries ne prouvent rien. Vous ne remarquerez que de petites fautes, dont la réparation n'ajouteroit rien à la beauté de l'ouvrage. Que de pareils adversaires ne vous rebutent point, nobles auteurs dramatiques, & que si peu de chose ne vous barre pas la veine. Ce sont de petits cailloux qui veulent s'opposer au cours d'une fontaine, & qui ne font que la rendre plus agréable par le murmure qu'ils excitent. Continuez, & souvenez-vous de ces sages paroles d'un meunier :

Je veux faire à ma tête.

Il le fit, & fit bien, dit notre ami la Fontaine :
Je suis, monsieur, &c. MARTIN CABOCHÉ,

Fin du septieme & dernier Volume,





U. I. - 3



PQ
2019
P6
1777
t.7

Piron, Alexis
Oeuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

